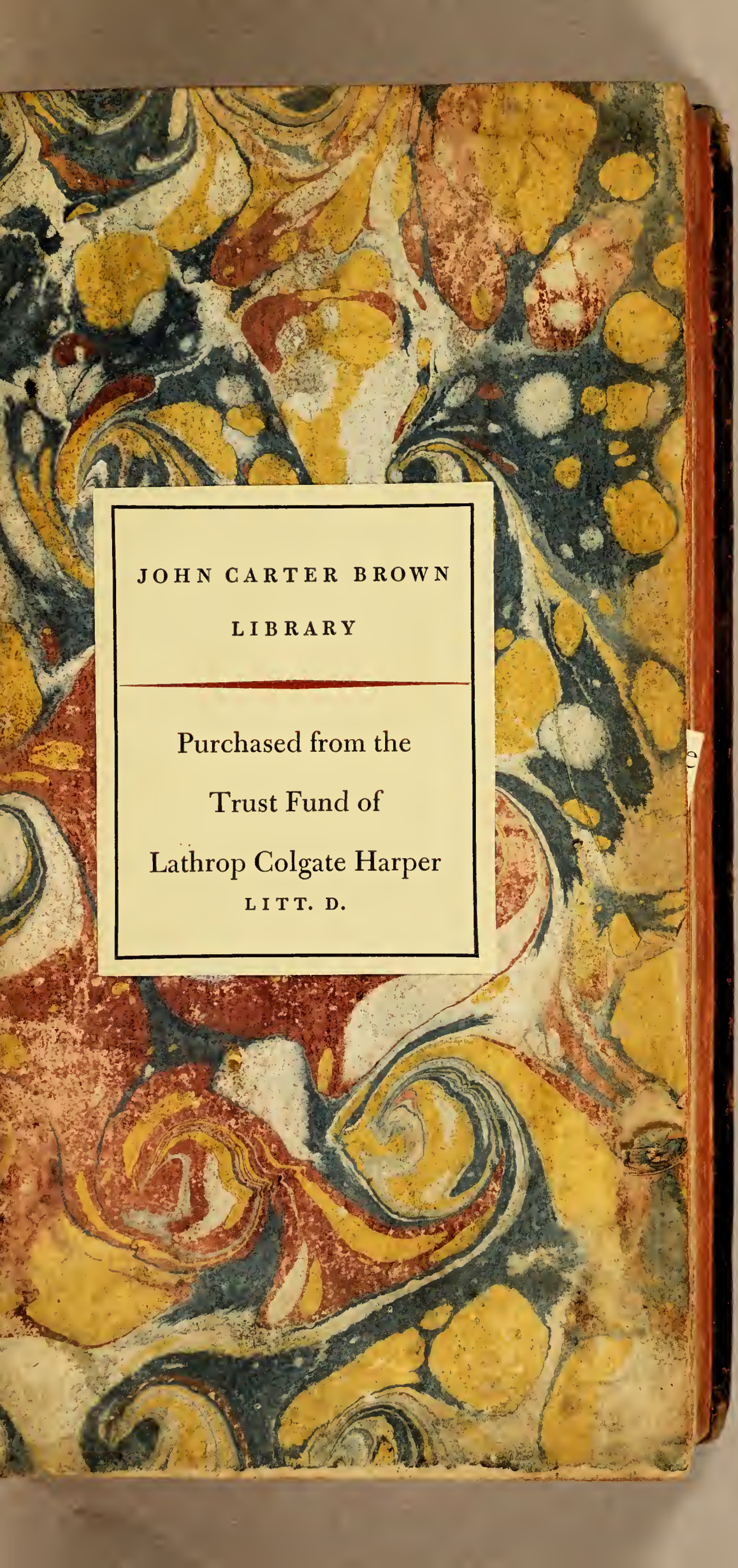
John Carter Brown
Library
Brown University


JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

1255 Sau

cat

80/491

14464 Vol 4

161

1732 A.D. [80] [FOIG
Jacques
had been marooned four years before by C
and who has been immortalised as the o
An account of his adventures is given.

The expedition now cruised along
and finally reached California, then cross
in 1711 by way of the Cape of Good Hope.
of the Island of Guam and of his receptio

D. [78] LABARBINAIS
au tour du Monde. Enrichi d
tives des principales Villes & P
la Chine. Etc.

5678

LES AVANTURES DE JACQUES SADEUR DANS LA DECOUVERTE ET LE VOYAGE DE LA TERRE AUSTRALE.

CONTENANT

Les Coûtumes & les Mœurs des Auſtraliens, leur Religion, leurs Exercices, leurs Etudes, leurs Guerres; les Animaux particuliers à ce Païs, & toutes les Raretez curieuſes qui s'y trouvent.

A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire,
à la Mappe-Monde.

M. DCC. XXXII.

PREFACE.

QUOIQUE les avantures surprenantes de Sadeur, & la découverte du Païs dont on va lire les particularitez soient quelque chose de fort extraordinaire, le Lecteur n'aura pas beaucoup de peine à y ajoûter foi, quand il sçaura que depuis deux cens ans on parle d'une Terre Australe incon-

nuë. Il aura ſeulement lieu de s'étonner qu'on ait été ſi long-tems ſans la découvrir, le Monde étant plein de Pilotes ſi habiles, & de Voïageurs ſi curieux, & il jugera avec aſſez de fondement que ceux qui ont entrepris de faire cette découverte ont peri dans le voïage, ou ont été tuez par les Habitans de ce Païs, après y avoir penetré, comme l'auroit été Sadeur lui-même, ſans les prodiges de bravoure & de courage qu'il fit paroître aux yeux des Auſtraliens, en com-

battant contre des Animaux d'une grandeur & d'une force monſtrueuſe, ce qui charma tellement ces Peuples naturellement fort braves, qu'ils lui accorderent le privilege de demeurer avec eux, contre les Loix les plus ſolemnelles de leur Païs.

La Naiſſance de Sadeur, ſon éducation, ſes malheurs, & ſes naufrages paroîtront à tout le monde, comme les effets d'une deſtinée qui ſembloit ne l'avoir fait naître que pour le conduire dans cette Terre

inconnuë, dont nous n'avons eû aucune Relation veritable avant lui.

Il eſt vrai que *Magellan* s'eſt attribué l'honneur d'avoir découvert ce Païs l'an 1520. ſous le nom de *Terra del fuego*, Terre de feu; mais les Hollandois nous ont montré très-clairement qu'il n'avoit vû que certaines Iſles qui dépendent plûtôt de l'Amerique, que de la Terre Auſtrale.

Marc Paul Venitien a joüi auſſi aſſez long-tems de la gloire de cette découverte, lorſqu'ayant été

jetté par la Tempête beaucoup au delà de l'Isle de *Java*, surnommée la Grande; il découvrit le Roïaume de *Maletur*, la Province de *Bœach*, l'Isle de *Petan*, & une autre Isle, qu'il nomma Petite *Java*; mais les Hollandois qui sont établis en la Grande *Java*, & qui en font tout le Commerce, assurent par toutes leurs Relations, que tous les Païs que ce Pilote a vûs, ne sont autre chose qu'un amas de plusieurs Isles, qui ne tiennent par aucun endroit au Continent de la

Terre Auſtrale ; & cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable que *Fernandes Galego* ayant parcouru toute cette vaſte Mer, depuis le Détroit de Magellan juſques aux Moluques, rapporte qu'il eſt rempli d'une ſi prodigieuſe quantité d'Iſles, qu'il y en a compté plus de mille.

Il eſt encore vrai qu'en comparant la deſcription que nous a fait de la Terre Auſtrale *Fernandes de Quir*, Portugais, avec celle qu'on va lire, on eſt obligé d'avoüer qu'il faut qu'il en ait

découvert quelque choſe : Car nous liſons en ſa huitiéme Requeſte au Roi d'Eſpagne, que dans les découvertes qu'il fit l'an 1610. de la Terre Auſtrale, il trouva un Païs beaucoup plus fertile & plus peuplé que tous ceux de l'Europe ; que les Habitans y étoient plus gros & plus grands que les Européens ; qu'ils vivoient bien plus longtemps qu'eux : Et Louis *Païs de Torrès*, qui étoit Amiral de la Flote de Fernandes, confirma au Conſeil d'Eſpagne la verité de

la Relation de Quir, ajoûtant que l'air étoit si sain en ce Pays, & si conforme au temperament de l'homme, qu'on y dormoit également au Soleil & à la Lune, sur la Terre, non-seulement sans aucune incommodité, mais encore avec plaisir ; que les fruits y étoient si excellents qu'on n'y recherchoit point d'autre nourriture, qu'on y buvoit d'une liqueur plus agreable que le vin ; qu'on n'y connoissoit point l'usage des habits, & que les Sciences naturelles y é-

toient fort cultivées. Mais avec tout cela, il faut demeurer d'accord qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance fort ſuperficielle de ce Païs; & que ce qu'ils en ont dit ne pouvoit ſervir qu'à exciter la curioſité qu'on avoit déja de la connoître, bien loin de pouvoir la ſatisfaire.

C'eſt donc à Sadeur, dont on va lire la Relation, à qui on aura toute l'obligation de la découverte de cette Terre. Et je ne doute point que bien des Gens ne ſoient ſurpris de ce que le

nom d'un homme à qui on eſt ſi redevable, eſt demeuré juſqu'à preſent inconnu, auſſi-bien que le détail de ſes découvertes; Mais cette ſurpriſe ceſſera ſans doute lors qu'on ſçaura que les Memoires ſur leſquels cette Relation a été compoſée, ont toûjours été enfermez dans le Cabinet d'un Grand Miniſtre, d'où on ne les a pû avoir qu'après ſa mort.

* * *
* *
*

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

De la naissance de Sadeur, & de son éducation. pag. 1

CHAPITRE II.

Du Voïage de Sadeur au Roïaume de Congo. 28

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent

Sadeur en la Terre Auſtrale. 55

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Terre Auſtrale.

Carte Geographique de ladite Terre. 81

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs coûtumes. 113

CHAPITRE VI.

De la Religion des Auſtraliens. 152

CHAPITRE VII.

Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie. 175

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Auſtraliens. 203

CHAPITRE IX.

De la Langue Auſtralienne, & des Etudes des Auſtraliens. 216

CHAPITRE X.

Des Animaux de la Terre Auſtrale. 231

CHAPITRE XI.

Des Raretez utiles à l'Europe qui se trouvent dans la Terre Australe. 244

CHAPITRE XII.

Des Guerres ordinaires des Australiens. 258

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur jusques à l'Isle de Madagascar. 299

CHAPITRE XIV.

Du sejour de Sadeur en l'Isle de Madagascar. 330

VOYAGE

VOYAGE DE LA TERRE AUSTRALE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Naissance de Sadeur, & de son Education.

COMME il m'est impossible de faire reflexion sur toutes les avantures de ma vie, sans admirer

la varieté prodigieuſe des évenemens dont elle a été remplie, j'ai crû que j'en devois faire un recuëil & en marquer toutes les particularitez les plus conſiderables ; car encore que je n'aye aucun moyen de les envoyer en mon pays, & que je ne voye aucune apparence d'y retourner, je crois néanmoins ne pouvoir mieux faire que de les réduire par écrit, afin de les repaſſer plus ſouvent par ma mémoire pour ma ſatisfaction particuliere.

J'ai reçû un mémoire d'un Pere Jeſuite de Lisbonne en Portugal, lorſque j'étois à Villafranca, qui contient ma naiſſance & les avantures de mes premieres années comme je vais les décrire.

Mon pere s'appelloit Jacques Sadeur & ma mere Guillemette Itin; l'un & l'autre étoient de Châtillon ſur Bar du reſſort de Rethel en Champagne Province de France. Mon pere ſçavoit pluſieurs ſecrets dans les Mathematiques, deſquels il étoit plus redevable à la bonté de ſon genie, qu'aux preceptes d'aucun maître. Il excelloit particulierement aux inventions pour faciliter le tranſport des gros fardeaux. Monſieur de Vaure qui avoit alors quelque intendance ſur la Marine, l'ayant connu, l'attira à Bordeaux, & de Bordeaux aux Indes Occidentales, avec des promeſſes dont il ne s'acquita envers lui qu'autant qu'il le crut neceſſaire à ſon ſervice. Ma mere qui

l'avoit ſuivi le preſſa de retourner après neuf ou dix mois de ſéjour au Port Royal, & s'étant embarquez le 25. Avril 1603. elle me mit au monde quinze jours après ſon embarquement. Monſieur de Sarre qui étoit Capitaine du vaiſſeau, voulut être mon parrain; j'ai donc été conçû dans l'Amerique, & je ſuis né ſur l'Ocean, préſage trop aſſuré des malheurs dont je devois être agité pendant toute ma vie.

Le voyage fut heureux dans toutes les routes qu'on eſtime dangereuſes, juſqu'aux côtes d'Aquitaine, où une tempête imprévûë ſecoüa ſi furieuſement le vaiſſeau, qu'elle le jetta contre les côtes d'Eſpagne & le fit échoüer proche le Cap

de Finiſtere en la Province de Galice, avec la perte de mon pere & de ma mere; le même mémoire porte que ma mere voyant que ce navire faiſoit eau de toutes parts, me leva de mon berceau, & m'embraſſant avec une extrême tendreſſe, dit en répandant une grande abondance de larmes: *Ah! mon cher enfant, t'ai-je fait ſur les eaux pour te voir auſſi-tôt englouti? Au moins aurai-je la conſolation de perir avec toi.* A peine avoit-elle achevé cette plainte, qu'un flot plus impétueux que les autres enfonçant le vaiſſeau la jetta aſſez loin de mon pere. Ce fut en cette extrêmité qu'un chacun connut qu'on n'eſtime rien de plus cher que la conſervation de ſa vie; il n'y

eut que mes parens qui me preferant à leurs propres perſonnes, s'expoſerent au danger évident de perir pour tâcher de me conſerver. L'amour de ma mere fit qu'elle ne me quitta point, & que m'élevant ſans ceſſe de ſes bras ſur les eaux, elle en fut enfin ſuffoquée ; le courage que mon pere fit paroître en cette occaſion fut aſſez particulier, puiſque s'oubliant ſoi-même, au lieu de ſe porter vers le bord comme les autres, il vint à nous à la merci des ondes, & embraſſant ma mere qui me ſoulevoit encore, il nous tira juſqu'au rivage, & nous mit ſur le ſable ; mais ſoit qu'il eût épuiſé entierement ſes forces en cette occaſion, ſoit qu'il crût que nous fuſſions ſans

vie, il retomba évanoüi en me tenant entre ſes bras : bien que tous les particuliers fuſſent alors fort embarraſſez, il n'y en eut pas un qui ne conſiderât ce ſpectacle & qui n'en fût étonné ; pluſieurs même coururent pour nous ſoulager ; comme l'on reconnut que j'avois encore du mouvement, on m'arracha des bras de mon pere, & on m'étendit auprès d'un feu que les habitans allumerent par compaſſion : on ne trouva aucune marque de vie en ma mere ; & ayant été expoſée quelque tems au feu, on fut perſuadé qu'elle n'avoit plus beſoin que de ſépulture.

Ceux qui avoient plus particulierement connu mon pere, déploroient ſon ſort avec des

cris qui tiroient des larmes des habitans du pays. *O homme d'éternelle mémoire*, disoient les uns! *ô cœur trop génereux, faut-il que tu meures pour avoir voulu sauver la vie à ta famille! Ah*, disoient les autres, *a-t'on jamais vû une telle tragedie, une mere s'expose pour son enfant, un pere s'expose pour la mere, & tant de genereux efforts se terminent à la mort des uns & des autres.*

Je ne sçai si tant de cris rendirent quelque sentiment à ce bon homme : mais on apperçût qu'il ouvroit doucement ses yeux, & on entendit qu'il dit d'une voix foible & languissante; *Où es-tu chere amie?* Ce discours qui n'étoit pas attendu surprit l'assemblée, &

comme on ne lui répondit pas aſſez promptement, il ajoûta, *mourons donc tous trois emſemble.* Ce ſont les dernieres paroles qu'il prononça, après quoi il ferma les yeux & mourut. On dit qu'il s'étoit ſignalé en pluſieurs occaſions dans ce voyage, mais il attira l'admiration de tout le monde dans cette extremité. Tous ceux qui le virent expirer ne pouvoient me regarder ſans être touchez de compaſſion : *Pauvre rejetton*, diſoient-ils, *que peux-tu devenir? peux-tu avoir quelque bonheur en ce monde, étant la cauſe funeſte de la mort de ceux qui t'ont donné la vie?* Quelques-uns crioient que je ne pourrois pas lui ſurvivre de beaucoup après les violens efforts que

j'avois eſſuyé dans un naufrage preſque conſommé : Mais helas, je ne faiſois encore que commencer une tragedie qui dure déja depuis cinquante-cinq ans avec tant & de ſi étranges cataſtrophes qu'on ne pourroit jamais ſe les figurer dans toute leur étenduë, quand je les pourrois moi-même toutes raconter. La chaleur du feu me donna aſſez de force pour me plaindre & pleurer d'un ton qui fit connoître que j'étois hors de danger.

Un habitant du Pays ſçavoit ſuffiſamment du François pour entendre ce qui ſe paſſoit ; & le ſouvenir qu'il avoit d'un fils unique qui lui étoit mort depuis peu à qui je reſſemblois, le porta à me demander : on

répreſenta à Monſieur de Sarre que cette occaſion étoit très-favorable pour moi, & qu'il ne la pouvoit refuſer ſans s'embarraſſer & me mettre en un danger évident. Il m'accorda donc plûtôt par la néceſſité qui le contraignoit que par aucune autre conſideration. Cet homme me prit d'abord en la place de ſon fils, & ſa femme ayant oüi le recit de ce qui s'étoit paſſé, m'embraſſa & me reçut avec beaucoup de careſſes. Monſieur de Sarre & quelques-uns des plus qualifiez du vaiſſeau connoiſſans qu'ils étoient proche de Saint Jacques, prirent la réſolution d'aller viſiter l'Egliſe qui eſt conſacrée à Dieu ſous le nom de ce Saint, & ils trouverent

par bonheur des Marchands de connoiſſance qui les équiperent & qui leur donnerent le moyen de retourner honnêtement à Oleron. Monſieur de Sarre ne tarda gueres après ſon arrivée à faire le détail de ſes avantures, & à décrire le naufrage dont il avoit échapé; mais ſa femme fut quelque-tems ſans y faire réflexion, parce que la joye de revoir ſon mari délivré des dangers d'un ſi long & d'un ſi fâcheux voyage, l'occupoit toute entiere dans ces premiers momens de ſon retour. Quelque-tems après, elle pria ſon mari de lui repeter l'hiſtoire de ſon naufrage, & elle ne pouvoit ceſſer d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes pa-

rens qui les avoit réduits à une mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation pour moi, elle me prit en telle affection, ſur tout après avoir appris que ſon mari étoit mon parrain, qu'elle le preſſoit continuellement de trouver le moyen de me ravoir. Il s'embarqua donc vingt-deux mois après ſon retour, & il vint en quinze jours à Camarinas, où il me trouva en très-bonne diſpoſition, âgé environ de trente mois, cheri également du pere & de la mere que je croyois mes parens. Si-tôt qu'il leur eut déclaré les raiſons de ſa venuë, & le deſſein qu'il avoit de leur payer ma penſion à proportion du tems qu'ils m'avoient gardé, ces bonnes

gens s'offenſerent fort & ſe déterminerent à ne ſe pas déſaiſir de moi. Monſieur de Sarre alleguoit ſon droit de parrain, & l'Eſpagnol inſiſtoit ſur la donation & ſur la poſſeſſion. La cauſe fut agitée devant les Juges de Camarinas: qui l'ayant décidée en faveur de mes nourriciers, Monſieur de Sarre ſe réſolut de peur d'avoir fait un voyage à ſa confuſion, de m'enlever & de fuïr à la faveur du vent qui étoit alors favorable: il entra bruſquement avec un valet dans la maiſon où j'étois; & ne voyant qu'une ſervante qui me tenoit, il m'arracha de ſes bras, & gagna la barque qui étoit diſpoſée à faire voile.

La crainte que j'eus & les

cris que je pouſſai, me firent tomber dans une eſpece de pamoiſon, dont je ne fus pas plûtôt revenu, qu'on me trouva dans une fort groſſe fiévre. Mon nourricier averti & juſtement irrité de cet attentat, courut avec quelques-uns de ſes gens au port, où voyant que nous étions hors d'attaque, ils firent une décharge qui donna occaſion à un vaiſſeau Portugais qui alloit au Sud, de décharger une volée de canon avec tant de malheur pour nous qu'un boulet fracaſſa la planche de fleur d'eau de notre vaiſſeau, & le coula à fonds, non ſans quelque regret de cauſer la mort à des perſonnes qu'ils ne connoiſſoient pas. Ceux de la rade voyans cet ac-

cident prirent la fuite, & les Portugais envoyerent deux chaloupes pour tâcher de ſauver ceux qui periſſoient ; mais quelque diligence qu'ils pûrent faire, ils ne ſauverent qu'un valet qui ſçavoit mieux nager que les autres ; or comme je flottois ſur les eaux à la faveur de la paille du berceau où j'étois, il arriva auſſi que je fus recueilli. Je fremis d'écrire ce qu'on ne ſçauroit lire ſans me conſiderer comme une eſpece de vipere qui ſemblois ne vivre que pour cauſer la mort à ceux qui travailloient davantage à me conſerver la vie ; les Portugais craignans un juſte reproche de leur crime, ſe mirent promptement en pleine mer : &

trouvant

trouvant que j'avois encore de la vie, ils eurent pitié de moi, & me confierent aux ſoins d'une matrone Portugaiſe qui ſe trouva dans ce vaiſſeau. Elle témoigna beaucoup de deſir de me ſervir, juſqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'étois des deux ſexes, je veux dire hermaphrodite : car depuis cette connoiſſance, cette femme conçut tant d'averſion pour moy, qu'à peine pou-voitelle me regarder : & comme ma fiévre s'augmentoit, ma mort étoit inévitable ſans les ſoins particuliers du valet de Monſieur de Sarre ; on pourroit croire que Dieu ne l'avoit conſervé que pour me ſoulager ſi j'avois été en quelque façon utile à ſon ſervice. Etant

arrivé à Leiria il me conduiſoit de porte en porte, & me recommandoit avec autant de tendreſſe que ſi jeuſſe été ſon enfant. Les Portugais bienaiſes de s'être déchargez de nous pour pluſieurs raiſons, partirent à l'inſçû de cet homme, qui étant averti qu'il trouveroit plus d'aſſiſtance au grand Hôpital de Lisbonne que dans Leiria, ſe réſolut de m'y porter. Il fut reçû avec d'autant plus d'humanité, qu'on le reconnut François : mais à peine fut-il arrivé, qu'il ſe ſentit ſaiſi d'une fiévre mortelle qui l'emporta au ſeptiéme jour, qu'il mourut entre les bras d'un Jeſuite auquel il communiqua toutes les particularitez que je viens de rap-

porter, & que j'ai appriſes par le moyen d'un mémoire que ce même Jeſuite me donna quinze ans après, comme j'ai dit ci-deſſus. Le pauvre mourant au lieu de regretter ſon malheur, & de me déteſter moi qui en étois la cauſe, ne ceſſoit de me recommander à ceux qui l'aſſiſtoient avec plus d'empreſſement que ſi je lui euſſe appartenu. J'ai ſçû que les Peres Jeſuites avertis de tous les maux dont j'avois été la cauſe juſques-là, firent une déliberation fort ſerieuſe ſur ce que je devois être, & que le réſultat fut, qu'il falloit avoir un ſoin particulier de connoître mes inclinations, afin de regler ſur cela mon ſexe. A peine eus-je

atteint l'âge de cinq ans, qu'ils en connurent assez pour juger que je devois être élevé parmi les hommes. Ils virent que j'avois du penchant à la devotion, & jugerent que si mon esprit étoit cultivé, il ne promettoit rien de médiocre. Ils me presenterent à la Comtesse de Villafranca en ma huitiéme année, après avoir fait le récit de mes tristes avantures. Cette Dame qu'on pouvoit avec justice comparer aux plus illustres de toutes celles qui l'ont précedée, me reçut avec tant de tendresse, qu'elle voulut qu'on me traitât, & qu'on m'enseignât comme le Comte son fils âgé lors de neuf ans. Bien que je portasse les couleurs, je n'avois autre obliga-

tion que celle de lui tenir compagnie en ſes Etudes : & j'appris avec lui les langues Latine, Grecque, Françoiſe, Italienne, & les principes de l'Afriquaine, la Géometerie, la Géographie, la Philoſophie & l'Hiſtoire d'Eſpagne, avec la Chronologie. La Comteſſe qui me témoignoit les mêmes affections que ſi j'avois été de ſes proches, apprenant que je ſervois beaucoup au progrez du Comte, voulut que je quittaſſe les couleurs entrant en Philoſophie: & l'ayant achevée, on trouva bon de diſpoſer le Comte à des Theſes publiques dans l'Univerſité de Conimbre, où je fus obligé de haranguer & de faire l'ouverture de la diſpute. Plus de quinze

jours avant notre départ, j'eus l'eſprit tellement agité que je deſſeichois viſiblement ; tantôt le ſang me glaçoit, comme ſi j'euſſe été à la veille de ſouffrir le dernier ſupplice, & le cœur me palpitoit, comme ſi j'euſſe été ſur le point d'être précipité ; tantôt l'on me voyoit pâlir, & incontinent après rougir. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette ſuite d'accidens, c'eſt que tout le monde croyoit qu'ils n'étoient cauſez que par la crainte que j'avois de paroître en public. Je ne dis rien des ſonges, des ſpectres & de mille choſes ſemblables qui me menaçoient ſans ceſſe d'une extrême déſolation. Si-tôt que j'eus appris que le Comte étoit

réſolu d'aller par mer, tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui étoient arrivez ſur l'eau à ma conſideration, me frappa l'eſprit d'une maniere ſi vive, que je croyois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer & perir. Je fis donc en ſorte qu'on m'accordât que je ferois le voyage par terre avec une partie de ſon train ; mais que les précautions ſervent de peu pour combattre nôtre deſtinée ! ce que je cherchois avec plus d'empreſſement pour éviter le mal dont j'étois menacé, fut juſtement ce qui me le rendit inévitable. Je faiſois tant d'adieux quelques jours avant mon départ, qu'on m'eſtimoit ridicule : & la Comteſſe me voyant pleurer à ſes pieds,

me traita de foible & d'effeminé. Le Comte avec qui j'étois familier comme avec un frere, me dit un jour: *Sadeur, nous voulez-vous quitter? vous n'êtes plus vous-même, qu'est-ce qui vous tourmente? je crois que vous roulez quelque dessein particulier dans votre esprit; la crainte de paroître en public n'est pas capable de vous agiter d'une telle force que vous en perdiez le sens commun. Monsieur*, lui dis-je: *Si Dieu me fait la grace de retourner, j'aurai sujet d'avoüer la foiblesse de mon esprit; mais accordez-moy la faveur de suspendre vôtre jugement jusqu'au retour.* Cette réponse donna tant de surprise au jeune Seigneur, qu'il protesta ou qu'il ne me quitteroit point, ou

que

que je ne ferois pas le voïage. *Pour le voïage*, répondis-je, *comme il s'agit de votre honneur, je le ferai ou je mourrai en chemin, pour vous accompagner ſur l'eau, s'il n'étoit queſtion que de ma vie je l'abandonnerois avec plaiſir, mais de ſouffrir que la vôtre ſoit expoſée, je ſerois homme à me porter à quelque extremité violente plûtôt que de vous obéïr* : ce diſcours joint à l'affection qu'il avoit pour moi, fit qu'il ne dit plus rien, & nous partîmes le jour ſuivant. Il faut ſe ſouvenir que Philippe II. Roi de Caſtille ayant pris poſſeſſion du Roïaume de Portugal l'an mil cinq cens quatre-vingt-un, éleva pluſieurs Familles pour ſoûtenir cette illuſtre Conquête avec plus de facilité ; l'une

de celles qu'il rendit plus puiſſante fut la Seigneurie de Villa-Franca, non ſans la jalouſie de pluſieurs qui s'eſtimoient autant & plus qu'elle. Comme il eſt plus facile de conquerir des Terres que des cœurs ; pluſieurs Portugais demeurerent ſi attachez à la famille de Braganze, qu'ils ne cherchoient que le moien de ſecoüer le joug des Caſtillans, & de couronner le Duc de cette Maiſon : bien que le Païs fût entierement ſoûmis à l'obéïſſance des Rois d'Eſpagne, les Revoltes ſecrettes des Particuliers étoient fort frequentes, & la Mer n'étoit pas ſans Ecumeurs qui faiſoient voir en toutes les rencontres qu'ils avoient de l'averſion pour la domination Eſpagnole, & qu'ils

ne pouvoient ſupporter les Creatures du Roi d'Eſpagne. On ſçut l'embarquement du Comte qui fut le quinziéme May de l'année mil ſix cens vingt-trois, & deux Vaiſſeaux Partiſans de Bragance ſe réſolurent de l'enlever : ils attaquerent à cet effet deux Voiles qui l'eſcortoient vers les Côtes de Ternais, mais elles ſoûtinrent leur choc avec tant de vigueur, que l'attaque ne fut qu'à leur confuſion, & à la gloire du Comte ; je ſuivois de loin avec le train qui alloit par terre, & je n'apperçûs aucune choſe de ce qui s'étoit paſſé juſques à ce que les Ennemis nous diſtinguans par les couleurs éclatantes du Comte mirent à terre une trentaine de Mouſquetai-

res qui firent leur décharge d'une embuſcade, & tuerent un Page, deux Valets, & le cheval ſur lequel j'étois monté.

Le reſte étant incapable de ſe défendre, prit la fuite au grand galop, & je me trouvai ſeul abandonné à la diſcretion de ces Pirates, qui m'ayant emmené dans leurs Vaiſſeaux, gagnerent la pleine Mer.

CHAPITRE II.

Du Voyage de Sadeur au Royaume de Congo.

IL eſt bien vrai de dire que l'homme propoſe, & que Dieu diſpoſe. Je croiois qu'al-

lant par Terre j'éviterois les dangers de la Mer, & la Mer, s'il faut ainſi dire, me vint trouver ſur la Terre, & me réduiſit à tous les malheurs que je m'efforçois de fuïr. Les Pirates ne furent pas long-temps en pleine Mer qu'elle s'enfla terriblement, & devint ſi orageuſe que les maîtres Pilotes deſeſpererent de pouvoir échaper : le mats de nôtre Vaiſſeau ſe briſa, le Gouvernail ſe fendit, & le Navire faiſoit eau de toutes parts ; nous demeurâmes vingt-quatre heures à la merci des vagues, tirans jour & nuit à ſix grandes Pompes, juſques à ce qu'étant accablez du travail, l'eau gagna enfin le deſſus, & coula le Navire à fonds. Je me trouvai par hazard tout contre

la porte de la chambre du Capitaine qui ſe ſouleva, & commença à flotter : comme je periſſois je m'y attachai plûtôt par un effort & un inſtinct naturel que par aucun effet de raiſonnement & de conduite. Je ne puis dire le temps que je reſtai de la ſorte, parce que j'étois troublé, & ſans aucun jugement, je dirai ſeulement que je fus apperçû à la faveur de la Lune, d'un Vaiſſeau qui voguoit vers le Sud, & qui détacha une Chaloupe pour reconnoître ce que je pouvois être : Quand on eut vû que j'étois un homme qui periſſoit, on me tira, & on me porta au Vaiſſeau ; à peine fus-je rentré en moi-même, qu'on me prit pour un Portugais, & on ne tarda pas à con-

noître qu'on m'avoit vû à Liſbonne, & que j'étois au ſervice de la Maiſon de Villa-Franca ; le Capitaine du Vaiſſeau ordonna qu'on eût un ſoin particulier de ma perſonne, parce qu'il avoit beaucoup d'obligation à cette illuſtre Maiſon ; je ne fus pas long-temps ſans recouvrer une pleine ſanté, & auſſi-tôt je conjurai la Compagnie de ſe décharger de moi à quelque prix que ce fût ; je fis le recit de toutes les diſgraces qui m'étoient arrivées ſur les eaux, & je n'obmis rien de ce qui pouvoit faire comprendre que cet Element m'étoit extrêmement fatal ; mais plus je trouvois de raiſons pour les y obliger, plus je me rendois ridicule auprès d'eux ; je

crûs donc que je ne devois pas insister davantage, & qu'il valoit mieux que je m'abandonnasse au cours de ma destinée. Le Capitaine me dit que le respect & la reconnoissance qu'il avoit pour la Maison où il m'avoit toûjours vû, l'obligeoient à me garder jusques à ce qu'il pût me rendre à la Comtesse, ajoûtant qu'il estimoit cette rencontre plus heureuse que toutes les autres fortunes qu'il pouvoit faire dans son voyage.

J'appris à même temps que les Vaisseaux sur lesquels nous étions, appartenoient à des Marchands Portugais qui alloient aux Indes Orientales. Il arriva que peu de temps après le premier Secretaire du Vaisseau tomba fort malade ; c'est pour-

quoi on me pria d'exercer ſa Charge.

Le vent nous fut ſi favorable, que chacun diſoit hautement que c'étoit moi qui portoit bonheur au Vaiſſeau. Nous arrivâmes pleins de vie & de ſanté à la Ligne le quinziéme Juillet, & le premier Septembre au Royaume de Congo, où nous moüillâmes l'ancre le ſix à Maninga. Nous n'avions aucun autre malade que notre Secretaire dont l'indiſpoſition s'augmentant de jour en jour, le Medecin jugea qu'il falloit lui donner quelque repos ſur terre. Tous les Capitaines & les Pilotes jugerent à même temps qu'il ne falloit pas s'expoſer à doubler le Cap de Bonne-Eſperance pendant les approches de

l'Equinoxe : Ce qui fit qu'on réſolut de demeurer en ce Port juſques au mois de Decembre, tant pour rétablir nôtre malade, que pour éviter le danger. Nous rencontrâmes trois Portugais à Maninga qui entendoient la Langue du Païs, & qui nous racontoient tant de raretez de ce Royaume, que nous ne pouvions aſſez les admirer : c'étoit, à les entendre, un vrai Paradis Terreſtre, rempli de tout ce que l'homme ſçauroit jamais deſirer pour la ſanté, pour les commoditez, & pour les plaiſirs de la vie, ſans aucune néceſſité de cultiver la terre ; en quoi elle eſt bien differente de la nôtre, qui eſt ſouvent ingrate, après mille travaux, & toûjours expoſée

aux rigueurs des mauvaiſes ſaiſons.

L'inclination naturelle que j'ai toûjours euë de connoître les merveilles de la nature, faiſoit que je recevois un plaiſir très-ſenſible à les écouter, & que je m'écartois quelquefois de nos Marchands pour aller reconnoître dans le Païs la vérité des choſes qu'on nous en contoit. Voici un abregé de ce que j'y remarquai.

Ce Païs n'eſt pas habité à moitié près comme le Portugal, & je ne ſçai ſi cela ne vient point du peu d'inclination, & de la difficulté qu'on y a d'engendrer. Les hommes y ſont entierement nuds, ſi ce n'eſt depuis quelques années qu'il s'en trouve quelques-uns qui

commencent, à l'imitation des Européens, à couvrir ce qu'on appelle honteux. Il eſt conſtant que l'abondance de leur contrée les rend négligens, pareſſeux, ſimples & ſtupides : après les avoir quelque temps conſiderez, je fus forcé de reconnoître que l'homme naturellement devenoit pareſſeux quand il ne manquoit de rien ; que l'oiſiveté le rendoit ſemblable aux bêtes, qu'il falloit neceſſairement qu'il fût exercé, qu'il prétendît & qu'il aſpirât à quelque choſe, & qu'auſſi-tôt qu'il ne demandoit plus rien, il devenoit comme inſenſible & ſans action : la terre de ces quartiers, ſur tout entre les rivieres du Zaïr & de Cariza produit des fruits en abon-

dance, ſans qu'on ſe mette en peine de la labourer, & ces fruits ſont ſi délicats & ſi nourriſſans qu'ils raſſaſient pleinement ceux qui en mangent : l'eau même de certaines fontaines a je ne ſçai quoi de délicieux & de ſucculent qui ſatisfait en la beuvant ; nous y fiſmes un ſéjour aſſez conſiderable, mais ſans aucune dépenſe, tant parce que le Peuple mépriſe le gain, que parce que la Campagne nous fourniſſoit en abondance tout ce que nous ſouhaittions ; les maiſons ſont ſi peu neceſſaires en ce Païs, qu'on n'y entre preſque point, & comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut deſirer, on ſe porte mieux de coucher dehors, que d'être renfermé ; ou

ne ſçait pas même ſe ſervir de lit, & à la réſerve de quelques matelats pour les moins robuſtes, il n'eſt perſonne qui ne dorme ſur la platte terre ; toutes ces conſiderations me faiſoient concevoir un Peuple qui n'étant point obligé de travailler, vit avec quelque juſtice dans une oiſiveté qui le rend peſant, négligent, endormi, dédaigneux, ſans exercice, & ſans action.

Nôtre Capitaine m'accorda, & à trois de nôtre Compagnie de monter par le Zaïr juſques au Lac du même nom ; nous eûmes tout le plaiſir & toute la ſatisfaction poſſible dans ce voyage. Voici une partie des remarques les plus conſiderables que je fis alors, autant que

ma mémoire peut me les fournir. Nous arrivâmes en vingt-quatre jours à l'embouchure du Lac, nous le parcourûmes en dix, & nous nous rendîmes à la Flotte en vingt. Le Fleuve Zaïr n'eſt pas rapide, & comme nous avions quatre bons Rameurs, nous pouvions faire ſans peine quinze & dix-huit lieuës par jour ; il eſt conſtant cependant que nous n'en fiſmes jamais plus de huit en allant, d'où il eſt aiſé de voir combien ſe trompent les Geographes qui mettent le Lac Zaïr à trois cens lieuës de la Mer. Ce qui nous obligeoit à de ſi petites journées étoit la quantité des curioſitez qui ſe preſentoient ſans ceſſe à nos yeux, en fruits, fleurs, poiſſons & animaux pri-

vez ; nous ne pouvions preſque remarquer un endroit dans de vaſtes prairies de ſoixante & de quatre - vingt lieuës de longueur, qui ne fût enrichi d'une tapiſſerie merveilleuſe de fleurs qui paſſeroient pour rares dans les plus beaux parterres de l'Europe : je ne pouvois voir fouler aux pieds tant de miracles de la nature ſans indignation ; mais la grande quantité étoit cauſe qu'on n'en faiſoit pas plus d'eſtime que de nos marguerites champêtres : à peine y a-t'il un arbre qui ne porte quelques fruits précieux, & incomparablement meilleurs que tous ceux que nous connoiſſions, & la nature les a tellement accommodez à la portée des Habitans, qu'on les peut cuëillir ſans incommodité

commodité & ſans danger ; nous ne vivions d'aucune autre nourriture que de celle-là, & nous ne deſirions rien davantage : nôtre maître Pilote Sebaſtiano Delês, homme d'une grande experience, voyant que nous nous étonnions de ce qu'on alloit juſques aux Indes pour en tranſporter des délicateſſes & des curioſitez qui n'approchoient pas de celles que nous experimentions en ce Païs, nous dit qu'il étoit de ces fruits comme des viandes bien cuites & bien aſſaiſonnées, qui ne peuvent ſe conſerver quatre jours avec leur goût ordinaire ; cela m'obligea d'en faire l'experience, & je vis qu'en effet on ne les pouvoit garder long-temps ſans corruption : il eſt vrai qu'en

les mangeant on connoît qu'ils ſont parfaitement cuits, nourriſſans, & conformes à l'eſtomach ; bien éloignez en cela des nôtres qui nuiſent toûjours plus qu'ils ne profitent, & qui cauſent au moins autant d'amertume au cœur, que de douceur à la bouche.

C'eſt ce qui fait qu'ils peuvent ſe conſerver à cauſe de leur crudité qui combat la chaleur naturelle, au lieu que ceux de Manicongo étant parfaitement cuits ſe corrompent en peu de temps ; auſſi la nature y a-t'elle pourvû de telle ſorte qu'il en meurit tous les jours ſuffiſamment, & les arbres y ſont toûjours chargez de fleurs, de boutons, & de fruits, dont les uns ſont verds, les autres

ſont meuriſſans, & les autres propres à manger.

Entre la grande quantité de poiſſons que j'ai remarqué dans le Zaïr, j'en vis de deux ſortes qui me ſurprirent ; je pourrois nommer les uns amphibies, puis qu'ils approchent en quelque choſe de nos gros chiens barbets, & que ſortant aſſez facilement de l'eau, ils ſautent preſque comme les renards ; avec cette difference que leurs pates ſont larges comme les pieds de nos canards, & celles de devant ſont deux ou trois fois plus courtes que celles de derriere : ils ont tant d'inclination pour l'homme qu'ils le cherchent, & s'offrent à lui comme autant de victimes, il arrive même quelquefois qu'ils ſautent dans les

batteaux, & qu'ils viennent aux pieds des Matelots pour les careſſer à la façon des chiens ; c'eſt ce que je vis de mes yeux, & je voulus mal à un Rameur qui en aſſomma un à mes pieds, les naturels du Païs les appellent Cadzeich, & leur chair reſſemble à nos Loutres d'Eſpagne.

Les autres poiſſons que j'admirai ſont volans, & nous pourrions les appeller des Paons marins, mais beaucoup plus beaux, & d'une couleur plus éclatante que les terreſtres; c'eſt rarement qu'ils nagent au fonds de l'eau, on les voit preſque toûjours à fleur, leurs plumes paroiſſent veritablement comme les écailles de poiſſons, mais avec une diverſité de verd, de

bleu, de jaune, & de rouge tacheté, qui ravit les yeux de ceux qui les conſiderent ; ceux que je vis hors de l'eau me paroiſſoient comme de grandes aigles avec deux aîles, chacune de cinq ou ſix pieds. On auroit crû qu'ils affectoient de ſe faire voir & admirer, tantôt ils caracolloient à l'entour du batteau, tantôt ils ſe repoſoient vis-à-vis de ceux qui les regardoient, ſe tournant & retournant de toutes les façons, avec des queuës qui ébloüiſſoient nos yeux. Les rivages étoient pleins de pluſieurs ſortes d'animaux, mais les plus communs & les plus charmans reſſembloient à nos moutons de Leiria, excepté que nous en voyions preſque de toutes les couleurs, je veux dire

d'un rouge, d'un verd, d'un jaune, & d'un bleu ſi éclatant que nôtre pourpre & nôtre ſoie la mieux préparée n'en approche pas ; je m'informai pourquoi on ne faiſoit aucune emplette de tant de ſi brillantes raretez, & on me dit que ces couleurs naturelles ſe diſſipoient avec la vie de ces animaux.

Etant arrivez au Lac nous emploiâmes dix jours à le parcourir, & connûmes que ſa longueur étoit environ de ſoixante lieuës, & ſa largeur de quarante ; nous vîmes la ſortie du Niger qui eſt belle, aſſez ſpacieuſe, & aſſez profonde pour porter un Vaiſſeau ; mais elle ſe perd bien-tôt dans les montagnes de Benin ; nous nous arrêtâmes ſur le Nil, qui ne cede

rien au Niger en ſon commencement : & s'il continuë avec la gravité dont il ſort, & avance environ trois lieuës ; il n'y a aucune difficulté à deſcendre dans la mer Mediterranée, & ainſi la communication des deux Mers eſt très-commode par cet endroit.

Je m'informai avec beaucoup de ſoin où étoient les Crocodiles que les Hiſtoriens mettent en grande quantité en ces quartiers ; mais on ne put pas même deviner ce que je voulois dire, ce qui me fit croire que ce ne ſont que des contes faits à plaiſir : s'il eſt vrai de dire qu'il eſt permis à ceux qui ont fait de longs voiages d'en faire accroire aux autres qui ne connoiſſent que le lieu de leur naiſ-

ſance ; il eſt encore plus vrai d'aſſurer qu'ils ſe prévalent tant de cette licence qu'ils n'affectent preſque que des fictions. La raiſon eſt qu'il arrive ſouvent qu'on fait de très-grands chemins ſans voir autre choſe que quelques Ports, où on ne repoſe qu'un moment, & où les fâcheuſes incommoditez qu'on y ſouffre donnent tant d'ennuis & de laſſitude qu'on ne penſe qu'à prendre quelque ſoulagement : Cependant comme on eſt perſuadé qu'il faut dire quelque nouveauté quand on vient de loin ; plus les eſprits ſont ſubtils, plus ils en inventent, & comme il n'eſt perſonne qui puiſſe leur contredire, on reçoit avec plaiſir, & on debite avec empreſſement leurs

inventions

inventions, comme des veritez.

Nous paſſâmes enſuite dans une petite Iſle qui eſt au milieu du Lac, qui appartient au Roi de Jaſſaller, qui ſe dit auſſi Roi du Lac: les Naturels du Pays la nomment Zaſla, & le Roi y tient une Fortereſſe qu'on eſtime beaucoup en ce Pays, bien qu'à la verité ce ſoit très-peu de choſe en comparaiſon de nos Forts de l'Europe. Nous fûmes enchantez dès que nous eûmes mis pied à terre dans la plaine, & on n'y ſçauroit rien deſirer pour le plaiſir général de tous les ſens, ſi ce n'eſt que l'odeur des herbes aromatiques y fût un peu moins forte; les fruits y ſont ſi beaux, ſi délicats, & en ſi grande quantité, que la beau-

té jointe à l'abondance nous cauſoit de l'ennui : mais ce qui nous ſurprit plus que tout le reſte, & dont je n'avois pas oüi parler, fut une ſource que nous trouvâmes plus douce que notre hypocras, & qui réjoüit & fortifie plus que nôtre vin d'Eſpagne ; nous raiſonnâmes aſſez long-tems ſur les cauſes d'où pouvoit provenir une ſi agréable liqueur, & nous conclûmes que comme tout étant embaumé deſſus cette campagne, le dedans de la terre le devoit être auſſi, & que ſi l'on trouvoit des ſources de très-mauvais goût, c'étoit une ſuite néceſſaire qu'on en pût trouver de très-douces & très-agréables : nous en beuvions avec un plaiſir que je ne puis expliquer ; & un cha-

cun souhaitoit de pouvoir établir sa demeure en ce lieu, lors qu'un naturel du Pays vint avec empressement nous avertir que cette boisson causoit la mort à ceux qui en beuvoient avec excès: nous ne fûmes pas longtems à éprouver la verité de ce qu'il nous disoit; car nous tombâmes dans un si grand assoupissement, qu'il fallut que nous nous couchassions sur la place, où nous demeurâmes endormis plus de quinze heures: ce sommeil cependant n'eut aucune mauvaise suite, & nous nous levâmes aussi gais & aussi sains que nous étions auparavant; les uns attribuoient ce long sommeil à la trop grande quantité des odeurs qui nous avoient appesanti la tête; & les

autres croyoient que cette délicieuse boisson que nous avions prise en avoit été la cause. De cette Isle nous voulûmes aller voir la source de la Riviere de Cuama, que nous trouvâmes étroite, & incapable de porter aucun batteau; peu de tems après nous découvrîmes les sources du Lac, & nous comptâmes plus de deux cens ruisseaux qui tombent des Montagnes qui sont vis-à-vis le Midi, & que les Espagnols ont appellées Montagnes de la Lune, parce que Vasco de Gama qui doubla le premier le Cap de Bonne-Esperance l'an mil quatre cens nonante-sept pour découvrir les Isles Orientales, voyant que la Lune qui étoit du côté de ces Montagnes, paroissoit comme

ſi elle en eût touché les pointes, leur donna ce nom, les Naturels du Pays les nomment Montagnes d'Ors, c'eſt-à-dire d'eau, à cauſe de l'abondance des eaux qui en découlent continuellement. Ceux qui confondent le Lac Zembre avec le Zaïr parlent ſur des rapports fort défectueux; on nous aſſûra qu'il étoit de l'autre côté de ces Montagnes éloigné de plus de cinquante lieuës du Zaïr.

La plûpart des Hiſtoriens placent quantité de monſtres en ces Quartiers; mais c'eſt ſans autre fondement que le recit de ceux qui les ont inventez, toutes nos recherches ne ſervirent qu'à trouver l'origine d'une Nation voiſine, que les Européens appellent Caffres, & les Natu-

rels du Pays Tordi ; Nous apprîmes donc qu'un homme du Pays ayant élevé une petite Tigresse, devint si familier avec cette bête, qu'il l'aima charnellement, & commit un crime infâme avec elle, dont il vint un animal demi-homme & demi bête, Monstre qui a donné l'origine à ces Sauvages qu'on ne peut humaniser. Une preuve très-vraisemblable de cette Histoire, c'est que leur tête & leurs pieds ont de grands rapports avec ceux des Tigres, & leurs corps même sont en quelques endroits marquetez de taches, pareilles à celles de ces animaux.

Nous retournâmes par la Riviere de Cariza, & nous demeurâmes vingt jours sur la route

avec ces mêmes divertissemens que nous avions reçus sur le Fleuve Zaïr, excepté que tout ce que nous voyions en revenant nous étant devenu commun, excitoit moins nos admirations qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent Sadeur en la Terre Australe.

AUSSI-TÔT que nous fûmes de retour on fit voile avec un vent & une Mer autant favorable que nous les pouvions souhaiter, nous arrivâmes

en huit jours au Cap de Bonne-Eſperance, où nous ne voulûmes pas ſéjourner, de peur de perdre l'occaſion du bon tems, qui eſt fort rare en cet endroit, nous étions parvenus à la vûë du Port Dananbolo de l'Iſle Madagaſcar, lorſqu'une Bonnace entiere nous arrêta plus de quarante-ſix heures en la même place, après cette Bonnace un vent d'Eſt agita ſi fort la Mer, & nous pouſſa avec tant d'impetuoſité qu'il rompit nos cordages, & nous jetta plus de mille lieuës du côté de l'Oüeſt, pluſieurs virent quelques Iſles à la droite, vers le Nord, & les prirent pour celles qu'on nomme de la Trinité; ce fut là qu'un rocher à fleur d'eau fendit nôtre Vaiſſeau en deux parties, & que

nous nous trouvâmes tous expoſez à la merci du plus impitoyable de tous les Elemens : Je n'ai jamais pû ſçavoir ce que devinrent les autres Navires, ni quelle fut la fortune de mes Compagnons de naufrage, parce que nous étions dans une nuit fort obſcure, & que je ne penſai qu'aux moyens de me ſauver. Mon autre naufrage m'avoit donné de l'experience & de la confiance ; j'avois cherché un planche legere à manier, & je l'avois préparée durant les dangers de la tempête, je dirai à ma confuſion, qu'étant éloigné des approches de la mort, j'ai toûjours fait paroître beaucoup d'indifference pour la vie ; mais dans les dangers évidens je n'ai jamais été

capable d'aucune autre penſée que de celle de me ſauver, je flotai durant pluſieurs heures à la faveur de mon appui avec une agitation & un boulleverſement auquel je ne ſçaurois penſer ſans frémir. Tantôt l'impetuoſité des ondes m'enfonçoit, tantôt la peſanteur des flots me renverſoit; je réſiſtai néanmoins aſſez long-tems à ces violentes agitations, juſques à ce qu'aïant enfin perdu & la connoiſſance & le ſentiment, je ne ſçai bonnement ni ce que je devins, ni par quel moyen je fus preſervé de la mort: il me ſouvient ſeulement que revenant à moi, j'ouvris les yeux, & trouvai la Mer calmée; j'apperçûs une Iſle fort proche, & je ſentis mes mains ſi collées à mon ais

qu'à peine je les pûs détacher, & les doigts m'en ſont reſtez courbez, ſans que j'aye pû jamais les redreſſer par aucun moyen : la vûë de cette Iſle m'encouragea beaucoup, & enfin étant venu à bord, je me traînai ſous un arbre ſans penſer à aucune autre choſe, ſinon que je ne pouvois plus vivre que pour languir, & être plus longtems à mourir. Je trouvai ſous cet arbre deux fruits de la groſſeur, & preſque de la couleur de nos Grenades, avec cette difference que le goût m'en parut plus délicat, plus ſubſtanciel, & plus nouriſſant ; ayant mangé le premier, mon cœur ſe fortifia & ſe réjoüit, & ayant encore mangé le ſecond je me trouvai pleinement raſſaſié ;

mais comme j'étois tellement briſé que j'avois une peine extrême à me ſoûtenir, je m'étendis, & je m'endormis d'un ſi profond ſommeil que je fus au moins vingt-quatre heures ſans me réveiller : après ce ſommeil je me trouvai tout-à-fait délaſſé, je vis que mes habits étoient ſecs, & le beau Soleil qui luiſoit m'anima d'un certain courage qui me rempliſſoit d'eſperance. Je rencontrai deux autres fruits que je mangeai, & m'étant appliqué à chercher l'élevation du Soleil, je jugeai que je pouvois être au trente-troiſiéme dégré de Latitude Auſtrale ; mais je ne pûs rien connoître de la Longitude. Ayant encore pris quelque repos je me réſolus d'avançer dans cette Iſle

pour découvrir s'il n'y avoit point d'Habitans: J'y vis effectivement quelque apparence de chemins ; mais ils conduiſoient dans des brouſſailles fort épaiſſes, & on n'y pouvoit paſſer ſans ſe baiſſer, ce qui me donnoit d'étranges penſées : ayant rencontré un arbre plus haut que les autres, je crûs qu'en y montant je pourrois appercevoir quelque choſe ; mais comme je montois, j'entendis un grand bruit, & je vis à même tems deux prodigieuſes bêtes volantes qui vinrent ſur cet arbre, & qui m'obligerent de deſcendre beaucoup plus vîte que je n'étois monté. Qu'on ne s'étonne point du nom de Bête que je donne ici à des oiſeaux ; leur groſſeur étoit ſi de-

meſurée, que j'en fus effrayé; & je parle comme je penſois alors: Je me jettai donc à terre avec une extrême vîteſſe, & je n'y fus pas long-tems ſans entendre des cris ſi effroyables que je penſois à tous momens que j'allois être dévoré. Enfin je rentrai en moi-même, & faiſant reflexion ſur la miſere où je me voyois réduit, je conclus qu'il valoit mieux périr bientôt que de chercher à languir davantage; après tout, diſois-je, c'eſt une néceſſité que je périſſe d'une façon ou d'une autre, & je ne puis éviter un danger que pour retomber dans un plus grand.

Je me levai donc entierement réſolu à la mort, & me reſſouvenant que mon Pere &

ma Mere avoient expiré ſur le bord de la Mer, je m'avançai vers le rivage où j'avois laiſſé ma planche. A peine eus-je quitté ma place, que je fus ſuivi d'un ſi grand nombre d'animaux qu'il me fut impoſſible de les diſtinguer ; j'avois cependant le jugement auſſi entier qu'on peut l'avoir en pareille occaſion: il me ſemble que je vis certaines eſpeces de chevaux, mais avec des têtes pointuës, & des pattes qui finiſſoient en griffes ; je ne puis dire ſi c'étoit ces bêtes qui étoient venuës fondre ſur l'arbre où j'étois, je crois cependantqu'elles avoient des plumes & des aîles ; je vis certaines eſpeces de gros chiens, & pluſieurs autres ſortes d'animaux qui n'ont rien de ſembla-

ble à ceux que nous voyons en Europe : ils firent de grands cris ſi-tôt qu'ils m'apperçûrent, ils s'avancerent vers moi en redoublant leurs cris ; je me réſolus donc à défendre ma vie. Je pris ma planche, avec laquelle je me mis à faire en quelque façon l'exercice, la tournant & tetournant, ce qui les rendoit fort attentifs, juſques à ce que deux des plus groſſes Bêtes s'étant approchées pour me joindre, j'en atteignis une, & la frapai ſi rudement qu'elle retourna vers les autres animaux : à ſon approche, ce ne fut que hurlemens ; je fus ſaiſi d'une extrême crainte par le redoublement des cris effroyables que j'entendois, je pris au plûtôt trois fruits de l'arbre dont j'ai

parlé,

parlé, & me jettai dans l'eau avec ma planche : après avoir nagé une diſtance aſſez raiſonnable pour me croire hors de danger, je tournai les yeux du côté de l'Iſle, & je vis ſur le rivage ce grand nombre d'animaux que je fuyois ; une partie ſe mit promptement à la nage, & me pourſuivit avec tant de vigueur & tant de legereté qu'ils ne furent pas long-tems à m'approcher ; comme je vis que je ne pouvois leur échaper ; je me tournai contre eux, & leur preſentai le bout de ma planche, avec un ſuccès aſſez heureux ; car à meſure qu'ils s'efforçoient d'en prendre & d'en mordre le bout, ils la pouſſoient, & me faiſoient avancer autant qu'eux : ce manege con-

tinua juſques à ce que j'arrivai ſur une eſpece d'Iſle à fleur d'eau qui ſe trouva flotante, & qui m'emporta avec aſſez de vîteſſe pour ôter les moyens à mes Ennemis de me joindre ; ils me ſuivoient cependant avec un courage, ou plûtôt avec une rage qui s'augmentoit, d'autant plus qu'ils deſeſperoient davantage de me pouvoir atteindre : Enfin mon Iſle étant venuë à s'arrêter tout d'un coup, ils eurent encore le tems de me rapprocher : je ne ſçavois plus où j'en étois, & je faiſois d'inutiles reflexions pour deviner la cauſe de l'immobilité de l'Iſle, dont le mouvement m'avoit été ſi favorable, lorſque je vis quatre de ces gros animaux volans dont j'ai parlé, qui venoient au

ſecours des autres. Quand je les vis prêts à fondre ſur moi, je me couvris de ma planche pour éviter leurs premieres attaques, qui furent ſi rudes, que d'un coup de bec ils la percerent : ce fut alors que mon Iſle ſe dreſſant tout à coup avec une extrême impetuoſité me ſecoüa, & me jetta à plus de cinquante pas d'elle ; je crûs alors que c'étoit une eſpece de Baleine dont quelques Naturaliſtes font mention, & que l'un de ces monſtrueux oiſeaux s'étant mis ſur ſon dos avoit enfoncé ſes griffes dans ſa chair ; elle s'éleva, ce me ſemble, de plus de cent coudées hors de l'eau, avec un bruit auſſi terrible que celui de nos tonnerres.

Cette ſecouſſe me boulever-

ſa tellement l'eſprit, que je ne ſçai ce que devins alors; mes doigts crochus furent cauſe que je ne quittai point ma planche: étant un peu revenu à moi, je vis encore la bête qui bondiſſoit, & qui jettoit de l'eau par les naſeaux, avec des ſiflemens horribles.

Enfin elle s'enfonça tout-à-fait dans la mer; les oiſeaux qui me pourſuivoient s'étoient retirez, ainſi je me trouvai ſeul au milieu des eaux, ſans autre ſecours que celui d'un morceau de bois, & ſans autre penſée que celle de la mort, à laquelle je voyois bien que je ne pouvois échapper. J'étois ſi abattu des fatigues que j'avois euës, & ſi incommodé de l'eau que j'avois avalée, qu'on ne

croiroit jamais qu'un homme fût capable de réſiſter à tant de maux: dans cet état je me ſouvins de mes fruits, & j'en mangeai deux, après quoi je me ſentis tout abattu de ſommeil, & je fus obligé à me renverſer ſur ma planche, le viſage contre le Ciel, pour être en quelque façon hors du danger d'être ſuffoqué des eaux, je fermai les yeux, & je ne ſçai combien de tems je demeurai en cette poſture, je m'éveillai excité par les rayons qu'un Soleil fort éclatant dardoit ſur mon viſage, & je trouvai que j'étois pouſſé d'un vent de Nord-Oueſt avec beaucoup de vîteſſe, bien que la Mer ne fût pas fort agitée: Je ſentis alors mon cœur & mon

eſprit dans une aſſiete fort tranquille, & peu de tems après je me trouvai aſſez proche d'une Terre où le vent me pouſſa. Mes doigts crochus étoient ſi collez à ma planche que j'eus de la peine à les détacher pour monter ſur le rivage. Mes habits étoient ſi peſans de l'eau dont ils étoient pénetrez, que je ne pouvois preſque les porter. L'agitation de la Mer & l'eau ſalée que j'avois buë m'avoient tellement chargé la tête que j'avois peine à me ſoûtenir; j'étois comme un homme que l'excès du vin, ou pluſieurs tours ont étourdi, & rendu incapable de faire un pas à propos: Tout ce que je pus faire fut de me traîner juſqu'à une certaine diſtance, où je me cou-

chai; je m'endormis auſſi-tôt, & mon ſommeil rétablit en quelque façon mon cerveau, & deſſeicha mes habits, que je frotai pour les rendre moins incommodes: je me ſouvins que j'avois encore un fruit de ceux dont j'ai parlé, & l'ayant mangé, je connus que le défaut de nourriture étoit la principale cauſe de mon extrême foibleſſe: J'avançai donc dans l'Iſle pour chercher quelque choſe, & après avoir marché deux cens pas ou environ, je trouvai pluſieurs arbres, mais je n'y apperçûs aucun fruit: je tombai alors dans une profonde réverie, pendant laquelle je ne laiſſoit pas de toûjours avancer, & comme j'allois la tête baiſſée je vis à terre deux fruits

qui étoient couverts de quelques feüilles, je les pris comme un preſent du Ciel, & après en avoir mangé un, je ſentis une certaine force qui m'encouragea d'avancer chemin; & de conſiderer le lieu où je pouvois être, qui étoit environ 135. dégrez Auſtral; je voyois pluſieurs Signes qui me faiſoient croire que la Terre ferme n'étoit pas beaucoup éloignée, l'eau ſe trouvoit fort douce, les vents ſouffloient du Sud, & je les remarquois fort entrecoupez, je ſentois même certaines vapeurs extraordinaires, en un mot, je me flatois que je voyois quelque apparence de Pays: à force d'avancer je trouvai un arbre chargé de gros fruits, dont les branches étoient

toient abaiſſées juſques à terre, la place étoit tapiſſée d'un coloris de diverſes fleurs très-belles, & parfumée d'odeurs très-agréables : auſſi-tôt que j'eus mangé de ces fruits je tombai dans un grand aſſoupiſſement, & j'étois abbattu de telle ſorte, que j'appercevois tout ce qui ſe paſſoit autour de moi ſans remarquer rien de diſtinct. Peu de tems après j'entendis pluſieurs hurlemens de bêtes qui me ſemblerent être fort près de moi, & preſqu'auſſi-tôt j'en apperçûs ſept, qui étoient de la groſſeur & de la couleur de nos gros ours, à la reſerve que chaque patte me paroiſſoit auſſi groſſe que toute la tête. Elles s'approcherent de moi, & s'en retirerent plu-

sieurs fois sans me toucher ; mais enfin elles commencerent tout de bon à vouloir me dévorer, & j'étois déja tout en sang lorsque deux gros oiseaux de la forme de ceux dont j'ai parlé ci-dessus, vinrent fondre sur ces animaux, & les obligerent à prendre la fuite, & à s'aller cacher dans les cavernes les plus proches : Les oiseaux les y poursuivirent, mais n'en ayant pû attraper aucun, ils revinrent à moi, & après m'avoir donné quelques coups de griffes, il y en eut un qui m'empoigna de ses deux serres, & m'enleva fort haut en l'air. La ceinture de plusieurs doubles que j'avois autour de moi me sauva la vie, & empêcha que je ne fusse percé jusques aux entrail-

les, je ne laiſſois pas toutefois de ſouffrir des maux effroyables. Après un aſſez long chemin ces animaux s'arrêterent ſur un rocher, où celui qui me portoit ſe déchargea, & auſſi-tôt ſon compagnon m'empoigna à peu près de la même maniere qu'avoit fait l'autre: La douleur qu'il me cauſa m'étant enfin devenuë inſupportable, & m'ayant jetté dans une eſpece de deſeſpoir, je me jettai bruſquement à ſon col, & je trouvai aſſez de forces dans mon deſeſpoir pour lui arracher les yeux à belles dents; il tomba en même tems dans l'eau, & ayant lâché priſe, il me laiſſa, & je montai auſſi-tôt ſur ſon dos. Son compagnon qui avoit pris le devant pour fendre

l'air s'étant apperçû que l'autre ne venoit pas, & nous ayant vûs sur l'eau, rebrousſa chemin, & fondit sur moi avec une impetuoſité épouventable ; il ſe percha ſur mes épaules, & me lança des coups qui me devoient être tous mortels ; s'ils avoient porté. J'avois toûjours gardé un petit poignard à ma ceinture que j'enfonçai dans ſon ventre à force de ſonder & de pouſſer, car ces oiſeaux ſont preſque impénetrables, comme nous verrons enſuite, & ont deux groſſes écailles qui les environnent, & qui les défendent à peu près comme les Tortuës. Pendant que je combattois contre ce ſecond ennemi, le premier ſe gliſſa de deſſous mes cuiſſes, & me quitta,

cela fit que je m'attachai ſi fortement à une des pattes de celui-ci, que bien loin qu'il m'élevât fort haut je tins ferme, de peur de perir ; il crioit terriblement comme un annimal qu'on aſſomme ; après être fort élevé il ſe précipitoit dans la Mer, & à la faveur de cet élement j'eus la liberté de me jetter à ſon col, & enſuite de monter ſur ſon dos ; il hurloit en perdant ſon ſang, il voltigeoit, & ſe contournoit de mille manieres pour me ſecoüer, & me contraindre à lâcher.

Je ne penſois alors à autre choſe qu'à tenir ferme, pour empêcher l'effet de ſes efforts, parce que ma planche, qui étoit ma ſeule reſſource, étant perduë, je ne voyois point de

milieu entre le quitter & perir. Enfin il s'arrêta ſur l'eau ſans autre mouvement que celui d'un bœuf égorgé qui ſe meurt, confeſſant par ſon repos qu'il étoit vaincu: ayant donc quelque loiſir de reſpirer & de ſentir mes playes, je ne ſçûs diſtinguer nulle partie en tout mon corps qui ne fût percée de quelque coup, & couverte de ſang, mes habits furent tous déchirez, ſans qu'il m'en reſtât aucune piece; l'eau de la Mer, bien que fort douce en cet endroit, avoit encore aſſez de ſel pour me cauſer des douleurs qui firent que je perdis tout ſentiment.

Je ſçûs peu de tems après que quelques Gardes de la Mer virent une partie de ce combat,

& que quatre ſe détacherent ſur une petite chaloupe pour venir reconnoître qui j'étois, ils me crurent ſans vie, & me tirerent dans leur batteau comme un mort qui avoit expiré dans ſa victoire ; auſſi-tôt qu'ils reconnurent du mouvement en mon cœur, ils mirent dans ma bouche, dans mon nez, & dans mes oreilles une liqueur qui me fit bien-tôt ouvrir les yeux, & voir mes bien-faiteurs ; ils me firent boire d'une ſorte d'eau qui me donna de nouvelles forces, & qui me réjoüit le cœur, ils me laverent le corps d'une eau odoriferante : ils oignirent mes playes, & les banderent fort proprement ; m'ayant ainſi mis hors de dangers, ils pourſuivirent mes En-

nemis, & ayant tiré le dernier dans le batteau, ils le mirent à mes pieds, l'autre avoit encore du mouvement, & comme je leur eus expliqué par ſignes que je lui avois arraché les yeux, ils le pourſuiverent, l'aſſommerent, & le tirerent ſur l'autre, avec des grandes marques de réjoüiſſance: Ils retournerent à terre, d'où nous étions éloignez à peu près de trois heures, & m'ayant mis ſur le bord, ils apporterent les deux oiſeaux à mes pieds avec des acclamations ſemblables à celles qu'ils avoient coutume de faire dans leurs plus grandes victoires.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Terre Auſtrale.

Carte Geographique de ladite Terre.

S'Il y a quelque choſe au monde qui puiſſe perſuader la fatalité inévitable des choſes humaines, & l'accompliſſement infaillible des évenemens dont la ſuite compoſe la deſtinée des hommes, c'eſt aſſurément l'Hiſtoire que je décris ; il n'y a pas un ſeul trait qui n'ait ſervi à me conduire, ou à me maintenir dans ce nou-

veau Païs, où il étoit arrêté que je ſerois un jour tranſporté. Il falloit que le grand nombre de mes naufrages m'accoutumât à les ſupporter. Les deux ſexes m'étoient néceſſaires ſous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la ſuite. Il falloit que je fuſſe tout nud, autrement j'aurois été reconnu pour Etranger dans un Pays où perſonne n'eſt habillé. Sans l'effroyable combat que je fus obligé de ſoûtenir contre les monſtrueux oiſeaux dont j'ai parlé, & qui me mit en grande réputation parmi ceux qui en furent témoins, j'aurois été contraint de ſubir un examen qui auroit été infailliblement ſuivi de ma perte. Enfin, plus on conſide-

rera toutes les circonſtances de mon voyage & de mes perils, plus on verra clairement qu'il y a un certain ordre de choſes dans le ſort des hommes, & un enchainement d'effets, dont rien ne peut empêcher la ſuite, & qui nous conduiſent par mille routes imperceptibles à la fin pour laquelle nous ſommes deſtinez.

La coutume des Habitans de ce Pays, eſt de ne recevoir perſonne parmi eux, qu'ils ne ſçachent auparavant quelle eſt ſa naiſſance, ſa Patrie, & ſon humeur; mais le courage extraordinaire avec lequel ils m'avoient vû combattre, & de l'admiration duquel ils ſembloient ne pouvoir revenir, fit que ſans aucune enquête je fus

admis dans le Quartier voisin ; & qu'un chacun me vint baiser les mains : Ils vouloient aussi m'élever sur leurs têtes, qui est la plus grande marque de la haute estime qu'ils font d'une personne ; mais comme on connut que cela ne se pouvoit faire sans m'incommoder, on obmit cette ceremonie. Ma reception étant faite, ceux qui m'avoient amené & soulagé me porterent dans leur maison du *Heb*, qu'on pourroit rendre en notre langue, Maison d'éducation ; on avoit pourvû à ma place & à ma nourriture avec un soin, une diligence & une honnêteté qui surpassent la civilité des Européens les plus polis : à peine fus-je arrivé que deux cens jeunes Australiens

me vinrent ſaluer d'une maniere très-honnête: L'envie que j'avois de leur parler fit que je me reſſouvins de quelques mots que j'avois entendus à Congo, & entre autres de celui de *Rimlem*, que je leur dis, & qui ſignifie, *je ſuis votre ſerviteur*; à ce mot me croyant de leur Pays, ils s'écrierent avec de grands ſignes de joye, *le clé*, *le clé*, c'eſt à dire, *notre frere*, *notre frere*; en même tems ils me préſenterent deux fruits d'une couleur rouge, entremêlée d'azur, j'en mangeai un qui me réjoüit, & me fortifia; on me donna enſuite une eſpece de bourſe jaunâtre, qui tenoit environ un bon verre, que je beus avec un plaiſir que je n'avois jamais ſenti: j'étois en ce Pays, & entre

ces nouveaux visages comme un homme tombé des nuës, & j'avois peine à croire que je visse veritablement ce que je voyois; je m'imaginois quelquefois en moi-même que j'étois peut-être un mort, ou du moins aliené d'esprit: & quand je me convainquois par plusieurs raisons que je vivois assûrement, & que j'avois le sens bon, je ne pouvois me persuader que je fusse en la même Terre, ni avec des hommes de même nature que ceux de l'Europe: je fus entieremenr gueri en quinze jours, & j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres, & m'expliquer. Voici donc les limites de la Terre Australe, autant que je les ai pû comprendre par plu-

ſieurs relations, & que je les puis décrire ſelon les Meridiens de Ptolomée.

Elle commence au trois cent quarantiéme Meridien, vers le cinquante-deuxieme degré d'élevation Auſtrale, & elle avance du côté de la ligne en quarante meridiens, juſques au quarantiéme dégré: Toute cette Terre ſe nomme *Huſt*. La Terre continuë dans cette élevation environ quinze dégrez, & on l'appelle *Hube*: depuis le quinziéme méridien la Mer gagne & enfonce peu à peu en vingt-cinq meridiens juſques au cinquante-uniéme dégré, & toute cette Côte qui eſt Occidentale s'appelle *Hump*; la Mer fait là un Golphe fort conſiderable qu'on appelle

Ilab. La Terre repouſſe enſuite vers la ligne, & en quatre méridiens elle avance juſques au quarante-deuxiéme dégré & demi, & cette Côte Orientale ſe nomme *Hued*: La Terre continuë dans cette élevation environ trente-ſix méridiens, & on l'appelle *Hüod*: après cette longue étenduë de Terre la Mer regagne, & avance juſques au quarante-neuviéme dégré en trois méridiens, puis ayant fait une eſpece de demi-cercle en cinq méridiens, la terre retourne, & pouſſe juſques au trentiéme dégré en ſix méridiens; la Côte qui eſt ſur l'Occident ſe nomme *Hug*, le fonds du Golphe *Pug*, & l'autre côté *Pur*; la terre continuë environ trente-quatre méridiens, preſque

que dans la même élevation, & c'eſt le Pays de *Sub*, après quoi la mer s'enfle, & étant ce ſemble devenuë plus haute qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entierement ſur la terre, & enfonce à peu près juſques au Pole, la terre cedant peu à peu juſques au ſoixantiéme méridien; on trouve ſur cette côte les Pays de *Hug*, *Pulg*, *Mulg*; Vers le cinquante-quatriéme dégré d'élevation on voit l'embouchure du Fleuve *Sulm*, qui fait un Golphe fort conſidérable; c'eſt ſur les bords de ce Fleuve que demeure un Peuple qui approche fort des Européens, & qui vit ſous l'obéïſſance de pluſieurs Rois.

Voilà ce que j'ai pû ſçavoir de certain des Côtes de la Terre

Auſtrale qui regarde la ligne. Pour les limites qui ſont vers le Pole ce ſont de prodigieuſes Montagnes, beaucoup plus hautes & plus inacceſſibles que les Pirenées qui ſeparent la France de l'Eſpagne; on les nomme *Ivas*, & elles commencent vers le cinquantiéme dégré, enfonçant inſenſiblement pendant ſoixante cinq meridiens juſques au ſoixantiéme dégré, & puis remontant juſques au quarante-huitiéme & retournant enſuite juſques au cinquante-cinquiéme dégré, après quoi elles s'avancent juſques au quarante-troiſiéme, & ſe terminent à la Mer.

Aux pieds de ces montagnes on diſtingue les Pays ſuivans; le *Curf*, qui s'étend depuis la

Montagne juſques au *Huff*; le *Curd* ſuit, & puis le *Gurf*, le *Durf*, le *Iurf*, & le *Surf*, qui ſe termine à la Mer. Dans le milieu du Pays entre les Montagnes & les côtes Auſtrales, on trouve le *Trum*, le *Sum*, le *Burd*, le *Purd*, le *Burf*, le *Turf*, & le *Pulg*, qui aboutit à la Mer. Ainſi la Terre Auſtrale contient vingt-ſept Pays differens très-conſiderables, & qui ont enſemble environ trois mille lieuës de longueur, & quatre à cinq cens de largeur.

La Vallée qui eſt au delà des Montagnes eſt quelquefois de vingt dégrez de largeur, & quelquefois de dix ſeulement; elle eſt partagée par deux Fleuves fort larges à l'embouchure, dont l'un coule vers l'Occi-

dent, & s'appelle *Sulm*, & l'autre vers l'Orient, & s'appelle *Hulm*.

La longueur de ce Pays eſt environ de huit cens lieuës, & ſa largeur de ſix cens en certains endroits, & communément de trois cens : Toute cette vaſte Terre ſe nomme *Fund*, & elle eſt ſoûmiſe à douze ou treize Souverains, qui ſe font ordinairement de cruelles guerres les uns aux autres.

Ce qui ſurprend davantage dans la Terre Auſtrale, c'eſt qu'on n'y voit pas une ſeule Montagne, les Auſtraliens les ayant toutes applanies. Il faut ajoûter à ce prodige l'uniformité admirable des langages, des Coûtumes, des Bâtimens, & des autres choſes qui ſe ren-

contrent en ce grand Pays ; c'eſt aſſez d'en connoître un Quartier pour porter un jugement aſſuré de tous les autres, ce qui vient ſans doute du naturel de tous les Particuliers qui ſont nez avec cette inclination de ne vouloir abſolument rien plus que les autres, & s'il arrivoit que quelqu'un eût quelque choſe qui ne fût pas commun, il lui ſeroit impoſſible de s'en ſervir.

On compte quinze mille *Sezains* dans cette prodigieuſe étenduë de Paris, chaque *Sezain* contient ſeize Quartiers, ſans compter les *Habs*, & les quatre *Hebs*. Il y a vingt-cinq maiſons dans chaque Quartier, & chaque maiſon a quatre ſéparations, qui contiennent cha-

cune quatre hommes: Il ſe trouve ainſi quatre cens maiſons dans chaque Sezain, & ſix mille quatre cens perſonnes; leſquelles étant multipliées par quinze mille Sezains, on aura le compte de tous les Habitans de la Terre Auſtrale, qui ſont environ au nombre de quatre-vingt-ſeize millions, ſans compter toute la Jeuneſſe, & tous les Maîtres logez dans les *Hebs*, dans chacun deſquels il y a au moins huit cens perſonnes; & comme dans les quinze mille Sezains il y a ſoixante mille *Hebs*, on y doit encore compter quarante-huit millions ou environ, tant de jeunes Gens que de Maîtres qui les enſeignent.

La grande Maiſon du Sezain

qu'ils appellent *Hab*, c'eſt-à-dire, Maiſon d'élevation, eſt toute bâtie de pierres diaphanes & tranſparantes ſemblables à notre plus fin criſtal de roche, ſi ce n'eſt que ces pierres ſont bigarrées d'une prodigieuſe quantité de figures de toutes ſortes de couleurs les plus belles & les plus vives du monde, leſquelles par leur varieté infinie forment tantôt des perſonnes humaines, tantôt des payſages, quelquefois des ſoleils, & d'autres figures d'une vivacité qu'on ne ſçauroit aſſez admirer : tout le bâtiment eſt ſans aucun autre artifice que de la taille très-polie de cette pierre, avec des repoſoirs tout à l'entour, & ſeize grandes tables d'un rouge beaucoup plus vif que celui de

notre écarlate.

Il y quatre entrées fort conſiderables qui répondent aux quatre grands chemins ſur leſquels il eſt ſitué : tout le dehors eſt rempli de dégrez d'une invention d'autant plus rare qu'ils paroiſſent moins. On y peut monter juſques au ſommet par mille dégrez, après leſquels on eſt ſur une eſpece de plate-forme qui peut contenir aiſément quarante perſonnes : le pavé de cette ſuperbe maiſon eſt aſſez ſemblable à notre jaſpe, mais les couleurs en ſont beaucoup plus vives, & ſont avec cela pleines de veines d'un riche bleu, & d'un jaune qui ſurpaſſe l'éclat de l'or. Perſonne n'y fait ſa demeure ordinaire ; mais chaque Quartier doit tour à

tour

tour garnir tous les jours ſa table pour la ſubſiſtance des paſſans. Cette grande Maiſon eſt ſituée au milieu du Sezain, & elle a environ cent pas de diametre, & trois cens treize pas de circuit.

La Maiſon de quatre Quartiers qu'ils appellent *Heb*, c'eſt-à-dire Maiſon d'Education, eſt toute bâtie de la matiere dont le pavé du *Hab* eſt compoſé, à la reſerve du Dôme qui eſt fait d'une pierre tranſparante, par où entre la lumiere qui ſert à éclairer.

Le pavé a quelque rapport avec notre marbre blanc, mais il eſt mêlé de pluſieurs traces d'un rouge & d'un verd très-vif; ce beau bâtiment eſt partagé en quatre Quartiers par

douze grandes croiſées qui font comme quatre demi diametres ; il a cinquante pas de diametre, & environ cent cinquante-trois pas de circuit, chaque ſéparation eſt deſtinée à la jeuneſſe du Quartier qu'elle regarde, & il y a au moins deux cens enfans qu'on y éleve avec leurs meres depuis qu'elles ont conçû, juſques à ce que leurs enfans ayent deux ans. Alors les meres ſortent, & leurs enfans ſont élevez avec les jeunes hommes qu'on y inſtruit. Ces jeunes hommes, dont il y a un très-grand nombre, ſont diviſez en cinq bandes.

La premiere eſt occupée à ſe perfectionner aux principes, & elle a ſix Maîtres. La ſeconde eſt de ceux à qui on expoſe

les raiſonnemens communs des choſes naturelles, & ils ont quatre Maîtres. La troiſiéme eſt de ceux à qui on permet de raiſonner, & ils ont deux Maîtres. La quatriéme eſt de ceux qui peuvent compoſer, & ils ont un Maître. La cinquiéme eſt de ceux qui attendent qu'on les choiſiſſe pour Lieutenans, c'eſt-à-dire, pour remplir la place des freres qui ſe retirent de ce monde, comme je l'expliquerai dans la ſuite.

Ce ſont les Particuliers de chaque Quartier qui contribuent à la nourriture de tout ce monde, & ils apportent regulierement tous les jours ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance, lorſqu'ils viennent à la conference du matin.

Les Maisons communes qu'ils nomment *Hiebs*, c'est-à-dire, demeures d'hommes, sont au nombre de vingt-cinq en chaque Quartier, chacune de vingt-cinq pas de diametre, & de quatre-vingt pas ou environ de circuit ; elles sont partagées comme les *Hebs*, par deux grosses murailles qui font quatre séparations, qui aboutissent chacune à un appartement ; elles sont toutes bâties de marbre blanc du pavé des *Hebs*, excepté les croisées qui sont du cristal des Habs, afin que le jour y puisse entrer. Chaque séparation est habitée par quatre personnes qu'ils nomment *Clé*, c'est-à-dire, Freres. On ne voit rien dans ces bâtimens que quatre especes de bancs qui

leur ſervent à ſe repoſer, & quelques ſieges pour le même uſage.

Les Départemens qu'ils appellent *Huids*, ſont environ de trois cens pas de circuit, & de ſoixante & quinze de diametre; la figure en eſt parfaitement quarée, & ils ſe partagent en douze belles allées, dont chacune fait le tour de l'appartement, avec une Place quarée au milieu de ſix pas de diametre.

Les trois premiers & plus grands rangs ſont garnis d'arbres qui portent des fruits peu eſtimez parmi eux. Ces fruits ſont gros comme nos Calleba-ſes de Portugal de ſept ou huit pouces de diametre : La chair en eſt rouge, & d'un goût plus

exquis que celui de nos viandes les plus délicates; un seul fruit est capable de rassasier quatre hommes, qui seroient fort affamez.

Les cinq qui suivent sont plantées d'arbres, qui portent de petites bourses d'un jaune charmant, remplies d'un jus très-substantiel pour rafraîchir; le contenu d'une seule bourse suffit pour étancher la soif, & l'on a coutume d'en vuider trois à chaque repas.

Les quatre derniers rangs sont remplis de moindres arbrisseaux qui portent un fruit de la grosseur des pommes de Renettes, d'une couleur plus éclatante que n'est le pourpre, d'une odeur qui enchante, & d'un goût que je ne sçaurois

comparer à rien de ce que nous mangeons en Europe: Ce fruit a la proprieté de cauſer le ſommeil à proportion qu'on en mange; auſſi eſt-ce la coûtume de n'en manger que le ſoir, & lorſqu'on en mange un, on eſt aſſuré de dormir trois heures.

Ils creuſent en chaque allée deux rayes d'une médiocre profondeur dans leſquelles il croît des racines qui produiſent de trois ſortes de fruits, dont les uns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux Melons, les autres ſont gros comme les Bons chrétiens, mais d'un bleu merveilleux; & les troiſiémes approchent de nos Courges d'Eſpagne, mais la couleur & le goût en ſont entie-

rement differents.

Voila ce qui eſt également en uſage en toutes les parties de ce vaſte Pays, pour la nourriture des hommes; ils n'ont ni fours ni cheminées pour cuire aucune viande; ils ne ſçavent ce que c'eſt que cuiſine & Cuiſinier, leurs fruits raſſaſient pleinement leur appetit, ſans offenſer en façon quelconque leur eſtomac. Ils les rempliſſent de force & de vigueur ſans les charger ni leur cauſer aucune indigeſtion, parce qu'ils ſont parfaitement meurs, & qu'ils n'ont aucun reſte de verdeur.

On ne void qu'un arbre dans le carré du milieu, qui eſt plus haut que les autres, & qui porte un fruit de la groſſeur de nos

olives, mais d'une couleur rougeâtre, ils le nomment *Balf*, ou arbre de Béatitude: ſi on en mange quatre on devient gai par excès; ſi on en mange ſix on s'endort pour vingt-quatre heures, mais ſi on paſſe le nombre de ſix, on s'endort d'un ſommeil dont on ne réveille jamais, & ce ſommeil mortel eſt précedé des marques de la plus grande joye du monde.

Ce n'eſt que fort rarement que les Auſtraliens chantent pendant leur vie, & jamais ils ne danſent; mais ils n'ont pas plûtôt mangé de ce fruit en la quantité que j'ai dite, qu'ils chantent & danſent juſques au Tombeau.

Je ne dois pas obmettre que tous les arbres dont j'ai parlé

ont cet avantage qu'ils ſont chargez en tous tems de fruits meuriſſans, de fleurs & de boutons; nous avons une image de cette merveilleuſe fecondité en nos Orangers, mais avec cette difference que les rigueurs de nos Hivers, & les ardeurs de nos Etez leur nuiſent beaucoup, au lieu qu'en ce Pays là il eſt très-difficile d'y pouvoir remarquer aucune alteration.

Par ce que j'ai dit, il eſt aiſé de juger que ce grand Pays eſt plat, ſans forêts, ſans marais, ſans déſerts, & également habité par tout; il eſt cependant facile de concevoir qu'il a de la pente vers la ligne, & qu'on monte inſenſiblement du côté du Pole; mais en quatre ou cinq cens lieuës, c'eſt tout au plus

s'il y en a trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des Monts *Iuads*, & les Auſtraliens ſçavent les conduire ſi adroitement, qu'elles environnent tous les Sezains, tous les Quartiers, & tous les départemens; ce qui contribuë beaucoup à la fertilité de la Terre.

La pente dont je viens de parler ne ſe void pas ſeulement au regard du continent, mais encore dans la Mer, qui eſt ſi baſſe l'eſpace de trois lieuës, qu'à peine peut-elle porter un batteau; elle n'a pas ſur les bords un doigt de profondeur, & après une lieuë elle ne fait pas un pied, & ainſi à proportion, d'où il eſt aiſé de voir qu'il eſt impoſſible d'approcher de cette Terre du côté de la

Mer, qu'à la faveur de quelques veines d'eau qui ne ſont connûës que de ceux du Pays.

Cette même pente fait que toute cette Terre eſt directement tournée au Soleil pour en recevoir les raïons, avec tant d'avantage qu'elle eſt preſque par tout également fertile; de ſorte qu'on diroit que les Montagnes qui ſont oppoſées à ſon Pole n'y ont été élevées par la Nature, que pour mettre ce bien-heureux Pays à couvert de ſes rigueurs: Outre cela ces affreux boulevarts ſervent à arrêter les raïons du Soleil, & à les réfléchir contre les extremitez de cette Terre, & c'eſt de là que ſes Habitans joüiſſent d'un bonheur dont tous les Septentrionaux ſont privez, qui eſt

de n'avoir aucun excès de froidure en Hiver, ni de chaleur en Eté, ou plûtôt de n'avoir proprement jamais ni Hiver, ni Eté.

Je ne doute pas que cette propoſition ne doive ſurprendre les Geographes, qui ayant diviſé la Terre en deux Parties égales par la Ligne qu'ils nomment Equinoxiale, mettent autant de chaleur & de froidure d'un côté que d'autre : Fondez ſur ce principe que la proximité ou l'éloignement du Soleil cauſent l'Eté ou l'Hiver ſur la Terre. Il y a cependant des Geographes qui ont corrigé cette erreur, & qui ſans avoir aucune connoiſſance de la Terre Auſtrale ont remarqué que ſi ce principe étoit veritable, il faudroit

qu'il fît toûjours plus chaud en Guinée & aux Moluques, qu'en Portugal & en Italie ; parce que le Soleil n'en eſt jamais ſi éloigné ; ce qui eſt pourtant contraire aux experiences de tous ceux qui ont voyagé en ce Pays-là, leſquels aſſurent que les plus grandes chaleurs arrivent toujours au tems de la Canicule, & les plus grands froids lorſque le Soleil eſt dans les ſignes du Verſeau & des Poiſſons, quoiqu'il ſoit bien plus éloigné de la Terre quand il eſt en celui du Capricorne. Il eſt donc conſtant que l'Hiver & l'Eté arrivent univerſellement par toute la Terre en même tems, bien qu'avec une grande difference, ſelon les differentes ſituations des Pays. Je dis bien plus, la

proximité du Soleil contribuë ſi peu à la chaleur de la Terre, que ſi on y prend garde on trouvera qu'au tems qu'il en eſt le plus proche, c'eſt alors qu'on en reſſent moins l'ardeur; on ſçait en Europe que les chaleurs de May & de Juin ſont bien moindres que celles de Juillet & d'Août; on eſt ſouvent gelé au mois de Juin, lorſque le Soleil eſt en ſa plus grande élevation, & on brûle en Juillet, quand il s'eſt déja bien éloigné; c'eſt donc autre choſe que ſa proximité qui échauffe la Terre : il arrive même que ſouvent en ſon entiere abſence, à ſçavoir la nuit, la chaleur eſt beaucoup plus grande que le jour en ſa preſence.

Pour revenir à la Terre Au-

ſtrale, on ne ſçait ce que c'eſt que la pluye en ce Pays-là, non plus en qu'en Afrique. Les Tonnerres ne s'y font jamais entendre, & ce n'eſt que fort rarement qu'on y void quelques legeres nuées. Il n'y a ni mouches, ni chenilles, ni aucune autre ſorte d'inſectes. On n'y void ni araignées, ni ſerpens, ni aucune bête venimeuſe; en un mot, c'eſt une Terre qui renferme des délices qui ne ſe rencontrent point en aucune autre part, & qui eſt exempte de toutes les incommoditez qui ſe trouvent par tout ailleurs.

CHA-

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens & de leurs Coûtumes.

TOUS les Auſtraliens ont les deux ſexes, & s'il arrive qu'un enfant naiſſe avec un ſeul ils l'étouffent comme un monſtre, ils ſont fort legers & fort actifs, leur chair eſt d'une couleur qui tire plus ſur le rouge que ſur le vermeil, leur hauteur eſt communément de huit pieds, ils ont le viſage médiocrement long, le front large, les yeux à fleur de tête, la bouche très-petite, les lévres plus

rouges que le corail, le nez plus long que rond, la barbe & les cheveux toujours noirs, & qu'ils ne coupent jamais, parce qu'ils croiſſent très-peu; leur menton eſt tendu & recourbé, leur cou délié, & leurs épaules groſſes & élevées; ils ont des mammelles fort petites, & fort bas placées, plus rouges que vermeilles; leurs bras ſont nerveux, leurs mains larges & longues; ils ont la poitrine fort élevée, le ventre plat, & qui ne paroît que très-peu en leur groſſeſſe, les hanches hautes, les cuiſſes larges & les jambes longues. Ils ſont ſi accoutumez à aller tout nuds, qu'ils croient qu'on ne peut parler de ſe couvrir, ſans ſe déclarer ennemi de la nature, & privé de raiſon.

Ils ſont obligez de preſenter au moins un enfant au *Heb*, mais ils les produiſent d'une maniere ſi ſecrette que c'eſt un crime parmi eux de parler de la conjonction néceſſaire à la propagation des hommes.

Dans tout le tems que j'y ai été, je n'ai pû venir à bout de connoître comment la generation s'y fait. J'ai ſeulement remarqué qu'ils s'aiment tous d'un amour cordial, & qu'ils n'aiment perſonne l'un plus que l'autre. Je puis aſſûrer qu'en trente ans que j'ai été parmi eux, je n'y ai remarqué ni querelle, ni animoſité. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que le mien & le tien, tout eſt commun entre eux, avec une bonne foi, & un déſintereſſement qui me

charmoit d'autant plus que je n'avois jamais rien vû de ſemblable en Europe.

J'ai toûjours été aſſez libre à dire ce que je penſois ; mais je le fus un peu trop à déclarer tout ce qui me choquoit dans leurs manieres, tantôt à un frere, tantôt à un autre, juſques à vouloir appuyer par raiſons les ſentimens que j'avois ; je parlois de leur nudité avec certains termes d'averſion qui les choquoient extrémement. Je voulus un jour arrêter un frere, & l'exciter à ce que nous appellons plaiſir ; je lui demandois avec un certain empreſſement où étoient les Peres des Enfans qui venoient au monde, & je diſois que je trouvois ridicule le ſilence qu'ils affectoient de garder

ſur cela : ces diſcours, & quelques autres ſemblables donnerent je ne ſcai quelle horreur pour moi aux Auſtraliens, & pluſieurs ayant ſoutenu que je n'étois qu'un demi-homme, avoient conclu qu'il falloit ſe défaire de moi, ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſans l'aſſiſtance d'un venerable Vieillard, Maître du troiſiéme Ordre dans le Heb, nommé *Suaïns*. Jai ſçû que ce digne homme défendit pluſieurs fois ma cauſe aux Aſſemblées du Hab, parce qu'il avoit été témoin oculaire du combat dont j'ai parlé dans le Chapître troiſiéme ; mais comme il vit que je continuois de tenir des diſcours qui ſcandaliſoient les Freres ; il me prit un jour en mon particulier, & me

dit, d'un ton fort froid & fort grave: *On ne doute plus que tu ne ſois un Monſtre, ton eſprit malin, & tes diſcours inſolens t'ont fait connoître & déteſter des nôtres: On penſe il y a long-tems à ſe défaire de toi, & n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été mis à mort peu de tems après ton arrivée: Dis-moi franchement qui tu es, & comment tu es venu ici.* L'épouvante que ces paroles me cauſerent, jointe à l'obligation que je lui avois, fit que je lui déclarai ingénuëment quel étoit mon Pays, & que je lui racontai les avantures qui m'avoient conduit où j'étois.

Le vieillard témoignant avoir pitié de moi, m'aſſura que ſi

je me montrois à l'avenir plus retenu en mes manieres & en mes diſcours, on oublieroit le paſſé. Il ajoûta qu'il vivroit encore deux ans pour me ſupporter: & que comme ſon Lieutenant étoit jeune, il me choiſiroit en ſa place. Je ſçai bien, dit-il, qu'étant arrivé dans un pays où tu vois pluſieurs choſes contraires à celles qu'on pratique au tien, tu as quelque raiſon d'être ſurpris & étonné; mais comme c'eſt une coutume inviolable parmi nous de ne ſouffrir aucun demi-homme, dès que nous le reconnoiſſons par le ſexe & par les actions, bien que les deux ſexes te ſauvent, ta maniere d'agir te condamne, & il faut que tu te corriges ſi tu veux

être ſouffert parmi nous. Le meilleur conſeil que je puiſſe te donner pour cela, eſt que tu viennes ſans crainte me découvrir tes doutes, & je te donnerai toute la ſatisfaction que tu pourras ſouhaiter, pourvû que tu ſois diſcret. Je lui promis une fidelité inviolable; je lui jurai que je voulois être uniquement attaché à lui : & je lui proteſtai que je ſerois deſormais tellement ſur mes gardes, que je n'offenſerois plus perſonne. Le vieillard accepta toutes mes propoſitions, & me promit qu'il me ſerviroit de pere tant que je m'acquitterois des promeſſes que je lui venois de faire ; *Et pour commencer le commerce des entretiens que je veux noüer avec toi*

toi, continua-t'il, *tu ſçauras qu'aiant vû ton combat, je ne pus qu'à peine être perſuadé que tu ne fuſſes qu'un demi-homme. Je vis enſuite que tu avois toutes les marques d'un homme entier, un front large & un viſage long; j'ai encore remarqué que tu raiſonnois en pluſieurs choſes: c'eſt tout cela qui m'a porté à prendre ta défenſe contre les ennemis que tu t'es fait ici. Apprens-moi maintenant comment on vit dans ton païs, ſi tous ceux qui l'habitent ſont hommes de corps & d'eſprit comme toi, ſi l'avarice & l'ambition y regnent. Enfin expliques-moi les coûtumes & les manieres de ceux de ton païs ſans aucun déguiſement; je te demande en cela une preuve de la fidelité &*

de la ſincerité que tu m'as promiſe.

J'étois perſuadé en l'état où je me voiois réduit, que diſſimuler étoit m'expoſer à perdre la vie ; c'eſt pourquoi je crus qu'il falloit lui répondre ſimplement & ſans lui donner aucun ſujet de défiance : je lui fis donc le détail de mon païs ſelon les regles de la Geographie. Je lui fis comprendre le grand Continent que nous habitions auquel on donne le nom d'Europe & d'Afrique, je m'étendis aſſez au long ſur les differentes eſpeces d'animaux qui s'y trouvent ; & ce bon homme n'admira rien plus que ce que nous mépriſons davantage, les moucherons, les inſectes, les vermiſſeaux, ne

pouvant comprendre comme de ſi petits animaux pouvoient joüir de la vie & du mouvement arbitraire. Je lui fis le détail des diverſes nourritures dont on ſe ſervoit : d'où il conclut par un raiſonnement que nos meilleurs Medecins n'ont pas ignoré qu'il étoit impoſſible que nous vécuſſions longtemps. J'en demeurai donc d'accord avec lui, & l'aſſurai même qu'il étoit très-rare de voir chez nous des perſonnes arriver juſqu'à l'âge de cent ans ; mais que la nature ſembloit pourvoir ſuffiſamment à ce défaut par le moien de la generation, qui étoit telle, qu'un ſeul homme & une ſeule femme produiſoient dix & douze enfans. Il paſſa legerement ſur

cette matiere, preſſé de l'impatience qu'il avoit de m'entendre ſur les autres. Je lui avoüai que les deux ſexes en une même perſonne étoient ſi rares parmi les Européens, que ceux en qui ils ſe trouvoient paſſoient pour des monſtres. Quant au raiſonnement, je l'aſſurai qu'on le cultivoit preſque par tout, & qu'on en faiſoit même des leçons publiques en pluſieurs endroits. Le vieillard m'interrompant alors: *Tu en avances trop*, me dit-il, *prens-garde à ne te point couper & à ne te point enlacer en des contradictions; tu n'accorderas jamais l'uſage du raiſonnement avec l'excluſion des deux ſexes, & ce que tu ajoûtes que pluſieurs raiſonnent entre vous*,

& qu'on y fait des leçons du raiſonnement en pluſieurs endroits, prouve que le raiſonnement eſt banni de chez vous. Le premier fruit du raiſonnement eſt de ſe connoître, & cette connoiſſance emporte par neceſſité deux choſes ; la premiere, que pour être homme il faut être entier : la ſeconde, que pour cela il faut encore pouvoir raiſonner ſur tout ce qui ſe preſente. Vos prétendus hommes n'ont point la premiere, puis qu'ils ſont tous imparfaits : ils n'ont pas non plus la ſeconde, puis qu'il n'y en a que très-peu qui puiſſent raiſonner. Pourrois-tu me conteſter ces conſequences ! Je lui répondis que le raiſonnement nous faiſoit connoître

qu'une choſe étoit parfaite quand elle avoit tout ce qui conſtituoit ſa nature : & que d'y vouloir ajoûter ce que les autres choſes ont de bon, ce ne ſeroit pas la rendre plus parfaite, mais ce ſeroit la faire monſtrueuſe. La lumiere du ſoleil eſt une choſe admirable, ajoûtai-je : il n'y a rien de plus beau que cette charmante créature par qui nous voions toutes les autres ; cependant s'eſt-on jamais aviſé de dire que l'homme ne fût pas parfait, parce qu'il ne poſſede pas ce riche treſor de lumiere ? Il faut donc établir ce qui conſtitue la nature & la perfection de l'homme : & lors qu'on en ſera demeuré d'accord, on pourra juger infailli-

blement de ceux qui ſont parfaits, & de ceux qui ſont défectueux. Tu raiſonnes juſte, reprit le Vieillard, je te prends donc par tes principes. Tu ſçais aſſurément que l'homme comprend deux choſes, un corps plus parfait que ceux des autres animaux, & un eſprit plus éclairé ; la perfection du corps emporte tout ce que le corps doit & peut contenir ſans aucune difformité ; & celle de l'eſprit exige des connoiſſances qui s'étendent ſur tout ce qui peut être connu, ou du moins une faculté de raiſonner qui puiſſe conduire à cette étenduë de connoiſſance. Dis-moi donc, de grace, n'y a t'il pas plus de perfection à poſſeder ſeul tout ce qui compoſe un corps hu-

main, qu'à n'en avoir que la moitié ? Or, il eſt conſtant que les deux ſexes ſont néceſſaires pour la perfection d'un homme entier : J'ai donc raiſon de dire que ceux qui n'en ont qu'un ſeul ſont imparfaits. Je répondis à cela, que nous devions conſiderer l'homme comme les autres animaux au regard de ſon corps, & que comme un animal ne peut être appellé imparfait en ſon eſpece, parce qu'il n'a qu'un ſexe, de même on ne peut raiſonnablement dire que l'homme ſoit imparfait, parce qu'il n'en a auſſi qu'un ; qu'au contraire la confuſion des ſexes dans une même perſonne devroit plûtôt paſſer pour une choſe monſtrueuſe, que pour un degré de

perfection. Ton raiſonnement, répondit-il, vous ſuppoſe juſtement tels que je veux préſumer que vous êtes, c'eſt-à-dire, des bêtes; & ſi on ne peut pas tout-à-fait dire que vous le ſoyez, c'eſt qu'il vous reſte pluſieurs marques d'humanité; & comme vous ſemblez tenir une eſpece de milieu entre l'homme & la bête, je crois que je ne vous fais point de tort, en diſant que vous êtes des demi-hommes. Quant à ce que tu dis, ajoûta-t'il, que nous ſommes ſemblables à la bête pour ce qui regarde le corps; c'eſt une très-grande erreur de diſtinguer, comme tu fais, l'eſprit de l'homme d'avec ſon corps; l'union de ces deux parties eſt telle; que l'une eſt abſorbée dans l'autre:

En ſorte que toutes les puiſſances imaginables ne ſçauroient rien tirer de l'homme, non pas même de ſon corps, qui ne ſoit tellement de l'homme qu'il ne puiſſe jamais convenir à la bête, & par conſequent l'homme, en tout ce qui lui appartient, eſt abſolument diſtingué de la bête. Mon Vieillard, en cet endroit, vit que j'avois une grande demangeaiſon de parler, m'aiant donc permis de prendre la parole : Peut-on nier, lui dis-je, que l'homme convienne avec la bête en ce qui regarde la matiere, dont le corps de l'un & l'autre eſt formé : Ne dit-on pas également de tous les deux, qu'ils ſentent, qu'ils crient, & qu'ils font toutes les autres operations des ſens ? Oüi, dit-il, on

le peut nier, & je le nie formellement : L'homme n'a rien de l'homme qui puiſſe convenir à la bête, toutes les conceptions chimeriques dont tu t'entretiens ne ſont que des foibleſſes de ton raiſonnement qui unit ce qui ne ſe peut joindre, & qui deſunit ſouvent ce qui eſt inſeparable : par exemple, quand on dit que le corps en general convient également à l'homme & à la bête, nous entendons que le mot de corps peut être appliqué à tous les deux, à cauſe de quelque analogie qui leur eſt commune, mais il y a toûjours une difference très-eſſentielle entre l'un & l'autre. Une bête n'a de parfaite conformité qu'avec une autre bête, & cela, parce que leurs

ſexes ſont ſéparez, & qu'il faut qu'ils ſe réüniſſent pour la propagation de leur eſpece ; mais cette union ne peut jamais être aſſez parfaite pour faire de deux animaux une parfaite indentité ; auſſi ne peuvent-ils être longtemps enſemble ſans être obligez à ſe ſéparer ; il faut qu'ils ſe recherchent tout de nouveau, & ils vivent dans une eſpece de langeur tant qu'ils ſont éloignez l'un de l'autre. Quant à nous, ajoûta-t'il, nous ſommes des hommes entiers ; c'eſt pourquoi nous vivons ſans reſſentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres, & nous n'en pouvons même entendre parler ſans horreur ; nôtre amour n'a rien de charnel, ni de brutal, nous nous ſuffiſons plei-

nement à nous-mêmes, & nous n'avons beſoin de rien pour être heureux, & vivre contens, comme nous faiſons.

Je ne pouvois entendre parler cet homme, ſans penſer à ce grand principe de nôtre Philoſophie ; que plus un être eſt parfait, moins il a beſoin de ſecours étrangers dans ſon action.

Je faiſois réflexion ſur la maniere d'agir du ſouverain être, je voiois bien que la creature ne pouvoit mieux lui reſſembler qu'en agiſſant ſeule comme lui en ſes productions, & qu'une action qui ſe faiſoit par le concours de deux perſonnes, ne pouvoit être auſſi parfaite que celles qui ſe faiſoient par une ſeule & même perſonne,

Mon Vieillard s'apperçut assez à la suspension de mon esprit que je commençois à goûter ses raisons, c'est pourquoi laissant-là le reste de ses preuves, & changeant de propos, il me demanda, supposé les deux personnes qui concourent à la production du même enfant, à laquelle des deux cet enfant appartenoit de droit. Je lui répondis qu'il appartenoit également à l'un & à l'autre, & j'alleguai l'exemple de plusieurs animaux qui font connoître par leurs soins réciproques que leurs fruits leur appartiennent indivisiblement ; mais il rejetta, non sans indignation, l'exemple des animaux, & me déclara qu'il cesseroit de conferer avec moi si je m'en servois davan-

tage, parce que je confirmois par-là, diſoit-il, ce qu'il me vouloit prouver, à ſçavoir que nôtre procedé tenoit plus de la bête que de l'homme, & que c'étoit avec juſtice qu'il ne nous regardoit que comme des demi-hommes : il ajoûta que cette poſſeſſion mutuelle & indiviſible ſouffroit de grandes difficultez, parce que les volontez des deux ne pouvoient jamais être ſi reglées que l'un ne ſouhaitât quelquefois une choſe, & l'autre une autre, ce qui devoit faire naître pluſieurs conteſtations. Je répondis à cela qu'il y avoit beaucoup de ſubordination dans cette poſſeſſion, & que la mere & l'enfant étoient aſſujettis au pere ; mais comme le mot de Pere eſt un mot in-

connu chez les Auſtraliens, & que même je fus obligé de le forger en quelque façon pour m'expliquer, il me le fit repeter juſques à trois fois, & de peur de ſe méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conçû, après quoi il fut entierement perſuadé de la penſée commune des Auſtraliens, que nous ne pouvons être hommes, & il s'écria avec une ſeverité extraordinaire : Hé, où eſt le jugement, où eſt la raiſon, où eſt l'homme ? où eſt l'homme ? repeta-t'il juſques à trois fois ; je lui dis que les Loix du Païs le portoient ainſi, & que ce n'étoit pas ſans fondement, puiſque le pere étant la principale cauſe de la generation, c'étoit à lui que le fruit qui en provenoit devoit principalement

palement appartenir.

Parlons avec ordre ſur cette matiere, me dit-il, tu as avancé que le pere & la mere agiſſoient enſemble pour produire, tu m'as fait comprendre que l'action ſe paſſoit dans la mere, d'où eſt-ce donc que tu conclus que le pere doit être regardé comme cauſe principale ? S'il y a de la primauté, pourquoi l'attribuë-t'on au pere, puiſque tout ſe paſſe chez la mere ? ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de regarder ce prétendu pere comme une cauſe étrangere, & la mere dans laquelle ſe fait tout, & ſans laquelle tout ſeroit impoſſible, comme la cauſe naturelle & premiere ? Mais dis-moi, de grace, cette mere eſt-elle ſi attachée à ce pere qu'el-

le ne puiſſe s'unir à quelqu'autre homme ? Je lui répondis avec une grande ſincerité, que non-ſeulement cela étoit poſſible, mais encore qu'on le voioit arriver très ſouvent. Si cela eſt, repliqua-t'il en m'interrompant, on ne peut jamais être aſſuré que celui qui prend le titre de pere le ſoit effectivement ; rien n'eſt donc plus ridicule que de le regarder comme la principale cauſe qui ait concouru à produire l'enfant, puis qu'il eſt toûjours incertain qu'il ait eu aucune part à ſa production, & l'on ne peut, ſans injuſtice, ravir cette qualité à celle des deux perſonnes que vous nommez la mere. Pour dire les choſes comme elles ſont, je me ſentois ébranlé par le diſcours de ce Vieil-

lard, & bien que je ne puſſe conſentir à ſes raiſons qui renverſoient toutes nos Loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille reflexions, & d'avoüer qu'on traitoit avec trop de ſéverité un ſexe à qui toute la nature a tant d'obligations; mes penſées me fourniſſoient alors cent raiſons pour appuier celles de ce vieux Philoſophe, & je me voiois forcé de croire que ce grand empire que l'homme avoit uſurpé ſur la femme, étoit plûtôt l'effet d'une odieuſe tyrannie, que d'une autorité legitime.

La premiere partie de ma propoſition étant ainſi vuidée, nous entrâmes dans la ſeconde, qui regardoit le raiſonnement des Européens; mais mon Vieil-

lard n'en parla que par maniere d'acquit, penſant m'avoir pouſſé à bout ſur la premiere. Je ne doute plus à preſent de ce que ſont les Européens, me dit-il, c'eſt un point qui eſt pleinement éclairci. Cependant, ajoûta-t'il, comme on ne peut nier que tu n'aie fait paroître quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour ton courage, ſoit pour ton raiſonnement, il faut que je ſçache d'où cela peut provenir : je l'aſſurai que ce qu'il avoit vû de moi dans le combat, dont il avoit été témoin, avoit été plûtôt l'effet de mon deſeſpoir que de mon courage ; qu'on n'avoit point d'oiſeaux à combattre chez nous, mais que les hommes y combattoient juſques à

s'entre-maſſacrer & s'entr'égorger les uns les autres. Il en eſt juſtement comme des *Fondins*, * dit-il, & comme j'en fus demeuré d'accord, il ajoûta, il y a aſſez de temps que tu demeures avec nous pour nous connoître, & pour être perſuadé de la ſageſſe de nôtre conduite : ce mot d'homme, qui emporte par une ſuite neceſſaire, la raiſon & l'humanité, nous oblige à l'union, qui eſt telle parmi nous, que nous ne ſçavons pas même ce que c'eſt que diviſion & diſcorde ; il faut donc que tu avouës, ou que nous ſommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puiſque vous êtes ſi éloi-

* *Eſpeces de Barbares dont le Pays confine de celui des Auſtraliens.*

gnez de nôtre perfection. Je répondis à cela, qu'on ne pouvoit nier que les divers climats ne contribuaſſent beaucoup aux differentes inclinations de leurs Habitans ; qu'il arrivoit de là, que les uns étoient plus emportez, les autres plus tranquilles, les uns plus peſans, les autres plus legers, laquelle diverſité de temperamens étoit la cauſe ordinaire des diviſions, des guerres, & de toutes les autres diſſentions qui armoient les hommes les uns contre les autres : mais il ſe mocqua de cette raiſon, ſoutenant qu'un homme veritablement homme, ne pouvoit jamais ceſſer d'être homme, c'eſt-à-dire, humain, raiſonnable, debonnaire, ſans paſſion ; parce que c'eſt en ce

point que conſiſte la nature de l'homme, & que comme le Soleil ne pouvoit être Soleil qu'il n'éclairât, ainſi l'homme ne pouvoit être homme qu'il ne differât eſſentiellement des bêtes, en qui la fureur, la gourmandiſe, la cruauté, & les autres vices & paſſions, ſont comme une ſuite de leur nature imparfaite & défectueuſe ; que celui qui étoit ſujet à ces mêmes deffauts n'étoit donc qu'une image vaine & trompeuſe de l'homme, ou plûtôt une veritable bête.

J'avouë que je ne pouvois entendre ce diſcours ſans admiration, & que rien ne m'avoit jamais tant édifié ; que cette pureté de Morale, inſpirée par les ſeules lumieres de la nature

& de la raiſon. Mon Philoſophe m'aiant interrogé enſuite ſur le raiſonnement que je faiſois paroître, je lui répondis qu'effectivement mon eſprit avoit été cultivé par l'étude, & qu'on n'avoit rien obmis de tout ce qui pouvoit ſervir à former le jugement dans le ſoin qu'on avoit eu de mon éducation ; ſurquoi il me demanda ſi on ne prenoit pas également le même ſoin pour tout le monde : & lui aiant répondu qu'il y avoit beaucoup à dire, il conclut à ſon ordinaire que cette irregularité cauſoit neceſſairement pluſieurs deſordres, les diſputes, les chagrins, les querelles ; parce que celui qui en ſçait moins ſe voiant au-deſſous de celui qui en ſçait davantage, s'eſtime d'autant plus

plus malheureux que la naiſſance les fait tous ſemblables, & qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne ſurpaſſaſſent ceux à qui ils ſe trouvent beaucoup inferieurs. Quant à nous, ajoûta-t'il, nous faiſons profeſſion d'être égaux en tout. Nôtre gloire conſiſte à paroître tous ſemblables, & à être élevez avec les mêmes ſoins, & de la même façon. Toute la difference qu'on y trouve n'eſt que dans les divers exercices auſquels nous nous appliquons, afin de trouver les uns & les autres, les diverſes inventions dont les découvertes peuvent contribuer à l'utilité commune. Après cela il me parla des habits, qu'il nommoit les ſuperfluitez des Européens, & je l'aſſurai qu'on avoit au-

tant d'horreur parmi eux de voir une perſonne ſans habits, qu'on en a de la voir habillée parmi les Auſtraliens ; j'alleguai pour raiſons de cet uſage la pudeur, la rigueur des ſaiſons, & la coûtume. A ce que je puis comprendre, me dit-il, la coûtume fait tant d'effort ſur vos eſprits qu'on croit neceſſaire tout ce qu'on pratique de naiſſance, & qu'on ne le peut changer ſans ſe faire une auſſi grande violence que ſi l'on ſe changeoit ſoi-même. Je repartis, en inſiſtant ſur la raiſon des divers climats, & lui dis qu'il y avoit des Pays parmi les Européens où il faiſoit un froid abſolument inſupportable à des corps qui étoient beaucoup plus délicats que ceux des Auſtraliens ; qu'il

y avoit même des hommes qui en mouroient, & qu'il étoit impoſſible d'y ſubſiſter ſans être couvert ; enfin je dis que la foibleſſe de la nature de l'un & de l'autre ſexe étoit telle qu'on ne pouvoit ſe voir nud ſans rougir de confuſion, & ſentir des émotions que la pudeur m'obligeoit de paſſer ſous ſilence.

Il y a de la ſuite en tout ce que tu avances, répondit-il, mais d'où cette coûtume, peut-elle être venuë ? Comment s'eſt-il pû faire que tout un monde ait embraſſé ce qui eſt ſi contraire à la nature ? Nous naiſſons tous nuds, & nous ne pouvons nous couvrir, ſans croire qu'il ſoit honteux d'être vûs tels que nous ſommes. Quant à ce que tu dis de la rigueur des ſaiſons

je ne puis & ne dois pas même y ajoûter foi ; car ſi le Pays eſt ſi inſupportable ; qui eſt-ce qui peut obliger celui qui ſçait raiſonner à en faire ſa Patrie ? Ne faut-il pas être pis que bête pour faire ſon ſéjour dans des lieux dont l'air eſt mortel en certaines ſaiſons ?

La nature faiſant un animal lui donne la liberté du mouvement pour chercher ſon bien, & fuïr ſon mal : Quand donc il s'opiniâtre à demeurer où il eſt menacé de toutes parts, & où il faut qu'il ſoit dans une gêne continuelle pour ſe conſerver, il faut qu'il ait tout-à-fait perdu le ſens s'il en a jamais eû : Pour ce qui eſt de la foibleſſe que tu nommes pudeur, je n'ai rien à dire, puiſque tu conviens avec

tant de ſincerité de ce défaut ; c'eſt effectivement une grande foibleſſe que de ne ſe pouvoir regarder les uns les autres, ſans reſſentir les mouvemens brutaux dont tu m'a parlé. Les bêtes ſe voient continuellement, & cette vûë ne leur cauſe aucune alteration. Comment donc, vous qui vous croiez d'un ordre bien ſuperieur à elles, êtes-vous plus fragiles qu'elles ne ſont. D'ailleurs, il faut que vous ayez la vûë beaucoup plus foible que les animaux, puiſque vous ne pouvez voir à travers une ſimple couverture, ce qui eſt deſſous, & qu'il s'en trouve parmi eux qui ont les yeux aſſez penetrans pour voir à travers une muraille ce qui eſt derriere. Tout ce que je puis juger

de ceux de ton Pays, par ce que tu m'en apprends, c'eſt qu'ils peuvent avoir quelques étincelles de raiſon, mais qu'elles ſont ſi foibles, que bien loin de les éclairer, elles ne leur ſervent qu'à les conduire plus ſûrement dans l'erreur. S'il eſt vrai que leur Pays ſoit inhabitable, à moins qu'ils ne ſe ſervent d'habits & de couvertures, en y demeurant ils font juſtement comme ceux qui au lieu de s'éloigner d'un danger évident, raiſonneroient beaucoup afin de trouver mille préſervatifs pour s'en mettre à couvert ſans le fuïr. Que s'il eſt vrai que les habits les rendent ſages à la vuë les uns des autres, je ne ſçai à qui les comparer qu'à de petits enfans qui ne connoiſ-

ſent plus un objet auſſi-tôt qu'il eſt voilé.

Pour moi je croi bien plûtôt que c'eſt la difformité qui a fait inventer parmi vous les habits, & que c'eſt elle qui les y autoriſe, & qui les y conſerve. Car il n'y a rien de plus beau dans l'homme que l'homme même, lorſqu'il eſt ſans défauts, & qu'il a toutes les qualitez naturelles qui concourent à ſon entiere perfection.

J'écoûtois cet homme plûtôt comme un Oracle, que comme un Philoſophe, & toutes les propoſitions qu'il avançoit me paroiſſoient appuïées ſur des raiſonnemens invincibles. Il n'en dit pas davantage touchant cet article; & ſans me laiſſer le temps de lui rien

répondre, il passa à celui de l'avarice.

Je vis très-bien qu'il n'en connoissoit que le nom ; car l'aiant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire, je compris qu'il entendoit par avarice une foiblesse d'esprit qui consistoit à faire des amas de choses curieuses, & sans profit.

Tous les Australiens ont en abondance ce qui est necessaire à leur entretien ; mais ils ne sçavent ce que c'est que d'amasser, ni même de garder quelque chose pour le lendemain ; & leur maniere de vivre en cela peut passer pour une image parfaite de l'état de l'homme joüissant de la Béatitude naturelle sur la Terre.

Pour ce qui est de l'ambition,

il en avoit quelque groſſiere connoiſſance, mais elle ſe réduiſoit à concevoir des hommes élevez au-deſſus des autres.

Je lui dis qu'on étoit perſuadé en Europe qu'une multitude ſans ordre produiſoit une confuſion dans laquelle on ne pouvoit goûter aucun bien de la vie ; & que l'ordre ſuppoſoit un chef auquel les autres hommes fuſſent ſoûmis. Le Vieillard prit occaſion de là de m'expliquer une Doctrine dont je conçûs effectivement le ſens ; mais dont il m'eſt impoſſible de donner aux autres la connoiſſance avec des termes auſſi forts & auſſi énergiques que ceux dont il ſe ſervit pour me la faire entendre. Il me fit donc com-

prendre qu'il étoit de la nature de l'homme de naître & de vivre libre ; qu'on ne pouvoit par conſequent l'aſſujettir ſans le dépoüiller de ſa nature ; qu'en l'aſſujettiſſant on le faiſoit deſcendre au-deſſous de la bête ; parce que la bête n'étant que pour le ſervice de l'homme, la captivité lui eſt en quelque façon naturelle ; mais que l'homme ne pouvant naître pour le ſervice d'un autre homme, on ne pouvoit le contraindre ſans lui faire une violence qui le dégradât en quelque façon de ſa propre exiſtence. Il s'étendit fort au long pour me prouver qu'aſſujettir un homme à un autre homme c'étoit l'aſſujettir à ſa propre nature, & le faire en quelque maniere eſclave de

ſoi-même, ce qui renfermoit une contradiction & une violence qu'il eſt preſque impoſſible de concevoir. Il ajoûta que l'eſſence de l'homme conſiſtant en la liberté, la lui vouloit ôter ſans le détruire, c'étoit le vouloir faire ſubſiſter ſans ſa propre eſſence.

Nôtre Conference avoit déja duré plus de quatre heures, & ſi l'heure d'une aſſemblée publique ne nous eût obligez à l'interrompre, nous étions en diſpoſition de la faire beaucoup plus longue : j'entrai au Hab, l'eſprit tout plein des raiſonnemens que j'avois oüis, admirant les connoiſſances & les grandes lumieres dont ce Peuple étoit rempli ; la force des raiſons de cet homme ſuſpen-

doit tous mes ſens, & je paſſai le temps de cette aſſemblée dans une eſpece d'étourdiſſement : il me ſembloit que je voiois les choſes de toute une autre façon, qu'auparavant ; je fus plus de huit jours comme forcé à faire des comparaiſons continuelles de ce que nous étions par rapport à ce que je voiois ; je ne pouvois que je n'admiraſſe une conduite ſi oppoſée à nos défauts, & j'étois honteux d'être obligé de reconnoître que nous étions bien éloignez de la perfection de ces Peuples. Je me diſois en moi-même, ſeroit-il vrai que nous ne fuſſions pas tout-à-fait hommes ; mais, ajoûtois-je, ſi cela n'eſt pas, quelle difference de ces Gens à nous ? Ils ſe trouvent par l'état

de leur vie ordinaire élevez à un point de vertu où nous ne ſçaurions atteindre que par les plus grands efforts de nos plus nobles idées : Nôtre Morale la plus pure ne peut rien concevoir de plus raiſonnable, ni de plus exact que ce qu'ils pratiquent, comme naturellement, ſans regles, & ſans préceptes, cette union que rien ne peut alterer, ce détachement de tous les biens, cette pureté inviolable ; enfin cet attachement ſi étroit à la raiſon qui les unit entr'eux, & les porte tous à tout ce qu'il y a de meilleur & de plus juſte, ne peuvent être que les fruits d'une vertu conſommée, au-delà de laquelle on ne peut rien concevoir de plus parfait. Nous autres au contraire, à

combien de vices & d'imperfections ne ſommes-nous pas ſujets ? Cette ſoif inſatiable des richeſſes, ces diſſenſions continuelles, ces trahiſons noires, ces conſpirations ſanglantes, & ces boucheries effroiables par leſquelles nous nous égorgeons les uns les autres tous les jours, ne nous forcent-t'elles pas de reconnoître que nous nous conduiſons bien plus par la paſſion que par la raiſon ? Et dans cet état ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'un de ces hommes que nous croions barbares, vînt nous deſabuſer & parût avec tant de vertus qu'ils pratiquent par les ſeules vûës de la lumiere naturelle, pour confondre la vanité que nous tirons de nos préten-

duës connoiſſances, avec leſquelles toutefois nous ne laiſſons pas de vivre comme des bêtes.

CHAPITRE VI.

De la Religion des Auſtraliens.

C'Est le ſujet le plus délicat & le plus caché qui ſoit parmi les Auſtraliens que celui de la Religion ; c'eſt un crime inoüi que d'en parler, ſoit par diſpute, ſoit par forme d'éclairciſſement : il n'y a que leurs meres qui avec les premieres connoiſſances leur inſpirent celle du *Haab*, c'eſt-

à-dire *l'Incomprehenſible.* Ils croient que cet être incomprehenſible eſt par tout, & ils ont pour lui toute la veneration imaginable ; mais on recommande avec grand ſoin aux jeunes gens de l'adorer toûjours ſans en jamais parler, & on leur perſuade que c'eſt l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible que de faire de ſes divines perfections le ſujet de leurs entretiens ; de ſorte qu'on peut dire que leur grande Religion eſt de ne point parler de Religion. Comme j'avois été élevé dans des maximes bien differentes de celles-ci, je ne pûs goûter un culte ſans ceremonies, ni m'accommoder d'une Religion où je n'entendois jamais parler de Dieu ;

Dieu : cela me cauſa beaucoup d'inquiétude pendant un tems ; mais enfin je découvris mes peines à mon vieux Philoſophe, lequel m'aiant oüi, me tira par la main, me conduiſant dans une allée, & me dit d'un air fort grave : ſeroit-t'il bien poſſible que vous ſeriez plus homme en la connoiſſance du Haab qu'en vos autres actions : ouvres-moi donc ton cœur, & je te promets de ne te rien cacher Je fus ravi d'avoir rencontré une occaſion auſſi favorable que celle-là pour apprendre le détail de la croiance de ces Peuples. Je dis donc à mon vieillard le mieux qu'il me fut poſſible, que nous avions deux ſortes de connoiſſances de Dieu en Europe ;

l'une naturelle, & l'autre qui ſurpaſſe la nature. La nature nous fait connoître un Etre ſouverain, l'Auteur & le Conſervateur de toutes choſes. Cette verité éclate à mes yeux, ajoûtai-je ; ſoit que je conſidere la Terre, ſoit que je regarde les Cieux, ſoit que je faſſe réflexion ſur moi-même. Auſſitôt que je vois des ouvrages qui n'ont pû être faits que par une cauſe ſuperieure, je ſuis obligé de reconnoître & d'adorer un Etre qui n'a pû être fait & qui les a faits : & quand je me conſidere moi-même, je ſuis aſſuré que comme je ne puis être ſans avoir commencé, il s'enſuit que pas une perſonne ſemblable à moi n'a pû être ſans commence-

ment ; & conſequemment il faut que je remonte à un premier Etre, qui n'aiant point eu de principe ſoit l'origine de tous les autres. Lors que ma raiſon m'a conduit à ce premier principe, je conclus évidemment qu'il ne peut être borné ; parce que les limites ſuppoſent de néceſſité une production & une dépendance.

Le vieillard ne ſouffrit pas que j'étendiſſe davantage mon diſcours ; & m'interrompant à ces dernieres paroles, il me dit avec pluſieurs marques de ſatisfaction, que ſi nos Européens pouvoient former ce raiſonnement, ils n'étoient pas tout-à-fait dépourvûs des plus ſolides connoiſſances. J'ai toûjours formé ce raiſonnement

comme tu viens de l'expliquer, ajoûta-t'il ; & bien que le chemin qu'il faut faire pour arriver à la verité par ces sortes de réflexions soit extrêmement long, je suis persuadé qu'il est faisable : j'avouë cependant que les grandes revolutions de plusieurs milliers de siecles peuvent avoir causé de grands changemens dans ce que nous voions ; mais mon esprit ne me permet pas, ni d'y concevoir une éternité, ni d'y comprendre une production generale sans la conduite d'un souverain Etre qui en soit le suprême moderateur. C'est s'abuser soi-même que de laisser errer son imagination parmi des milliers de revolutions, & de rapporter tout ce

que nous voions à des rencontres fortuites qui n'aient eu aucuns autres principes qu'un mouvement local & le choc de pluſieurs petits corps : c'eſt là s'embarraſſer en des difficultez qu'on ne reſoudra jamais, & ſe mettre en danger de commettre un blaſphême exécrable : c'eſt donner à la créature ce qui n'appartient qu'au Créateur : c'eſt par conſéquent paier d'une ingratitude inſupportable celui à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous ſommes. Quand même on pourroit concevoir que l'éternité de ces petits corps eſt poſſible, puis qu'il eſt certain que l'autre opinion eſt au moins autant, pour ne pas dire plus probable que celle-

là ; c'eſt s'expoſer à un crime volontaire que de la laiſſer pour admettre des corps ſans ſentiment & incapables d'aucune connoiſſance. Ce furent ces conſiderations qui nous obligerent il y a environ quarante-cinq révolutions, à ſuppoſer ce premier de tous les Etres, & à l'enſeigner comme le fondement de tous nos principes, ſans qu'on ait ſouffert depuis qu'on parlât d'aucune doctrine qui pût donner atteinte à cette grande vérité. J'écoutois le diſcours de cet homme avec toute l'attention dont je ſuis capable ; la grace avec laquelle il parloit & le poids qu'il donnoit à ſes paroles, ne me perſuadoient pas moins que ſes raiſons ; mais

comme je vis qu'il étoit ſur le point de me faire quelque nouvelle queſtion, je pris la parole, & je lui dis, que quand même on pourroit accorder l'éternité à ces petits corps dont nous parlions, on ne prouveroit jamais qu'ils aient pû diſtinguer ce monde, & le diverſifier comme nous voions qu'il l'eſt maintenant, ſuivant ce principe inconteſtable, que *les choſes demeurant les mêmes: ne peuvent rien faire qui ſoit different d'elles-mêmes.* Ainſi ces atomes n'aiant aucune difference entr'eux que celle des nombres & de la pluralité, n'auroient pû faire au plus que des maſſes informes & de même qualité qu'eux. Ce qui cauſe plus de difficulté

à certains esprits, reprit-il, c'est la grande abstraction de cet Etre des Etres, qui ne se découvre non plus que s'il n'étoit pas ; mais je trouve que cette raison ne peut avoir de force, parce que nous en avons plusieurs autres qui nous obligent à croire qu'il est trop au-dessus de nous pour se manifester à nous autrement que par ses ouvrages. Si sa conduite pouvoit être particuliere, j'aurois peine à me persuader que ce fut la sienne, puis qu'un Etre universel ne doit agir que d'une maniere universelle.

Mais s'il est vrai, repliquai-je, que vous ne revoquez point en doute ce premier & souverain principe de toutes choses, pourquoi

pourquoi n'avez-vous pas établi une Religion pour l'honorer ? Les Européens qui le connoiſſent comme vous ont leurs heures reglées pour l'adorer, ils ont leurs prieres pour l'invoquer, leurs loüanges pour le glorifier, & ſes commandemens pour les garder. Vous parlez donc librement du Haab, dit-il, en m'interrompant : oüi ſans doute, lui répondis-je, & il eſt le ſujet de nos plus agréables & de nos plus neceſſaires entretiens ; car nous ne devons trouver rien de plus agréable que de parler de celui duquel nous dépendons abſolument pour la vie & pour la mort ; rien n'eſt auſſi plus juſte & plus neceſſaire, puiſque ce n'eſt que par-là que nous pouvons exciter nôtre reconnoiſ-

ſance & nos reſpects envers lui.

Rien n'eſt plus raiſonnable que cela, repartit-il ; mais vos ſentimens ſont-ils les mêmes touchant cet être incompréhenſible ? Il en eſt peu, lui dis-je, qui ne penſe la même choſe en tout ce qui regarde ſes ſouveraines perfections. Parle-moi poſitivement & clairement ; reprit-il avec précipitation ; les raiſonnemens que vous faites ſur ce premier Etre ſont-ils ſemblables ? Je lui avoüai de bonne foi, que les ſentimens étoient fort partagez dans les concluſions que chacun tiroit ſouvent des mêmes principes ; ce qui cauſoit pluſieurs conteſtations fort aigres, d'où naiſſoient ſouvent des haines très-envenimées, & quelquefois même

des guerres ſanglantes, & d'autres ſuites non moins funeſtes.

Ce bon Vieillard repliqua avec beaucoup de naïveté que ſi j'avois répondu d'une autre maniere, il n'auroit pas parlé davantage, & auroit eû le dernier mépris pour moi ; étant, diſoit-il, très-aſſûré que les hommes ne pouvoient parler d'une choſe incomprehenſible, qu'ils n'en euſſent des opinions fort differentes, & même tout-à-fait contraires. Il faut être aveugle, ajoûta-t'il, pour ignorer un premier Principe, mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement, car puiſque nous reconnoiſſons qu'il eſt incomprehenſible, il s'enſuit que nous ne pouvons en parler que par conjecture, &

que tout ce que nous en pouvons dire, peut bien contenter les curieux, mais ne ſçauroit ſatisfaire les perſonnes raiſonnables : Et nous aimons mieux nous taire abſolument que de nous expoſer à debiter quantité de fauſſetez touchant la nature d'un Etre qui eſt ſi fort au deſſus de la portée de nos eſprits. Nous nous aſſemblons donc au Haab, ſeulement pour reconnoître ſa ſuprême Grandeur, & pour adorer ſa ſouveraine Puiſſance : Nous laiſſons à un chacun la liberté d'en penſer ce qu'il voudra ; mais nous nous faiſons une Loi inviolable de n'en jamais parler, de peur de nous engager par nos diſcours dans des erreurs qui pourroient l'offenſer. Je laiſſe aux Sçavans à

juger d'une conduite auſſi extraordinaire qu'eſt celle de ne parler en aucune maniere de Dieu. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle leur imprime un reſpect admirable pour les choſes Divines, & produit entr'eux une union dont nous ne voions point d'exemple parmi nous. Comme je voiois bien que l'heure du Haab nous alloit obliger à nous ſéparer, je le preſſai de me dire quels étoient les ſentimens des Auſtraliens touchant la nature de l'ame ; il m'expliqua donc leurs ſentimens ſur ce ſujet, mais il le fit d'une maniere ſi relevée que je ne pûs retenir ce qu'il me dit, quoi qu'en l'écoutant, je compriſſe en quelque façon toutes ſes idées.

L'essentiel de leurs opinions touchant cette matiere, autant que je puis m'en ressouvenir, roule sur la doctrine d'un Genie universel qui se communique par parties à chaque Particulier, & qui a la vertu lors qu'un animal meurt de se conserver, jusques à ce qu'il soit communiqué à un autre : Tellement que ce Genie s'éteint en la mort de cet animal, sans cependant être détruit, puis qu'il n'attend que de nouveaux organes, & la disposition d'une nouvelle machine, pour se rallumer, comme je l'expliquerai plus amplement lorsque je parlerai de leur Philosophie.

CHAPITRE VII.

Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie.

JE n'ai que trois choſes à remarquer ſur le ſentiment des Auſtraliens touchant la vie preſente. La premiere en regarde le commencement ; la ſeconde, la ſuite ; & la troiſiéme, la fin : Leur maniere de recevoir la vie, de la conſerver, & de la finir.

J'ai déja dit de quelle maniere les Auſtraliens viennent au monde ; mais comme c'eſt un des principaux points de cette Hiſtoire, je crois être obligé à

en dire encore quelque chose.

Ils ont une si grande aversion pour tout ce qui regarde ces premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ après mon arrivée, deux Freres m'en aiant entendu dire quelque chose, ils se retirerent de moi avec autant de signes d'horreur que si j'eusse commis quelque grand crime. Un jour que je m'en découvris à mon vieux Philosophe, après m'avoir fait quelque censure sur ce sujet, il entra dans un long discours, & m'étalla plusieurs preuves pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles, comme les fruits viennent sur les arbres ; mais comme il vit que toutes ses raisons ne fai-

ſoient aucune impreſſion ſur mon eſprit, & que je ne me pouvois empêcher de ſoûrire, il me quitta ſans achever, me reprochant que mon incredulité venoit de la corruption de mes mœurs.

Il arriva une autrefois, environ ſix mois après mon arrivée, que les careſſes extraordinaires des Freres me cauſerent quelque mouvement déreglé dont quelques-uns s'apperçûrent, & qui en furent ſi fort ſcandaliſez, qu'ils me quitterent, le cœur plein d'indignation : dès-lors je devins odieux à tout le monde, comme j'ai déja dit, & ils m'auroient infailliblement fait perir, ſans l'aſſiſtance particuliere du Vieillard dont j'ai parlé.

Cependant en trente-deux années que j'ai demeuré parmi eux, je n'ai pû connoître ni quand, ni comment s'y fait la generation : Quoi qu'il en ſoit on ne voit à leurs enfans ni rougeolles, ni verolles, ni autres ſemblables accidens auſquels les Européens ſont ſujets.

Auſſi-tôt qu'un Auſtralien a conçû il quitte ſon appartement, & ſe tranſporte au Heb, où il eſt reçû avec des témoignages de bonté extraordinaires, & où il eſt nourri, ſans être obligé à travailler. Ils ont un certain lieu élevé ſur lequel ils montent pour rendre leur fruit qu'on reçoit ſur des feüilles de Bals ; après quoi la mere le prend, le frotte avec ces feüilles, & l'allaite, ſans qu'il paroiſ-

ſe qu'elle ait ſouffert aucune douleur.

Ils ne ſe ſervent point de langes, de bandes, ni de berceaux : Le lait que la mere leur donne eſt ſi nourriſſant qu'il leur ſuffit pour tout aliment pendant deux années ; & les excremens qu'ils jettent ſont en ſi petite quantité, qu'on diroit qu'ils n'en rendent point. Ils parlent ordinairement à huit mois, ils marchent à un an, & à deux on les ſévre. Ils commencent à raiſonner à trois ans : Et auſſitôt que la mere les quitte, le premier Maître de la premiere bande leur apprend à lire, & leur donne en même-temps les premiers élemens des connoiſſances plus avancées. Ils demeurent ordinairement trois ans

ſous la conduite de ce premier Maître, & paſſent enſuite ſous la diſcipline du ſecond, qui leur enſeigne l'écriture, & demeure avec eux pendant quatre ans, & ainſi des autres à proportion juſques à trente-cinq ans, auquel âge ils ſont conſommez en toutes ſortes de ſciences, ſans que l'on remarque jamais aucune difference entr'eux, ſoit par la capacité, ſoit par le genie, ou le ſçavoir. Lors qu'ils ont ainſi achevé le cours de toutes leurs études, ils peuvent être choiſis pour Lieutenans, c'eſt-à-dire pour remplir la place de ceux qui veulent ſortir de la vie.

J'ai parlé au Chapitre cinquiéme de leur humeur mêlée d'une certaine douceur pleine

de gravité qui forme le temperament des hommes les plus raiſonnables, & les plus propres à la ſocieté. Ils ſont forts, robuſtes & vigoureux, & leur ſanté n'eſt jamais alterée par la moindre maladie. Cette conſtitution admirable vient ſans doute de leur naiſſance & de l'excellente nourriture qu'ils prennent toûjours avec moderation ; comme nos maladies ſont toutes des ſuites de la corruption du ſang dont nous ſommes formez, & de l'excès des mauvaiſes viandes qui nous ſervent de nourriture. En effet nos parens nous communiquent ordinairement tous les défauts qu'ils en ont contractez par leur vie déreglée ; leur intemperance nous remplit d'une abondance d'humeurs ſuper-

fluës qui nous tuënt, quelque robuſtes que nous ſoions, ſi nous ne nous purgeons très ſouvent : Ce ſont les chaleurs exceſſives qu'ils allument dans leur ſang par leurs débauches, qui nous cauſent ces ébullitions, & tous ces autres maux ſales & dégoutans qui nous couvrent ſouvent tout le corps : Leur bile nous donne des diſpoſitions à la colere, leur lubricité augmente nôtre concupiſcence ; en un mot ils nous font tels qu'ils ſont, parce qu'ils ne ſçauroient nous donner que ce qu'ils ont.

Les Auſtraliens ſont exempts de toutes ces paſſions, parce que leurs parens n'y étant pas ſujets, ils ne peuvent pas les leur communiquer : comme ils n'ont aucun principe d'alteration, ils

vivent dans une eſpece d'indifference d'où ils ne ſortent que pour ſuivre les mouvemens que leur imprime la raiſon.

Nous pouvons faire à peu près le même raiſonnement touchant la nourriture des Auſtraliens : car ſi les Européens ont le malheur de n'avoir pour alimens que des viandes fort mal ſaines ; il arrive communement qu'ils en prennent beaucoup plus qu'il ne leur en faut pour ſe raſſaſſier ; & ce ſont ces excès qui leur cauſent enſuite des foibleſſes d'eſtomac, des fiévres & autres ſemblables infirmitez qui ſont entierement inconnuës aux Auſtraliens. Leur admirable temperance & la bonté des fruits dont ils font toute leur nour-

riture les maintient dans une ſanté qui n'eſt alterée par aucun mal ; auſſi bien-loin de faire gloire de manger & d'être ſomptueux en feſtins comme nous, ils ſe cachent & ne mangent qu'en ſecret & comme à la dérobée. Ils dorment très-peu, parce qu'ils ſont perſuadez que le ſommeil eſt une action trop animale, de laquelle l'homme devroit tout-à-fait s'abſtenir ſi cela étoit poſſible.

Ils conviennent tous que cette vie n'eſt qu'un mouvement plein de trouble & d'agitation. Ils ſont perſuadez que ce que nous appellons la mort eſt leur repos, & que le plus grand bien de l'homme eſt d'arriver à ce terme qui met

fin à toutes ſes peines : de là vient qu'ils ſont indifferens pour la vie, & qu'ils ſouhaitent paſſionnément de mourir. Plus je témoignois d'apprehenſion pour la mort, plus ils ſe confirmoient dans la penſée que je ne pouvois être homme, puiſque ſelon leurs idées, je péchois contre les premiers principes du raiſonnement. Mon vieillard m'en parla pluſieurs fois, & voici à peu près les raiſons qu'il me donna. Nous ſommes differens des bêtes, me diſoit-il, en ce que leurs connoiſſances ne pénetrant pas dans le fonds des choſes, elles n'en jugent que par l'écorce & la couleur : c'eſt de là qu'elles fuïent leur deſtruction comme leur plus grand mal, &

qu'elles travaillent pour leur conſervation comme pour leur plus grand bien, ne conſiderant pas que puiſque c'eſt une neceſſité abſoluë qu'elles périſſent, toutes les peines qu'elles ſe donnent pour l'empêcher deviennent à la fin vaines & inutiles. Pour raiſonner de même ſur ce qui nous regarde, continua-t'il, il faut que nous conſiderions la vie comme un état de miſere, quoi qu'elle conſiſte dans l'union d'une ame ſpirituelle avec un corps materiel, dont les inclinations ſont entierement oppoſées l'une à l'autre : tellement que deſirer vivre, c'eſt ſouhaiter d'eſſuïer la violence de ces oppoſitions ; & demander la mort, c'eſt aſpirer au repos dont chacune

de ces deux parties joüit lors qu'elles ſont toutes deux dans leur centre.

Comme nous n'avons rien de plus cher que nous-mêmes, ajoûta-t'il, & que nous ne pouvons nous regarder que comme des compoſez dont la diſſolution eſt certaine & infaillible, nous languiſſons plûtôt que nous ne vivons; ce qui étant ainſi, ne vaudroit-t'il pas mieux n'être point que d'être pour connoître, que bien-tôt on ne ſera plus? Les ſoins de ſe conſerver ſont inutiles, puiſqu'enfin il faut mourir. La vûë de nos plus rares talens & de nos connoiſſances les plus exquiſes nous cauſe un ſecond tourment, puiſque nous ne pouvons les conſide-

rer que comme des biens paſſagers dont l'acquiſition nous a coûté mille peines, & dont il n'eſt pas en nôtre pouvoir d'empêcher la perte Enfin tout ce que nous conſiderons au-dedans & au-dehors de nous, contribuë à nous rendre la vie odieuſe & inſupportable.

Je répondis à tout cela, qu'il me ſembloit que ce raiſonnement prouvoit trop ; que pour lui donner toute ſa force, il faudroit que je fuſſe triſte de ce que je connois quelque choſe qui me ſurpaſſe : ce qui eſt pourtant faux, puiſque la bonté du jugement conſiſte à ſe pouvoir contenter de ſa condition, & à éloigner les reflexions qui ne ſervent qu'à nous

affliger, ſur-tout ſi nous ne pouvons pas y apporter de remede.

Il y a du ſolide dans ta réponſe, répartit-il, mais elle eſt foible en deux chefs ; l'une eſt de pouvoir ſuſpendre ſon jugement, & l'autre de ſe pouvoir aimer ſans deteſter ſa diſſolution. Pouvoir le premier, c'eſt pouvoir être ſans voir ce qui eſt ſans ceſſe devant nos yeux ; pouvoir le ſecond, c'eſt aimer l'être ſans haïr le néant.

C'eſt une grande foibleſſe de croire qu'on puiſſe vivre ſans être continuellement frapé de ſa deſtruction : ç'en eſt une encore plus grande de craindre ce qu'on ſçait qui arrivera infailliblement ; mais c'eſt une folie achevée de cher-

cher des préſervatifs pour éviter ce qu'on connoît inévitable. Pouvoir être ſans voir la mort, c'eſt pouvoir vivre ſans ſe connoître, puiſque la mort eſt inſéparable de nous-mêmes, & que nous voir en toutes nos parties, c'eſt ne voir rien que de mortel. Pouvoir craindre la mort, c'eſt pouvoir accorder deux choſes contradictoires, puiſque craindre ſuppoſe un doute de ce qui arrivera, & que nous ſçavons que la mort arrive indubitablement : c'eſt encore pis de prendre des préſervatifs pour la détourner, puiſque nous ſommes aſſurez que cela eſt impoſſible. Je répliquai que nous pouvions avec juſtice craindre non la mort mais ſes

approches : & que les préſervatifs étoient utiles, puiſqu'ils pouvoient au moins nous en éloigner pour un tems. Fort bien, repartit-il ; mais ne vois-tu pas que la néceſſité de mourir étant indiſpenſable, ſon éloignement ne peut nous cauſer qu'une ſuite de peines, de chagrins & d'ennuis. Je lui répondis que ces raiſons auroient beaucoup plus de poids parmi les Européens que chez eux, où ils ne ſçavent ce que c'eſt que ſouffrir, au lieu que la vie des Européens n'étoit qu'une chaîne de ſouffrances & de miſeres.

Quoi donc, dit-il, avez-vous d'autres infirmitez que celles d'être mortels & de vous connoître mourant.

Je l'assurai qu'on mouroit souvent plusieurs fois auparavant que d'achever de mourir, & que la mort n'arrivoit aux Européens qu'à force de maladies qui les abattoient & les faisoient enfin défaillir. Cette réponse fut pour lui un mistere : & comme je m'efforçai de lui faire comprendre nos goutes, nos migraines, nos coliques, je vis qu'il n'entendoit pas ce que je voulois dire ; il falut donc pour me faire entendre, que je lui expliquasse en particulier quelques-unes des douleurs que nous souffrons ; & comme il m'entendit, il ajoûta : seroit-il possible qu'on pût aimer une telle vie ? je répondis que non-seulement on l'aimoit, mais encore qu'on emploioit

ploioit toutes choſes pour le prolonger : d'où il prit un nouveau ſujet de nous condamner d'inſenſibilité ou d'extravagance ; ne pouvant, diſoit-il, comprendre qu'un homme raiſonnable, aſſuré de ſa mort, qui ſe voioit tous les jours mourir â force de ſouffrances, & qui ne pouvoit prolonger ſa vie ſans une continuelle langueur, pût ne pas ſouhaiter la mort comme ſon plus grand bien.

Nos ſentimens ſont bien éloignez des vôtres, ajoûta-t'il : auſſi-tôt que nous ſommes capables de nous connoître comme nous ſommes obligez de nous aimer, & que nous nous conſiderons comme les victimes neceſſaires d'une cauſe ſu-

perieure qui peut à tous momens nous détruire, nous faisons fort peu de cas de nôtre vie, & nous ne la regardons que comme un bien étranger que nous ne pouvons posseder qu'en fuïant. Le tems pendant lequel nous en joüissons nous est à charge, parce qu'il ne sert qu'à nous faire regretter un bien qu'on nous ôte plus facilement qu'on ne nous le donne. Enfin nous nous ennuions de vivre ; parce que nous n'osons nous attacher à nous-mêmes de toute la tendresse que nous pourrions avoir, pour ne pas souffrir de trop grandes violences quand nous serons obligez de nous quitter.

Je lui dis à cela que la raison

nous apprenoit que l'être étoit toûjours préferable au néant, & qu'il valoit mieux vivre, quand ce ne ſeroit que pour un jour, que de ne vivre pas : ſurquoi il me répondit qu'il falloit diſtinguer deux choſes dans nôtre être ; l'une eſt l'exiſtence generale qui ne périt point, l'autre eſt cette exiſtence particuliere, ou cet être individuel qui périt. La premiere eſt meilleure que la privation : & c'eſt ce qu'on doit abſolument entendre, quand on dit que l'être eſt préferable au néant. La ſeconde eſt ſouvent pire que la privation, ſur tout ſi elle eſt accompagnée d'une connoiſſance qui ne tende qu'à nous rendre malheureux.

Je repartis que si l'être en general étoit meilleur que le non être, il s'ensuivoit que l'être en particulier valoit mieux que sa privation ; mais il me satisfit en me proposant l'exemple même de l'état où j'avois été. Dis-moi de grace, me dit-il, quand tu te considerois seul dans ces lieux dont tu nous a parlé, environné de toutes parts de la mort, pouvois-tu croire alors que ta vie fût un bien, & l'estimois-tu plus que le néant ? N'est-il pas vrai que tes connoissances ne servoient qu'à te rendre miserable, & que tu aurois preferé d'être insensible aux sentimens que tu avois de ta misere ? Il ne sert donc à rien de vouloir soûtenir que

connoître eſt un bien, puiſque la connoiſſance qui m'afflige non-ſeulement ne m'eſt pas un bien, mais encore un mal d'autant plus ſenſible que je le connois mieux. C'eſt de ce principe que ſuit nôtre veritable miſere, de connoître ce que nous ſommes & ce que nous devrions être ; nous ſçavons que nous ſommes des êtres nobles, excellens, en un mot, dignes d'une éternelle durée ; & nous voions qu'avec toute nôtre nobleſſe & nôtre excellence nous dépendons de mille créatures qui ſont beaucoup au-deſſous de nous. Voilà ce qui eſt cauſe que nous ne nous regardons que comme des êtres qu'on n'a élevez que pour les

rendre plus malheureux, & ce qui fait que nous aimerions mieux n'être point du tout, que d'être tout enſemble & ſi excellens & ſi miſerables.

Nos ancêtres étoient tellement convaincus de cette vérité, qu'ils cherchoient la mort avec le plus grand empreſſement du monde : & comme nos païs devenoient deſerts, on trouva des raiſons pour convaincre ceux qui reſtoient, de s'épargner durant quelque tems ; on leur remontra qu'il ne faloit pas rendre inutile une ſi belle & ſi grande Terre : que nous faiſions un ornement de cet Univers, & que nous devions endurer la vie quand ce ne ſeroit que pour com-

plaire au ſouverain Maître qui nous l'avoit donnée. Quelque tems après, pour remplacer ceux qui avoient cherché leur repos dans une mort volontaire, tous ceux qui reſtoient s'obligerent de repreſenter juſqu'à trois enfans aux Hebs. Tout le païs aiant été ainſi repeuplé, on publia qu'on accorderoit deſormais la permiſſion du grand repos à quiconque preſenteroit un homme au Heb, ſoit que ce fût ſon propre fils ou quelqu'autre qui voulût bien lui ſervir de Lieutenant & occuper ſa place ; mais on delibera en même tems, que perſonne ne pourroit demander cette permiſſion qu'il n'eût au moins cent ans, ou qu'il ne fit paroître

quelque bleſſure qui l'incommodât extraordinairement. Lors qu'il achevoit ces mots nous fûmes joints par deux freres, dont je fus très-fâché : car je n'avois jamais trouvé mon vieillard ſi bien diſpoſé à me découvrir les miſteres de toutes les choſes ſur leſquelles je lui demandois quelque éclairciſſement.

Au reſte, il ne ſe fait point d'aſſemblée au Hab, où il n'y ait vingt ou trente perſonnes qui demandent la liberté de retourner au repos, & on ne la refuſe à qui que ce ſoit quand on a de juſtes raiſons pour la demander. Lors que quelqu'un a obtenu ſon congé pour ſortir de la vie, il preſente ſon Lieutenant qui doit

avoir au moins trente-cinq ans. La Compagnie le reçoit avec joie, & on lui donne le nom du vieillard qui veut ceſſer de vivre. Cela étant fait, on lui repreſente les belles actions de ſon prédeceſſeur, & on lui dit qu'on eſt aſſuré qu'il ne dégenerera pas de la vertu de celui dont il va remplir la place. Cette ceremonie étant achevée, le vieillard vient gaiement à la table des fruits du repos, où il en mange juſqu'à huit d'un viſage ſerain & riant. Lors qu'il en a mangé quatre, ſon cœur ſe dilate, ſa rate s'épanoüit : de ſorte que la joie extraordinaire qu'il reſſent lui fait faire pluſieurs extravagances, comme ſont celles de ſauter, de danſer & de dire toutes

ſortes de ſottiſes auſquelles les freres ne font point de réflexion, parce qu'elles partent d'un homme qui perd la raiſon. On lui preſente encore deux autres fruits qui alterent tout-à-fait ſon cerveau ; alors ſon Lieutenant avec un autre le conduiſent au lieu qu'il s'eſt choiſi quelque tems auparavant pour ſépulture : & là ils lui donnent deux autres fruits qui le plongent dans un ſommeil éternel. Ils ferment enſuite ſon tombeau, & s'en retournent en conjurant le ſouverain Etre d'avancer les bienheureux momens auſquels ils doivent joüir du repos pareil à celui de leur frere. Voilà comme naiſſent, vivent & meurent les Auſtraliens.

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Auſtraliens.

LEs Auſtraliens comptent leurs années depuis le premier point du Solſtice du Capricorne juſques à la révolution du même point, & ils en jugent exactement par l'ombre d'une pointe attachée contre une muraille, & oppoſée directement au Midy : Lorſque cette ombre eſt parvenuë au point le plus bas qui eſt marqué dans tous leurs appartemens, ils reconnoiſſent que l'année eſt finie.

Depuis ce Solſtice juſques à

l'Equinoxe de Mars, ils comptent un *Suëb*, ou un mois : Depuis l'Equinoxe de Mars juſques au Solſtice de l'Ecrevice, ils comptent un autre mois. Depuis ce temps juſques à l'autre Equinoxe un troiſiéme mois, & le quatriéme s'étend depuis cet Equinoxe juſqu'au Solſtice du Capricorne ; de ſorte qu'ils n'ont ainſi que quatre mois en l'année : ils nomment *Suëm*, ce que nous appellons ſemaines, & ils en comptent autant que de Lunaiſons ; ils diviſent les jours qu'ils nomment *Suec* en trois parties ; *Murc*, le jour commençant ; *Durc*, le jour avancé ; & *Spurc*, le jour finiſſant : ils ne font aucune diviſion de la nuit, parce qu'ils la paſſent dans un profond ſommeil, qu'ils ſe pro-

curent par le moien des fruits qu'ils mangent avant que de s'endormir ; car ces fruits les aſſoupiſſent tellement que rien n'eſt capable de les réveiller tant que leurs ſens ſont engourdis par la vertu de ces fruits.

Le Murc commence à cinq heures du matin, & dure juſques à dix heures : Le Durc ſuit qui dure juſques à trois heures du ſoir, après lequel eſt le Spurc qui finit à huit heures. La premiere partie du jour eſt pour le Hab & les Sciences : la ſeconde pour le travail ; & la troiſiéme pour l'exercice public. Ils vont au Hab de cinq jours en cinq jours : L'ordre qu'ils obſervent eſt tel, que le premier Quartier vient y paſſer le Murc ; le ſecond Quartier le Durc ; &

le troiſiéme le Spurc. Le ſecond jour le quatriéme Quartier vient au Murc, le cinquiéme au Durc, & le ſixiéme au Spurc. Le troiſiéme jour, le ſeptiéme, & puis le huitiéme & le neuviéme, & ainſi des autres : De ſorte que le ſixiéme jour le premier Quartier recommence, non au Murc ou au matin, mais au Durc ; on void ainſi ſans ceſſe dans ce Hab quatre cens Perſonnes, ſans compter celles des Hebs qui ſuivent leurs Quartiers. Ils paſſent donc le tiers du jour au Hab, ſans prononcer une ſeule parole, éloignez d'un pas les uns des autres, & ſi attentifs à ce qu'ils penſent, que rien n'eſt capable de les diſtraire. J'ai appris qu'ils faiſoient autrefois certains ſignes exte-

rieurs, accompagnez de grimaces & de contorſions; mais qu'on les avoit entierement banni, comme indignes d'un homme raiſonnable. Les jours qu'ils ne vont pas au Hab, ils ſont obligez de ſe trouver au Heb, pour traiter des Sciences, ce qu'ils font avec un ordre & une methode merveilleuſement claire, & bien ſuivie. Ils propoſent les uns après les autres leurs difficultez, qu'ils appuient de puiſſantes raiſons: ils répondent enſuite à toutes les inſtances qu'on leur oppoſe. La diſpute étant finie, ſi on a propoſé quelque choſe d'importance on l'écrit dans le Livre public, & un chacun le remarque en particulier avec un grand ſoin; s'il arrive que quelqu'un ait connu

quelque chose qui lui déplaise ; ou qu'il juge necessaire à l'avantage de la Patrie, il le propose aux Freres, & on conclud ce que l'on juge de plus raisonnable, sans avoir égard à autre chose qu'au bien public.

Ils emploient l'autre tiers du jour à leurs jardins, qu'ils cultivent avec une adresse, dont l'Art n'est point connu en Europe ; ils sçavent donner une douceur si agreable à leurs fruits par de certaines liqueurs dont ils arrosent leurs arbres, qu'on ne peut rien manger de plus délicieux. Leurs Parterres sont émaillez de mille sortes de fleurs, les unes plus belles que les autres, & qui semblent se disputer l'avantage de l'éclat de la varieté des couleurs, & des charmes de l'odeur.

deur. Leurs allées y ſont d'une longueur à perte de vûë, & d'une propreté à laquelle on ne ſçauroit rien ajoûter. Tout cela eſt entre-coupé de mille pieces d'eau toutes differentes, qui forment des baſſins, des canaux, des caſcades, & tout ce que l'Art peut inventer pour le plaiſir des ſens; ſi bien que ces jardins ſont réellement tels que nous nous en figurons quelquefois en idée, lorſque nous laiſſons agir nôtre imagination au gré de nos deſirs.

Le dernier tiers du jour eſt deſtiné à trois ſortes d'exercices fort divertiſſans. Le premier conſiſte à faire paroître ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à repeter ce qu'on a déja fait voir auparavant: mais

il ne ſe paſſe guere ſans qu'on propoſe quelque invention nouvelle ; & le nom de ceux qui en ſont les Auteurs eſt écrit dans le Livre des curioſitez publiques, ce qu'ils eſtiment le plus grand honneur qu'on puiſſe recevoir parmi eux. En trente-deux ans que j'ai demeuré dans le Pays j'en ai remarqué plus de cinq mille qui paſſeroient pour autant de prodiges parmi nous.

Le ſecond exercice conſiſte à manier deux ſortes d'Armes, dont les unes ont beaucoup de rapport à nos Hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues ; ils manient celles-là avec une grande agilité, mais non pas cependant avec toute la dexterité que j'ai remarquée en Eu-

rope : leurs Hallebardes ſont ſi groſſes & ſi fortes qu'elles peuvent percer facilement ſix hommes enſemble ; ce ſont des pieces de bois façonnées & trempées dans une eau de Mer, mêlée de quelques autres drogues qui les endurcit, & les rend en même temps plus legeres.

L'autre ſorte d'Armes que j'ai comparées aux montres de nos Orgues, ſont compoſées de dix ou douze tuyaux, qui ont certains reſſorts au bout, leſquels étant lâchez pouſſent des bales avec tant d'impetuoſité qu'elles percent cinq & ſix hommes d'un coup ; l'action de ce reſſort eſt ſi rapide & ſi prompte qu'il eſt impoſſible de s'en garantir, & que l'on eſt

plûtôt frappé qu'on n'a penſé à parer le coup.

Au reſte, ils jettent leurs Hallebardes de trente ou quarante pas, & de quinze coups ils n'en manqueront pas deux à frapper au blanc.

Mais leur force eſt encore plus prodigieuſe que leur adreſſe ; car ils portent, ſans aucun effort, les ſix & ſept quintaux, & arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourions pas même remuër ; je me ſouviens d'en avoir vû un qui aiant percé de ſa Hallebarde quatre demi hommes, comme ils nous appellent, les portoit ſur l'une de ſes épaules ſuſpendus à la même Hallebarde, deux devant, & deux derriere.

Le troiſiéme exercice con-

ſiſte à jetter avec la main certaines bales de trois ou quatre groſſeurs differentes ; ils jettent les unes en l'air, les autres contre des buts, & quelquefois ils ſe les jettent l'un contre l'autre : celles qu'ils jettent en l'air doivent ſe choquer en un certain point marqué, pour être bien jettées ; & pour celles qu'ils jettent contre un but, elles doivent paſſer par un trou qui eſt au but, ce qu'ils font ſouvent dix & douze fois de ſuite.

Ce qui eſt plus remarquable dans ces exercices, c'eſt qu'ils les font d'un air gai, bien que grave & majeſtueux, ſans aucun deſordre, ni aucune alteration.

Les bales qu'ils ſe jettent l'un contre l'autre ſont ſembla-

bles à celles de nos jeux de Paume, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus douces, & moins dangereuſes : l'adreſſe de celui qui les jette conſiſte à frapper celui contre lequel il joüe, & celui ci de ſon côté met toute ſon adreſſe à éviter le coup qu'on lui porte ; le plaiſir de les voir eſt ſi grand qu'il n'eſt rien qu'on ne quitte pour avoir ce divertiſſement. Tantôt ils ſautent en cabriollant, pour donner lieu à la bale de paſſer : Tantôt ils ſe contournent & ſe courbent de tant de façons qu'il n'eſt Danſeur de corde, ou Voltigeur parmi nous qui approche de leur agilité ; quand celui qui jette les bales en lance trois ou quatre de ſuite coup ſur coup, c'eſt une choſe admirable à voir

que le manége de celui qui les reçoit, lequel ſe courbe à l'une, ſe plie pour l'autre, reçoit & rejette la troiſiéme & la quatriéme de ſes mains, & quelquefois de ſes pieds ; ce qui ſe fait preſqu'au même inſtant ; car comme les bales ſont toûjours jettées parfaitement droit, c'eſt une néceſſité ou que tous les coups portent, ou que celui qui eſt le but ait une adreſſe extraordinaire pour les éviter & les détourner J'ai été eſtimé aſſez adroit en Portugal ; mais il eſt vrai que je paroiſſois fort peſant parmi les Auſtraliens, & ſi ce n'eût été que je m'excuſois ſur le grand nombre de plaies que j'avois reçûës j'aurois fait paſſer ma Nation pour tout-à-fait lourde & groſſiere.

CHAPITRE IX.

De la Langue Auſtralienne & des Etudes des Auſtraliens.

LEs Auſtraliens ſe ſervent de trois façons d'expliquer leurs penſées comme en Europe ; à ſçavoir, des ſignes, de la voix & de l'écriture. Les ſignes leur ſont fort familiers, & j'ai remarqué qu'ils paſſent pluſieurs heures enſemble ſans ſe parler autrement.

Ils ne parlent que lors qu'il eſt neceſſaire de lier un diſcours & de faire une longue ſuite de propoſitions. Tous leurs

leurs mots ſont monoſillabes, & leurs conjugaiſons ſont toutes ſemblables, par exemple, *af* ſignifie aimer, & voici comme ils le conjuguent au preſent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime. *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont qu'un préterit que nous appellons parfait, *lga*, *pga*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, &c. *llga*, *ppga*, *mmga*, nous avons aimé, vous avez aimé, &c. Le futur c'eſt *lda*, *pda*, *mda*, j'aimerai, tu aimeras, &c. *llda*, *ppda*, *mmda*, nous aimerons, vous aimerez, &c. Travailler, en langue Auſtralienne c'eſt *uf* ; ils le conjugent ainſi, *lu*, *pu*, *mu*, je travaille, tu travailles, il travaille : *lgu*, *pgu*,

mgu, nous travaillons, vous travaillez, ils travaillent : & ainſi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaiſon ; ni même aucun article & très-peu de noms. Ils expriment les choſes ſimples par une ſeule voielle : & celles qui ſont compoſées, par les voielles qui ſignifient les principaux d'entre les corps ſimples dont elles ſont compoſées. Ils ne reconnoiſſent que cinq corps ſimples, dont le premier & le plus noble eſt le feu qu'ils appellent d'une ſeule lettre *A.* le ſecond eſt l'air qu'ils appellent *E.* le troiſiéme eſt le ſel qu'ils nomment *O.* le quatriéme l'eau nommée *I.* & le cinquiéme la terre appellée *V.*

Tous leurs adjectifs & leurs

épithetes ſe marquent par une ſeule conſone, dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque conſone ſignifie une qualité qui convient aux choſes ſignifiées par les voielles ; ainſi *B.* veut dire clair : *C.* chaud ; *D.* deſagréable : *F.* ſec ; & ſuivant ces explications, ils forment ſi parfaitement leurs noms, qu'en les entendant on conçoit auſſitôt la nature de la choſe qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Acb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps ſimples dont elles ſont compoſées, & qu'elles ſont avec cela lumineuſes. Ils appellent le Soleil *Aab*, les oiſeaux *Oef* : ce qui marque tout à la fois qu'ils

ſont d'une matiere ſeche, piquante & aërienne. Ils nomment l'homme *Vez* : ce qui ſignifie une ſubſtance partie aërienne, partie terreſtre, accompagnée d'humidité ; & ainſi des autres choſes. L'avantage de cette façon de parler eſt qu'on devient Philoſophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce, & qu'on ne peut nommer aucune choſe en ce pays, qu'on n'explique ſa nature en même temps, ce qui paſſeroit pour miraculeux, ſi on ne ſçavoit pas le ſecret de leur alphabet & de la compoſition de leurs mots.

Si leur façon de parler eſt ſi admirable, celle d'écrire l'eſt encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer

leurs voielles, & ces points ne ſe diſtinguent que par leur ſituation ; ils ont cinq places : la ſuperieure ſignifie l'*A* : la ſuivante l'*E*, &c. par exemple,

A.
E.
I.
O.
V.

Et bien qu'il nous ſemble que la diſtinction en ſoit aſſez difficile, l'habitude qu'ils en ont la leur rend très-aiſée. Ils ont trente-ſix conſones, dont vingt-quatre ſont très-remarquables ; ce ſont de petits traits qui environnent les points, & qui ſignifient par la place qu'ils occupent ; par exemple, *EB* ! air clair, *OC*——

eau chaude, *IX*——— eau froide, *VL*; terre humide, *AF*! feu sec, *ES*! air blanc, & ainsi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf; mais nous n'avons aucune consone en Europe qui les puisse expliquer.

Plus on considerera cette façon d'écrire, plus on y trouvera de secrets à admirer. Le *B.* signifie clair, le *C.* chaud, l'*X.* froid, *L.* humide, *F.* sec, *S.* blanc, *N.* noir, *T.* verd, *D.* desagréable, *P.* doux, *Q.* plaisant, *R.* amer, *M.* souhaitable, *G.* mauvais, *Z.* haut, *H.* bas, *I.* consone, rouge, *A.* joint avec *I*, paisible. Aussitôt qu'ils prononcent un mot, ils connoissent la nature de la chose qu'il signifie; comme

quand ils écrivent ce mot *Ipin*, on entend auſſi-tôt une pomme douce & deſirable, *Izd*, un fruit mauvais & deſagréable : & ainſi du reſte.

Quand on enſeigne un enfant, on lui explique la ſignification de tous les élemens & la nature de toutes les choſes qu'il profere : ce qui eſt un avantage merveilleux, tant pour les particuliers que pour le public ; puiſqu'auſſi-tôt qu'ils ſçavent lire, c'eſt à-dire, communément à trois ans, ils comprennent en même tems tout ce qui convient à tous les êtres. Ils ſçavent lire parfaitement à l'âge de dix ans, & ils connoiſſent tout les ſecrets de leurs lettres à quatorze. Ils ſçavent toutes les difficultez

de la Philoſophie à vingt: & depuis vingt juſqu'à vingt-cinq ils s'appliquent à la contemplation des Aſtres, & ils diviſent cette étude en trois parties; la premiere eſt de la revolution des Aſtres qui comprend leurs années: la ſeconde de leur diſtinction, & la troiſiéme de leurs qualitez: avec des raiſonnemens qui ſont tout autres que ceux que l'on fait en Europe ſur cette matiere. Mais comme ce ſujet eſt purement philoſophique, ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler plus en détail.

Ils s'occupent depuis vingt-cinq juſqu'à vingt-huit ans à la connoiſſance de leurs hiſtoires; & ce n'eſt qu'en ce ſeul point qu'ils ſont paroître une

foibleſſe d'eſprit ſemblable à celles des autres peuples, tant pour l'antiquité juſqu'à laquelle ils font remonter leur origine, que pour les choſes fabuleuſes qu'ils racontent des premiers hommes dont ils diſent être deſcendus. Ils comptent plus de douze mille révolutions de ſolſtices depuis le commencement de leur République. Ils debitent qu'ils tirent leur origine du Haab, ou d'une Divinité qui d'un ſeul ſouffle produiſit trois hommes deſquels tous les autres ſont venus. Ils ont de vieilles écorces qui contiennent huit mille révolutions de leur hiſtoire, & elle y eſt écrite en forme d'annales. Le reſte eſt compris dans quarante-huit

Volumes d'une groſſeur prodigieuſe; mais tout ce qui y eſt rapporté a plus l'air de Prodiges que d'Evenemens Hiſtoriques, & eſt plûtôt merveilleux que croiable, car ſi tout ce qu'ils racontent étoit vrai, les Etoiles ſe ſeroient multipliées des deux tiers; le Soleil ſeroit groſſi de la moitié, & la Lune fort diminuée; la Mer auroit changé de place, & il ſeroit arrivé mille autres choſes pareilles qui ſont hors de toute apparence.

Pour ce qui eſt de nous, ils ne nous font commencer que cinq mille revolutions après eux, & l'origine qu'ils nous donnent eſt tout-à-fait ridicule; car ils diſent qu'un Serpent d'une groſſeur démeſurée, & am-

phibie, qu'ils nomment *Ams*, s'étant jetté ſur une femme pendant ſon ſommeil, & en ayant joüi, ſans lui faire aucun autre mal, cette femme ſe réveilla ſur la fin de l'action, de laquelle elle eût tant d'horreur qu'elle ſe precipita dans la Mer; le Serpent ſe jetta auſſi-tôt dans l'eau après elle, & la ſoûtenant toûjours, la porta juſqu'à une Iſle voiſine, où touchée de l'amitié de cet Animal, & ſe repentant de ſon propre deſeſpoir, elle reſolut de ſe conſerver la vie, & chercha, dans ce lieu deſert, tout ce qui pouvoit lui ſervir d'alimens & de nourriture; le Serpent de ſon côté lui apportoit tout ce qu'il trouvoit. Enfin cette femme accoucha de deux Enfans, l'un mâle

& l'autre femelle ; le Serpent redoubla alors ſes ſoins, ne ceſſant d'aller & de venir pour trouver de quoi nourrir la mere & les enfans : Quand les fruits ordinaires lui manquoient, il prenoit des poiſſons, & quelquefois de petits animaux, qu'il leur apportoit ; à meſure que ces deux enfans croiſſoient, ils faiſoient paroître de plus grands ſignes de malice, & de plus grandes marques de brutalité, ce qui cauſa tant de triſteſſe & de chagrin à la mere qu'elle en devint inconſolable. Le Serpent s'apperçut de ſes ennuis, & penſant qu'elle regrettoit ſon Pays, après avoir fait ſon poſſible pour la conſoler, ſans rien avancer, il lui fit pluſieurs ſignes pour lui faire entendre

que ſi elle vouloit retourner avec les ſiens, il l'aſſiſteroit en ſon retour, comme il l'avoit aidée à ſa venuë. Cette femme ſe jetta dans l'eau, plûtôt à deſſein d'éprouver la volonté du Serpent, que pour aucune autre conſideration : au même inſtant, le Serpent ſe mit à la nage, ſe plaça ſous ſon eſtomach, & la porta en peu d'heures en ſon Pays ; après quoi il repaſſa pour joindre ſes deux petits, qui étant devenus grands, s'accouplerent, & multiplierent beaucoup, ne vivans que de chaſſe & de pêche, comme des bêtes carnacieres : l'Iſle étant devenuë par la ſuite trop peuplée, ils trouverent le moien de paſſer en d'autres Pays, & de les remplir de leurs productions,

avec tous les desordres que nous experimentons. Voilà l'origine que les Australiens nous donnent ; mais revenons à eux.

Lors qu'ils sont parvenus à l'âge de trente ans, ils ont permission de raisonner sur toutes sortes de matieres, excepté sur celle du Haab, c'est à-dire, de la Divinité. Quand ils ont environ trente-cinq ans, ils peuvent être Lieutenans dans les Hebs, & faire un Corps de Famille avec les autres Freres, dans un appartement séparé ; après vingt-cinq autres années ils peuvent retourner au Heb, pour y servir à l'instruction de la Jeunesse ; mais ils observent ordinairement en cela le rang de l'ancienneté, si ce n'est que

quelque Vieillard cede volontiers ſa place à un autre.

CHAPITRE X.

Des Animaux de la Terre Auſtrale.

IL n'y a perſonne pour peu verſé qu'il ſoit en la connoiſſance des Pays, qui ne ſçache que les Animaux y ſont auſſi differents que les Terres qui les portent. L'Angleterre n'a point de Loups; & les Serpens ne ſçauroient vivre ſur la Terre de l'Irlande, quelque part même qu'elle ſoit tranſportée.

Le Bois des Forêts de ce même Pays ne ſouffre ni Vers, ni

Araignées : Les Iſles Orcades n'ont point de Mouches ; la Candie ne porte aucun Animal venimeux ; le venin même tranſporté aux Iſles de la Trinité perd ſa malignité, & n'eſt plus mortel quand il y eſt.

C'eſt une choſe aſſeurée que les gros Animaux ne ſont pas toujours les plus incommodes; les menuës vermines que les Auſtraliens ne peuvent concevoir, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de deſordre en pluſieurs endroits de l'Europe, qu'elles cauſent ſouvent la ſterilité, la peſte, & d'autres maux auſſi conſiderables, comme on peut le prouver par une infinité d'experiences ; c'eſt pourquoi je dois mettre au nombre des plus grands biens

biens des Auſtraliens, l'avantage qu'ils ont d'être abſolument exempts de toutes ſortes d'inſectes.

Il ne ſe trouve chez eux aucune bête venimeuſe en quelque endroit que ce ſoit ; auſſi ſe couchent-ils très-ſouvent ſur la terre nuë, non ſeulement ſans aucune incommodité, mais même avec plaiſir. C'eſt de là auſſi en partie qu'ils ont un ſi grand nombre de fruits également délicieux & beaux.

Ils ont gardé aſſez longtemps trois ſortes d'Animaux à quatre pieds, & ils en gardent encore en certains endroits ; je pourrois comparer les moindres à nos Singes, excepté que leur face n'eſt pas veluë ; leurs yeux ſont à fleur de tête, leurs

oreilles ſont aſſez longues, ils ont la bouche & le nez de forme humaine, les pates plus longues, avec cinq doigts, dont ils tiennent & portent tout ce qu'ils veulent avec autant de facilité que des hommes; ils ſont fort actifs, & ils ſont quantité de tours qui demandent autant d'adreſſe que d'agilité. L'amitié qu'ils ont pour l'homme eſt telle qu'ils meurent de faim & d'ennui quand ils ſont obligez d'en être éloignez: Lors qu'ils ſont en la preſence de quelqu'un; ils ne ceſſent de lui donner quelque divertiſſement par leurs tours: On les a bannis de pluſieurs Sezains, à cauſe qu'ils étoient trop importuns, particulierement dans le Hab; comme on ne pouvoit les empê-

cher d'y aller qu'on ne les retînt enfermés, & qu'on ne les trouvât mourans au retour, auſſi on ne pouvoit les y laiſſer venir ſans s'expoſer à une diſtraction continuelle, & à la profanation d'un lieu ſi venerable.

Les Animaux de la ſeconde ſorte ont quelque conformité avec nos Porcs; mais leur poil eſt doux comme de la ſoye, & leurs muſeaux ſont de la moitié plus longs: On les nomme *Hums*, ils ont l'inſtinct de foüir & renverſer la terre en lignes droites avec autant & plus d'adreſſe que ne font nos meilleurs Laboureurs; ils n'ont beſoin d'aucun Conducteur pour commencer, continuer, & finir leurs raies; on les a cependant

détruits dans la plûpart des Sezains, à cauſe des ordures qu'ils y amenent, & parçe qu'ils ne ſont utiles que ſept ou huit jours de l'année, il faut les tenir enfermez le reſte du temps, ou ſouffrir des dégats & des incommoditez très-fâcheuſes.

La troiſiéme ſorte d'Animaux a du rapport à nos Dromadaires, ſi ce n'eſt que leur tête approche plus de celle des Chevaux; l'échine de leur dos eſt enfoncée par tout, & les côtes qui s'élevent par deſſus font une eſpece de cœur, dont la pointe eſt en bas, & deux hommes couchez peuvent tenir facilement dans le creux de deſſus: on les nomme *Suëfs*, ils portent ſans peine huit hommes de ce Pays, qui peſent au moins

douze Européens, & on s'en ſert de même pour tranſporter les fardeaux les plus peſans, & les autres choſes neceſſaires dans le commerce de la vie.

Outre ces Animaux on y trouve quatre ſortes d'Oiſeaux qui meritent nos reflexions: Les premiers ſe nomment *Eſſs*; ils voltigent comme les Poules privées, & ils ſont de leur groſſeur; leur couleur eſt d'un incarnat charmant; cependant on commence à les bannir des Sezains, parce qu'ils cauſent beaucoup de deſordre dans les Parterres & les Jardins.

Les ſeconds & les troiſiémes ſont ſemblables à nos Tarins & à nos Meſanges, mais ils ſont un peu plus gros, & ſi privez qu'il les faut ſouvent chaſſer de deſ-

sus les Personnes, & leur voix est si douce qu'on la prefere aux plus beaux Concerts de Musique ; Ils voltigent avec les Freres, & les suivent par tout ; ils entrent même dans le Hab, où ils causent une certaine douceur d'esprit par leur gasoüillement qu'ils appellent *Pacd*, c'est-à-dire, divertissement de Béatitude : Ils ne mangent jamais qu'avec les Freres, & ils ne prennent aucun repos qu'ils ne soient sur eux : Ils ont cette proprieté de sentir de fort loin les Oiseaux carnaciers, & de piquer les Freres pour les avertir ; en un mot, c'est une des plus agréables, & des plus utiles recréations de ce Peuple.

Les quatriémes Oiseaux sont de la grosseur de nos Bœufs,

ils ont une longue tête qui finit en pointe, & un bec d'un grand pied, lequel eſt plus affilé que l'acier éguiſé. Ils ont de vrais yeux de bœuf qui ſortent de leur tête, deux grandes oreilles, des plumes rouſſes & blanches, un cou un peu délié, mais fort large, un corps long de douze pieds, & large de quatre, avec une queuë de plumes grandes, & recourbées; un eſtomac ſous leurs plumes à l'épreuve des coups & dur comme fer, des pattes plus menuës que groſſes, finiſſant en cinq effroiables ſerres capables d'enlever facilement un poids de trois cens livres. Ces horribles bêtes ſe nomment *urgs* & elles ne vivent que de proie. Elles ſont

en certain tems une guerre ſi cruelle aux Auſtraliens, qu'elles en enlevent quelquefois quatre ou cinq cents en un jour. Auſſi-tôt qu'elles ont goûté de la chair humaine, l'avidité qu'elles ont d'en avoir s'augmente, & il n'eſt ni ſtratageme, ni invention dont elles ne ſe ſervent pour en attraper : tantôt elles ſont en embuſcade, tantôt elles fondent de la moienne region de l'air douze & quinze enſemble ; & ſe jettant à travers les armes des Auſtraliens, elles ne manquent guéres à enlever chacun le leur.

Comme ces animaux ſont les plus grandsennemis qu'aïent les Auſtraliens ; ils ont fait & font encore tous les jours des choſes

choſes inconcevables pour les exterminer, juſqu'à détruire des Iſles entieres de trente & trente-cinq lieuës de circuit, & raſer des montagnes d'une lieuë de hauteur pour les chaſſer ; mais quoi qu'ils aient fait & quoi qu'ils faſſent, je ne vois aucune apparence qu'ils puiſſent s'en délivrer : car les Iſles ſont en ſi grande quantité en ce païs, & elles y ſont pleines de rochers ſi élevez, qu'il eſt impoſſible d'en venir à bout ; mais nous parlerons plus amplement de ces oiſeaux dans le chapitre ſuivant.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, que bien loin que les Auſtraliens mangent de la

chair, ils ne ſçauroient ſeulement concevoir comment un homme en peut manger ; les raiſons qu'ils alleguent de cela ſont ; premierement, que cette ſorte de nourriture ne peut compatir avec l'humanité qui doit être naturellement très-éloignée de la cruauté. Secondement, que la viande des animaux aiant beaucoup de rapport avec celle des hommes, celui qui peut bien manger de la chair de ceux-là, mangera ſans difficulté de la chair de ceux-ci. Troiſiémement, que la digeſtion en eſt trop dangereuſe, & qu'on ne peut manger la chair d'un animal ſans ſe revêtir de ſes inclinations. Quatriémement, que la chair

d'une brute eſt tellement modifiée à cette brute, qu'on ne peut s'en nourrir ſans lui devenir ſemblable à proportion qu'on en mange. Cinquiémement qu'une bête eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il vaudroit mieux qu'un homme ne fût point du tout, que de communiquer de la ſorte avec elle.

Au reſte, les Auſtraliens ne deteſtent pas moins les poiſſons que les animaux terreſtres. On en voit fort peu chez eux, parce que les oiſeaux de proie dont je viens de parler s'en nourriſſent & leur font une guerre perpetuelle. Pour moi, je n'y en ai jamais vû d'autres que certaines ſortes d'anguilles

de trois & de quatre aunes de long : & certains petits pattus qui reſſemblent aſſez à nos porcs-épics , d'un noir luiſant comme ébene.

CHAPITRE XI.

Des Raretez utiles à l'Europe qui ſe trouvent dans la Terre Auſtrale.

CEux-là ſe trompent étrangement , qui s'imaginent que l'Europe eſt un Païs qui n'a aucun beſoin de ſes voiſins. Les nouvelles commoditez que le commerce avec l'Aſie & avec l'Amerique nous

à apportées depuis cent ans, en ſont une preuve bien certaine : & on ne peut pas douter que ſi elle pouvoit communiquer avec les Auſtraliens, elle n'en retirât des avantages tout autrement conſiderables. Je ne veux ſeulement parler ici que de quatre de ces avantages qu'elle en recevroit très-infailliblement.

Entre les animaux dont j'ai parlé, les *Hums* rendroient des ſervices ineſtimables, puis qu'ils exemteroient les hommes des peines extraordinaires qu'il faut avoir pour labourer la terre ; mais les *Sueſs* ſeroient encore d'une bien plus grande utilité : ce ſont des bêtes plus douces que les bœufs les plus traita-

bles, & elles ſont d'un entretien ſi facile, que deux livres d'herbes les nourriſſent plus de trois jours. Elles peuvent même demeurer un jour ſans manger ; & dans les voiages les plus difficiles, elles font dix-huit & vingt lieuës tout d'une traite ſans qu'il ſoit beſoin de s'arrêter pour les repaître.

Il eſt aiſé de comprendre l'utilité que les marchands retireroient de ces animaux ; ils ne feroient pas la dixiéme partie de la dépenſe qu'ils ſont obligez à faire pour le tranſport de leurs marchandiſes : deux de ces animaux portent la charge d'un grand chariot tiré à ſix chevaux. Les Auſtra-

liens qui n'ont beſoin d'aucun trafic ſont excuſables d'en faire ſi peu d'état ; mais les Européens trouveroient leur compte à en faire venir, même à quelque prix que ce fût.

Mais rien de tout cela n'approche de l'utilité que les Européens pourroient tirer des oiſeaux carnaciers dont j'ai parlé : car ces animaux qui ſont fort cruels étant ſauvages, peuvent s'apprivoiſer comme nos animaux les plus domeſtiques. Lors que j'arrivai dans la Terre Auſtrale, on en conſervoit encore dans le Sezain qui portoient un homme avec plus de facilité qu'un cheval d'Eſpagne ; on les monte au défaut de leurs aîles, & les plumes de leur dos ſervent

d'un couſſin fort commode. Il ne faut ſimplement que leur attacher une fiſſelle au bec, pour les conduire où & comme l'on veut ; on fait ainſi quarante & cinquante lieuës tout d'une traite : & après s'être repoſé environ deux heures pour les repaître, on en fait encore autant ; de ſorte qu'on peut faire en un jour cent lieuës ſans aucune incommodité, ſans crainte & ſans danger, ſans ſe mettre en peine ni des ruiſſeaux, ni des rivieres, ni des bois, ni des montagnes, ni d'aucune mauvaiſe rencontre. Deux raiſons ont obligé les Auſtraliens à s'en défaire, qui n'ont aucun lieu en Europe ; la premiere, c'eſt qu'ils ſont d'une ardeur

extrême pour la conjonction charnelle : ce qui étoit cauſe qu'un mâle portoit quelque fois celui qui le montoit dans une Iſle où il ſentoit quelque femelle, & l'Auſtralien y étoit devoré par les oiſeaux ſauvages. La ſeconde eſt qu'ils ſe perſuaderent que ces oiſeaux privez attiroient ſur leur Terre les autres qui leur cauſoient de ſi grands deſordres. Ces conſiderations n'auroient point de lieu à l'égard des Païs Septentrionaux, où l'on ne tranſporteroit que ceux de ces oiſeaux qui ſeroient apprivoiſez, & où il n'y en auroit point de ſauvages. Voilà ce que j'ai remarqué de plus conſiderable touchant les animaux de la Terre Auſtrale ; quant

aux fruits qu'elle porte, ils ſurpaſſent tout ce qu'on peut imaginer de beau & de délicieux ; mais outre leur beauté & leur délicateſſe, le fruit du repos a des proprietez que nous appellons miraculeuſes ; le ſommeil qu'il procure pour tant de tems qu'on veut, & toutes les plaies que ſon jus guérit en très-peu de tems, me portent à croire qu'il n'y a aucun mal en Europe contre lequel il ne pût être un remede très-ſouverain. J'ai ſçû que ce fut par ſon moien qu'on guérit toutes mes bleſſures à mon arrivée ; & aiant reçû enſuite en pluſieurs combats quantité de coups, dont les uns m'avoient fait de grandes plaies, & les autres m'a-

voient fracaſſé les os, j'ai toûjours été parfaitement rétabli en trois jours. Ce qui étant ainſi, on abregeroit ce nombre ſans nombre de drogues & de remedes qui coûtent ſi cher en Europe, & qui tuent la plûpart des malades à qui on les donne.

J'étois ſujet à pluſieurs foibleſſes pendant mon ſéjour dans le Portugal, & les effroiables ſecouſſes que j'avois ſouffertes ſur la mer m'avoient beaucoup affoibli ; cependant étant arrivé en ce païs, & y vivant des fruits qui ſervent de nourriture, je dois dire que je n'ai pas ſenti la moindre foibleſſe, ni la plus legere infirmité : & bien que l'éloignement de mon païs, joint à des coûtumes tou-

tes extraordinaires que j'étois obligé de pratiquer, me donnaſſent pluſieurs ennuis ; auſſi-tôt que je mangeois un fruit de repos mes reſſentimens s'adouciſſoient, mon cœur revenoit, & je me ſentois dans une ſituation de corps & d'eſprit, qui me rendoit ſi content que je ne pouvois deſirer quoi que ce ſoit. De quel prix ne ſeroient pas de tels fruits en Europe, où la triſteſſe tuë la plûpart des hommes, & où les chagrins cauſent des langueurs qui ſont pires que la mort.

Mais que peut-on s'imaginer de plus ſouhaitable, que de vivre ſplendidement & très-délicatement ſans faire aucune dépenſe, puis qu'il ne faudroit

pour cela qu'avoir trois ou quatre de ces fruits, plus délicats & plus appetiſſans que nos viandes les plus ſucculentes & les mieux aſſaiſonnées, & boire d'une eſpece de nectar naturel qui coule par ruiſſeaux en ce païs, où chacun peut s'en raſſaſſier ſans être obligé ni à labourer la terre, ni à cultiver des arbres.

J'ai admiré cent fois comme la nature donne en ſe joüant, & même avec profuſion en ce païs, les choſes dont elle eſt ſi avare chez nous. Mais je ne ſçaurois paſſer ſous ſilence cette abondance de fin Criſtal qui s'y rencontre, & que les Auſtraliens ſçavent tailler & poſer l'un ſur l'autre avec tant de propreté & d'a-

dreſſe qu'on a de la peine à en trouver les jointures : Ce Criſtal eſt ſi tranſparent qu'on n'en pourroit pas diſtinguer les pores, ſi les riches Figures de diverſes couleurs que la Nature y forme, ne les faiſoient connoître.

Mais ce qui paſſe, à mon ſens, tout ce qu'on peut voir de plus prodigieux au monde, c'eſt un Hab qui ſe voit dans le Sezain de *Huf*, lequel eſt d'une ſeule piece de Criſtal, ce qui ne s'eſt pû faire qu'à force de piquer & de tailler dans un gros Rocher tout de cette matiere : ce merveilleux Hab ſurpaſſe les ordinaires en hauteur & en largeur, car il eſt haut de 200. pieds, & large de 150. Les Figures dont le Criſtal eſt entremêlé ſont plus grandes que les

autres, on void bien qu'elles ſont de toute leur longueur ſans aucune piéce rapportée : On m'a aſſuré qu'on avoit déja déliberé pluſieurs fois s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conſerver, parce qu'il tente la curioſité de ceux qui en ſont éloignez, & qu'il cauſe de la diſtraction à ceux qui s'y aſſemblent ; cependant il ſubſiſte encore, & j'ai peine à croire qu'on puiſſe ſe réſoudre à détruire une piece ſi riche & ſi rare.

Tout ce que je trouve de plus difficile en cela à l'égard des Européens, c'eſt de pouvoir communiquer, & avoir commerce avec ces Peuples : & après y avoir bien fait reflexion j'y vois des difficultez inſurmon-

tables ; car comme ils ne ſouhaitent rien, & qu'ils n'ont beſoin de rien, il n'y a pas d'apparence qu'on les puiſſe attirer par l'amorce du gain, de la récompenſe, ou du plaiſir ; ni vaincre l'étrange averſion qu'ils ont pour nous, & qui eſt telle qu'ils ne peuvent entendre parler de nous ſans témoigner la paſſion qu'ils ont de nous détruire. D'ailleurs tout ce que nous portons aux Terres nouvellement découvertes, & ce qui nous a procuré quelque accès auprès de leurs Habitans, paſſe dans l'eſtime des Auſtraliens pour des bagatelles & des joüets d'enfant ; ils regardent toutes nos étoffes comme nous conſiderons les toiles d'Araignées ; ils ne ſçavent ce que ſignifient les noms

noms d'or & d'argent : en un mot, tout ce que nous croions précieux paſſe chez eux pour ridicule : il ne nous reſteroit plus que la voie des Armes pour nous faire une entrée chez eux par la force ouverte ; mais ils ont en cela un avantage ſur nous, qui rendroit tous nos efforts inutiles ; car la Mer eſt ſi peu profonde en ces Païs, qu'elle ne peut porter un Bâteau à deux ou trois lieuës de leurs bords, ſi ce n'eſt par quelques détours particuliers, où il y a des veines d'eau qu'on ne peut connoître ſans une longue experience. Outre cela, ils ont des Gardes ſi exacts ſur les rivages, qu'il eſt impoſſible de les ſurprendre, ni même de les attaquer avec eſperance de ſuc-

cès, comme on verra dans la ſuite.

CHAPITRE XII.

Des Guerres ordinaires des Auſtraliens.

C'Est un ordre conſtant en ce monde qu'on ne peut avoir de bien ſans peine, ni le conſerver ſans difficulté ; ainſi on ne doit pas être ſurpris que les Auſtraliens ſoient obligez quelquefois à ſoûtenir de grandes Guerres, pour défendre un Païs dont leurs Voiſins connoiſſant les avantages font tous leurs efforts pour y pénetrer. Les plus redoutables de ces

Voiſins ſont les Fondis, Peuple fier & belliqueux, qui eſt toûjours prêt à faire irruption du côté qu'on les attend le moins: Ce qui oblige les Auſtraliens à avoir pluſieurs milliers d'hommes continuellement en garde ſur les Montagnes & ſur les rivages de la Mer, où ils ont juſqu'à vingt mille hommes en ſoixantes lieuës de Pais.

Le premier des Gardes qui s'apperçoit des approches de l'Ennemi, fait auſſi-tôt le ſignal dont on eſt convenu. Ce ſignal conſiſte à jetter une eſpece de fuſée volante qui s'éleve fort haut, & dont le bruit s'entend de deux lieuës: Auſſi tôt les autres qui ſont à droit & à gauche font le même ſignal, & toute la Côte en vingt-quatre heures

eſt avertie : La moitié des Gardes courent vers le lieu de l'allarme avec une telle promptitude qu'en moins de ſix heures il s'y trouve juſqu'à trente & quarante mille hommes ; quand on connoît qu'on eſt aſſez de monde pour repouſſer l'Ennemi, on ôte le premier ſignal, & à même-temps tous les autres ceſſent, & il ne vient plus de renfort.

Mais ce qui me paroît le plus admirable, c'eſt de voir que ſans avoir de Chefs qui les menent, ſans s'avertir ni ſe parler de quoi que ce ſoit, ils ſçavent ſe poſter avec tant d'ordre & de diſcipline, qu'on diroit que ce ſont autant d'admirables Capitaines, qui n'ont tous qu'un même deſſein, & un même

moien pour l'executer.

J'ai aſſiſté à deux irruptions que les Fondins firent dans le Païs. La premiere fut environ dix-ſept ans après mon arrivée, & l'autre s'y fit l'année paſſée. Les Fondins s'étoient amaſſez au nombre d'environ cent mille pour eſſaïer de paſſer par un endroit moins bien gardé que les autres. Il y en avoit déja trente mille qui défiloient à la faveur de la nuit & ſi quelques étourdis n'avoient inconſideréement fait un grand bruit, ils fuſſent tous entrez dans le Païs avant qu'on s'en fût apperçû. Mais cet éclat les aiant fait découvrir, les Auſtraliens qui virent le danger extrême où ils étoient doublerent les ſignaux, auquel cas tous les Sezains doi-

vent prendre les Armes, & courir au ſecours.

Cependant les Fondins qui entroient en foule ne trouverent que trois cents Auſtraliens qui faiſoient ferme, mais avec tant de vigueur qu'ils arrêterent aſſez long-temps une partie des Ennemis ; mais comme ceux qui étoient déja dans le Païs les environnoient de toutes parts, ils furent enfin taillez en piéces ; néanmoins comme ils vendirent leur vie très-cherement, & qu'ils combattirent plus de deux heures, les deux Sezains eurent le temps de s'approcher ; de ſorte que pendant que ceux-ci ſuccomboient, un autre gros ſe forma d'environ quinze cents hommes, les Fondins aiant paſſé ſur le ventre aux premiers ſe

jetterent au nombre de plus de 60000. dans le Païs crians *Ham*, *Ham* ; c'eſt-à-dire, victoire, victoire ; Cependant les quinze cents tenoient ferme comme un rocher, faiſant front de toutes parts, mais les Fondins les environnerent enfin, & en firent une épouventable boucherie.

Cependant le jour commença, & une partie des Fondins s'étant opiniâtré au combat contre les quinze cents Auſtraliens, allumerent de grands feux autour d'eux pour les brûler, ou du moins pour les empêcher de fuïr ; mais le reſte des Auſtraliens qui accouroient de toutes parts formerent enfin un gros de vingt-cinq mille hommes, avec leſquels j'étois, & s'étant partagez en trois Corps,

le plus petit qui etoit de cinq à six mille, tâcha de gagner le paſſage par où les Fondins étoient entrez: les Fondins qui avoient apprehendé ce deſſein, y avoient laiſſé vingt mille hommes pour le garder, & ces vingt mille hommes donnerent avec tant de furie ſur les Auſtraliens pendant cinq heures entieres, qu'ils les auroient tous défaits, ſans un renfort de trois mille qui ſurvint, & ſoûtint le combat cinq autres heures, avec un carnage horrible de part & d'autre. Cependant les deux autres Corps combattoient avec la même vigueur contre le reſte des Fondins, & la boucherie fut ſi grande en cet endroit, que le champ de bataille étoit plein d'une eſpece de mortier compoſé

de

de terre & de ſang, où on enfonçoit juſqu'aux genoux ; les Fondins néanmoins commençoient déja à ſe laſſer, lors qu'un autre ſecours de vingt mille Auſtraliens arriva, qui aïant percé les Fondins ſans beaucoup de réſiſtance, ſe joignirent à nous : comme nous nous trouvions de beaucoup ſuperieurs à nos Ennemis, nous détachâmes dix mille hommes pour aller ſecourir les Freres du paſſage, dont il y en avoit déja eu beaucoup d'aſſommez par les Fondins, qui jettoient ſur eux de groſſes pierres du haut des Montagnes où ils étoient en embuſcade. De notre côté, nous qui avions des Troupes toutes fraîches, nous recommençâmes comme un nouveau combat contre des

Gens presque abatus de fatigues ; ils plierent aussi-tôt, & se disposerent à prendre la fuite ; mais comme ils trouverent les chemins fermez, & qu'ils virent leur perte inévitable, ils retournerent contre nous qui les poursuivions en queuë, & combattant en déseſperez, ils s'ouvrirent un passage au travers de nos Soldats, qui étoient las de les tuer.

S'étant ainsi fait jour à travers de nous, ils se mirent à fuïr en desordre à travers le Païs, dispersez d'un côté & d'autre dans les Campagnes : Le combat dura jusques au milieu de la nuit suivante : & comme les Australiens qui ne cessoient d'accourir de toutes parts, rencontroient par tout les Fondins

qui fuïoient, ils n'en laiſſerent échapper aucun : On courut en même tems aux paſſages où les Fondins ſe défendoient encore avec beaucoup de vigueur ; mais voiant venir ce grand ſecours, ils prirent auſſi-tôt la fuite. Le combat étant fini, les Auſtraliens qui avoient combattu ſe rafraîchirent, & ſe repoſerent ; & les autres prirent ſoin de rendre les derniers devoirs aux Freres qui étoient morts dans cette défaite. On trouva plus de dix-neuf mille Auſtraliens tuez ſur la place ; & il y en eut environ douze mille de bleſſez, du nombre deſquels je dois me mettre, puiſque j'y eus un bras caſſé, & une cuiſſe percée. Un chacun reconnut ſes morts, & eut ſoin de les tranſporter dans leurs départe-

mens. On donna auſſi les ordres néceſſaires pour faire porter tous les corps des Fondins à l'endroit où ils avoient fait leur irruption; & on en compta plus de quatre-vingt-dix mille qu'on mit les uns ſur les autres.

Voilà quel fut le premier combat des Auſtraliens contre les Fondins, où je me trouvai, & que je décris comme témoin oculaire ; je n'y remarquai aucune, regle de notre côté, ſi ce n'eſt de tenir ferme, & de ſe laiſſer plûtôt tuer qu'enfoncer. Au reſte, ils ont tous dans le combat une eſpece de petite cuiraſſe légere, mince comme notre papier, mais ſi dure, qu'à moins de leur porter des coups avec des efforts extraordinaires, on ne ſçauroit

les percer. Pour ce qui eſt de leur nourriture, elle ſe tire pour chacun en particulier de l'appartement d'où il eſt: les Freres la portent en leur Hab le matin, & les Freres du Hab voiſin la tranſportent dans le leur; & ainſi des autres, juſqu'à l'endroit où ſont ceux auſquels les fruits ſont deſtinez.

Le ſecond combat des Auſtraliens où je me trouvai, arriva ſeize ans après celui-là: & voici quelle en fut la cauſe. Les Fondins s'étoient emparez d'une Iſle fort conſiderable à dix lieuës du Sezain de *Pief*; elle avoit dix-huit lieuës de longueur & quatorze de largeur: & comme la terre en étoit très-bonne, ils s'y étoient fortifiez & beaucoup multi-

pliez. La douceur de l'air jointe à l'abondance, y attiroit tous les jours de nouvelles Colonies, & ils avoient trouvé le secret de faire des courses dans le continent des Australiens.

La résolution aïant donc été prise de les chasser de cette Isle, on en écrivit seulement aux cinq cens Sezains voisins, qui détacherent chacun quatre cens personnes ; ainsi on eut tout d'un coup une armée de deux cens mille hommes. On fit aussi-tôt une espece de grand bac semblable à une plate-forme, qui contenoit trois cens hommes de front, & quatre cens de côté : ainsi il portoit douze mille hommes rangez en bataille, qu'on fit avancer de cette sorte vers l'Isle. Ou-

tre cela, ils équiperent ſix cens petits vaiſſeaux, qui pouvoient porter chacun cent hommes, & quatre cens autres qu'on chargea de vivres & de munitions.

Entre toutes les machines de guerre que j'y vis, j'en remarquai une bien particuliere; elle conſiſtoit en pluſieurs échelles, qui pouſſoient dans les murailles certaines pointes de fer, leſquelles par le moïen d'un reſſort s'élargiſſoient en crochet auſſi-tôt qu'elles étoient entrées dans la pierre; de ſorte qu'en tournant après cela une rouë, ces machines ébranloient les plus fortes murailles & les traverſoient. J'étois placé ſur le bac ou la plate-forme quand on commença à marcher contre

les Fondins qui ſe préparoient depuis trois mois à ſe bien défendre. Ils étoient munis de toutes ſortes de proviſions, & leur armée étoit compoſée de trois cens mille combattans, tous réſolus de vaincre ou de mourir. Cependant les Auſtraliens étant arrivez à la vûë de l'Iſle des Fondins, s'arrêterent pour déliberer de quelle façon ils les attaqueroient ; & après avoir tenu conſeil, il fut arrêté qu'on débarqueroit la nuit vingt mille hommes dans les petits vaiſſeaux pour environner l'Iſle, & attirer au combat les Fondins, pendant que dix mille ſe jetteroient à la nage pour aborder l'Iſle avec les inſtrumens néceſſaires pour renverſer les murailles ; ce

qui fut exécuté avec tant d'ordre & de promptitude, que les Fondins n'eurent pas le tems de ſe reconnoître. Les dix mille s'attacherent à la premiere muraille, & l'aïant renverſée, deux mille paſſerent le foſſé à la nage, & s'attacherent au ſecond mur: auquel aïant fait quelques bréches, les ſentinelles entendirent le bruit, & allerent auſſi-tôt avertir le corps-de-garde le plus proche; mais l'ardeur des Auſtraliens étoit ſi grande, qu'avant que leurs ennemis euſſent été avertis, il y en avoit déja plus de cinq cens au-delà de la muraille qui faiſoient ferme pour ſoutenir les autres qui montoient avec tant de promptitude, qu'en une heure vingt mille ſe

trouverent passez malgré tous les efforts des Fondins. Cependant leur Roy aïant été averti que c'étoit tout de bon que les Australiens entroient dans l'Isle, prit six mille hommes d'un corps de reserve, & vint à la tête pour les reconnoître. Les Australiens de leur côté pousserent de grands cris pour avertir ceux de leur parti, & leur faire connoître qu'ils étoient au-delà de la muraille ; si bien que les Fondins aïant commencé un combat très-opiniâtre, les Australiens qui n'étoient pas encore passez, grimperent de tous côtez, & malgré la résistance des Fondins, il y en eut plus de cinquante mille qui passerent, & qui se rendirent maîtres d'u-

ne partie de la muraille dans le tems que le jour commençoit à paroître. Les vaiſſeaux y aborderent auſſi-tôt, & en moins de deux heures il y en eut encore vingt mille qui paſſerent par deſſus les murailles: de ſorte que les Fondins qui s'étoient déja amaſſez au nombre de plus de cent mille, voiant le danger évident qui les ménaçoit, ſe réünirent tous en un ſeul corps, réſolus de riſquer le tout pour le tout, & ſe jetterent avec tant d'impetuoſité ſur un gros d'ennemis qui faiſoient ferme, qu'ils l'auroient entierement défait, ſi un autre corps d'Auſtraliens qui avoient renverſé plus de deux cens toiſes de muraille ne fût venu à leur ſecours. C'étoit un

détachement de dix mille ſoldats de la plate-forme tous frais & en bon ordre qui prirent les Fondins en queue, & qui en firent un tel carnage, qu'à peine en reſta-t-il deux mille, qui ſe ſauverent dans une petite fortereſſe voiſine ; ainſi les Auſtraliens ſe trouverent maîtres de la campagne. Néanmoins avant que d'aller attaquer les forts qui étoient plus avant dans l'Iſle, ils s'emparerent de tous les dehors, afin d'ôter aux Fondins les moïens de leur échapper. On emploïa deux jours à cela, & on en mit deux autres à reconnoître les corps des Freres qui avoient été tuez dans le combat ; on en compta juſqu'à quarante-deux mille, & on leur rendit

les devoirs ordinaires de la ſépulture. On fit auſſi le compte des Fondins morts, & on en trouva ſix-vingts mille.

Après cela les Auſtraliens allerent par toutes les Villes de l'Iſle ; ils en forcerent cinq en un jour, & firent un carnage effroïable de tous ceux qui s'y rencontrerent. Au reſte, je ne crois pas qu'il ſe voie en aucun lieu du monde de plus belles femmes que celles de ce Païs : & quelque effort que je fiſſe ſur moi pour m'accommoder aux manieres dures & inſenſibles des Auſtraliens, je ne pûs m'empêcher de donner des marques de compaſſion en voïant égorger impitoïablement de ſi belles perſonnes, ce qui ſcandaliſa fort

ceux des Freres qui s'en apperçûrent ; mais ce fut bien pis, lors qu'étant entré dans une maiſon qui paroiſſoit plus conſiderable que les autres, j'y trouvai une venerable matrone, avec deux filles de vingt-cinq à vingt-ſix ans, qui ſe jetterent à mes pieds : car leurs charmes me tranſporterent ſi fort, que je faillis à en perdre la connoiſſance & la raiſon ; & m'étant avancé vers une de ces filles, que j'embraſſois en la relevant, deux Auſtraliens entrerent dans ce moment, & me virent. Je vis bien dans le feu de leurs yeux & dans l'indignation qui paroiſſoit ſur les traits de leurs viſages, que j'étois perdu ; néanmoins ils ſe contenterent pour lors d'égorger

ces dames en ma préſence : je ne ſçavois plus ni à quoi me réſoudre, ni ce que j'allois devenir. Je n'oſois plus enviſager un Auſtralien en face : & auſſi-tôt que quelqu'un d'eux s'approchoit de moi, la confuſion me montoit ſur le viſage & me faiſoit baiſſer les yeux. Dans cette perplexité je retournai ſur un vaiſſeau, où je fis ſemblant d'être bleſſé, afin que l'on ne trouvât pas mauvais que j'euſſe quitté l'armée, & j'y demeurai l'eſprit ſi abattu d'ennui & de triſteſſe, que j'avois peine à me ſouffrir moi-même. Cependant le plat-païs & toutes les Villes de l'Iſle aïant été ſaccagées, on ſe réſolut d'attaquer les places fortes : on en environna trois à la fois ;

& tous les travaux d'un ſiége ſe réduiſant parmi ces peuples à creuſer la terre autour de la place qu'on attaque, trois cens hommes y furent occupez pendant trois jours, au bout deſquels ils arriverent enfin aux murailles, nonobſtant les ſorties des Fondins. Ils ſapperent donc ces murailles, & démantelerent ces Villes, au grand étonnement de tous les Habitans. Ils donnerent en même-tems un aſſaut général, & toute l'ardeur des Fondins qui ſe défendirent très-courageuſement, n'empêcha pas que les trois forts ne fuſſent pris en quatre jours. Le carnage y fut général, & on n'épargna ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans; tout fut enveloppé dans un

un commun maſſacre. Ceux qui étoient dans les autres forts n'attendirent pas qu'on les y vint aſſiéger, ils en ſortirent tous la nuit du jour auquel on avoit réſolu de les inveſtir. On vit donc le lendemain ſur le bord de la mer plus de deux cens mille perſonnes de tout ſexe, dont les uns ſe précipitoient dans l'eau, les autres ſe jettoient à la merci de leurs ennemis, & les autres attendoient en levant les mains au ciel la mort qu'ils voioient inévitable.

Voilà comment cette belle Iſle fut dépeuplée ; les Auſtraliens amaſſerent en pluſieurs monceaux les corps des Fondins, & les laiſſerent ſur le bord de la mer ſans ſépulture.

expoſez aux oiſeaux qui les dévorerent. Outre les Auſtraliens morts au premier aſſaut de l'Iſle dont nous avons parlé, on en trouva encore plus de dix-huit mille qu'on tranſporta au Païs ſur pluſieurs vaiſſeaux, on remena de la même maniere les bleſſez qui étoient au nombre de plus de trente mille.

Comme les Auſtraliens obſervent les aſſemblées du Hab & du Heb, auſſi-bien hors de leur Païs que chez eux, ils s'aſſemblerent auſſi-tôt que l'Iſle fut en leur poſſeſſion, pour loüer Dieu, & pour déliberer ſur quantité d'affaires ſurvenuës, dont les principales étoient comment on devoit diſpoſer de ma perſonne, &

comment on devoit travailler à la deſtruction de l'Iſle. Je fus accuſé de cinq chefs, dont chacun meritoit la mort: & aïant été oüi, je fus renvoïé en mon Sezain. On réſolut enſuite de faire raſer l'Iſle par deux troupes chacune de cinquante mille hommes, & toute cette prodigieuſe maſſe de terre fut détruite & couverte d'eau en dix de leurs mois: ouvrage que les Européens non-ſeulement n'auroient pû achever en dix ans, mais encore qu'ils n'auroient jamais oſé entreprendre. Voilà ce que j'ai vû des combats des Auſtraliens contre les Fondins.

Outre ces ennemis, les Auſtraliens ont encore à combattre ceux qu'ils nomment

monſtres marins : car c'eſt ainſi qu'ils appellent les Européens, parce qu'ils ne connoiſſent point leurs Païs, & qu'ils ne les voient jamais venir que du côté de la mer ſur des vaiſſeaux. Ils ne leur donnent donc point d'autre nom que celui de monſtres marins, monſtres inconnus ou demi-hommes Le vieillard Philoſophe qui m'étoit ſi fort ami & qui ſe plaiſoit à m'entendre parler de mon Païs, un peu avant qu'il fût ſorti de ce monde, me diſoit qu'il avoit vû aborder aſſez proche de leur Continent, des gens faits à peu près comme ceux dont je lui parlois : qu'il avoit admiré la fabrique de leurs vaiſſeaux : qu'il avoit toûjours ſouhaité

d'avoir quelque éclairciſſement touchant le Païs de ces demi-hommes, & qu'il trouvoit beaucoup de rapport entre ce que je lui en diſois, & ce qu'il en avoit crû.

Il me conta qu'entre autres combats qu'ils avoient eûs avec ces demi-hommes, ils avoient eû un jour affaire à des Gens ſi déterminez, qu'ils avoient été trois jours entiers à ſe rendre maîtres de ſept grands Vaiſſeaux ſur leſquels ils étoient venus; je vis leurs Vaiſſeaux ſur le ſable; car les Auſtraliens conſervent tous ceux qu'ils prennent, comme des Trophées de leur valeur, & des Monumens de leurs Victoires.

Dans le tems que j'arrivai chez eux, il n'y avoit pas ſix

mois qu'ils avoient défait une Flotte entiere, & je vis pendus aux Mats des Vaiſſeaux pluſieurs corps, entre leſquels je reconnus des Portugais, des François, & des Eſpagnols à leurs habillemens, qui s'étoient conſervez. Mon Vieillard qui fut ſpectateur du combat qui ſe fit alors, m'aſſura qu'après ce que j'avois fait contre les Oiſeaux ſauvages, il n'avoit rien vû de pareil ; car le Pilote aïant découvert quelques veines d'eau aſſez profondes, aborda juſques à demi heure des côtes, où n'aïant pas trouvé deux pieds d'eau, il fut contraint de s'arrêter. Il fit auſſi-tôt mettre pied à terre à mille hommes pour reconnoître le Païs: Ils entrerent avec une intrépidité extraordinaire, & forcerent fa-

cilement les Gardes de la Mer, qui de leur côté arborerent auſſit-ôt le ſignal ; mais les Ennemis s'étant jettez dans le premier Quartier d'un Sezain qu'ils rencontrerent, & s'étant mis à le piller, on redoubla tellement les ſignaux, qu'avant que les Européens euſſent achevé le butin qu'ils vouloient faire, plus de huit mille Auſtraliens parurent ſur le bord de la Mer ; on leur tira pluſieurs volées de Canon de deſſus les Vaiſſeaux, mais il y eut très-peu de coups qui porterent. Cependant les Auſtraliens entourerent ceux qui étoient deſcendus dans une maiſon qu'ils avoient forcée, & dans laquelle ils ſe défendirent quelque tems ; mais enfin il fallut ſuccomber à la multitude

qui les accabloit de toutes parts, & il n'en échappa pas un qui pût porter des nouvelles à la Flotte. Les Auſtraliens firent enſuite un détour aſſez long pour aller boucher l'entrée aux Vaiſſeaux; ce qu'ils ſçavent faire ſi adroitement par certains monceaux de terre dont ils rempliſſent les avenuës, qu'il leur eſt abſolument impoſſible de paſſer. Après cela on entreprit de les aborder; mais les Européens ſe ſervirent ſi bien de leur Canon & de leurs Armes en cette rencontre, que de huit mille Auſtraliens qui vinrent à l'abordage, il y en eut plus de ſix mille tuez avant qu'aucun d'eux fût monté ſur les Vaiſſeaux, & mon Vieillard m'avoüa qu'ils n'avoient jamais éprouvé tant de bravoure

bravoure dans aucun des Ennemis, dont ils cuſſent été attaquez ; néanmoins comme les ſecours venoient de toutes parts aux Auſtraliens, ils recommencerent une ſeconde attaque avec 12000. hommes qui furent très-bien reçûs des Européens, non pas toutefois avec autant de perte que les premiers. Ils aborderent les Vaiſſeaux avec un courage & une fierté ſurprenante : Cependant comme les Européens les tiroient à brûle-pourpoint, ils en avoient déja tué près de 4000. lorſqu'il arriva aux Auſtraliens un renfort de 20000. hommes tous frais, leſquels trouvant les ennemis recreus d'une fatigue incroiable les défirent avec beaucoup de facilité ; ils avoient encore ſur

leurs Vaisseaux 3000. Soldats ; & autant de Matelots, qui furent tous égorgez en moins d'une heure.

Mais les combats ordinaires que les Australiens ont contre les Oiseaux, desquels nous avons parlé, les embarrassent bien davantage, parce que venant & retournant par l'air, il n'y a aucun moien de les arrêter, ni de les détruire. Ils combattent de trois façons contre ces effroiables bêtes, parce qu'ils en sont attaquez de trois manieres differentes ; car tantôt ces oiseaux se couvrent à la faveur des arbres, tantôt ils s'élevent dans l'air à perte de vûë pour fondre sur leur proie en un instant ; les petits Oiseaux dont j'ai parlé les sentent de très-loin, & ils

s'écrient d'une façon triſte & empreſſée, juſques à donner pluſieurs coups de becq pour obliger les Auſtraliens à ſe mettre ſur leurs gardes : cependant nonobſtant toutes leurs précautions ces Animaux ſont ſi ſubtils & ſi adroits qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup. Il me ſouvient qu'allant un jour au Hab en la compagnie de mon Philoſophe, & de trois autres, armez à nôtre ordinaire, c'eſt-à dire, avec nos Hallebardes, nos Caſques & nos Cuiraſſes, à peine eûmes-nous fait la moitié du chemin que nos petits Oiſeaux commencerent à crier d'une maniere effraiante, voltigeant autour de nous d'une façon inquiete, pour nous donner à connoître le danger où

nous étions ; en effet, nous vîmes auſſi-tôt ſix de ces Oiſeaux qui nous attaquerent avec beaucoup de furie : Nous nous preſſâmes l'un contre l'autre ; nous nous couvrîmes de nos Armes, & nous nous diſposâmes à parer les coups ; une de ces épouvantables bêtes s'étant jettée ſur ma Hallebarde l'enleva de mes mains avec une force à laquelle il n'y a point d'homme qui puiſſe reſiſter. Les cinq autres embaraſſoient ſi fort mes Compagnons qu'ils avoient une peine incroiable à s'en défendre, & à peine eus-je tourné la tête pour voir comment je pourrois les ſecourir, que je fus enlevé, & j'aurois été aſſûrément perdu ſi je n'euſſe été ſecouru par cinq autres Freres

qui me dégagerent des ſerres de l'Oiſeau qui me tenoit ; pluſieurs autres Freres étant encore venus à nôtre ſecours, les Oiſeaux s'envolerent.

Mais ce qu'il y a de bien plus terrible, c'eſt que ces effroiables bêtes s'aſſemblent quelquefois au nombre de quatre & cinq cents compoſant une eſpece de Corps d'Armée, où il ſemble qu'elles obſervent quelque ſorte de diſcipline pour combattre les Auſtraliens. Elles campent par tout indifferemment où elles trouvent de quoi ſe repaître.

Les Auſtraliens des Quartiers ſe cantonnent alors dans leurs Maiſons, & perſonne n'oſe ſortir ; on plante le ſignal pour faire connoître l'Ennemi,

& chacun ſe tient ſur ſes gardes.

La régularité qu'ils obſervent alors pour les combattre eſt beaucoup plus exacte que celle qu'ils gardent contre les Fondins ; ils ſe preſſent les uns contre les autres, ils font un quarré fort égal qui fait front de tous les côtez, ils ont leurs ſarbacannes, dont j'ai parlé ; enfin ils s'arment de Hallebardes & de coutelas ; ſi-tôt que les Oiſeaux apperçoivent l'Armée qui vient contre eux, ils ſe ſéparent tous, volans l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, & la plûpart s'élevent à perte de vûë ; mais ce n'eſt que pour ſe réünir bien-tôt, & fondre tous enſemble ſur les Auſtraliens, qui nonobſtant toutes leurs gardes, & toutes leurs dé-

ſenſes, perdent toûjours quelques uns des leurs dans ces premieres attaques. Je me ſuis trouvé à trois de ces combats; nous perdîmes au premier ſix hommes, au ſecond huit, & au dernier trois; & aux trois combats enſemble nous ne tuâmes que ſept de ces Oiſeaux: Il eſt impoſſible d'expliquer l'impetuoſité avec laquelle ils fondent ſur les hommes, & la violence des coups de bec qu'ils leur portent. Je vis une action au dernier combat où j'aſſiſtois qui merite d'être racontée: un Urg enleva la Hallebarde de mon Compagnon, un autre Urg ſe ſaiſit en même-temps de ſa perſonne, je voulus le défendre avec ma Hallebarde, mais un troiſiéme Urg me l'arracha,

mon Voiſin s'attacha à celui qu'on enlevoit, & le même Oiſeau les ſoûlevoit l'un & l'autre ; un troiſiéme embraſſa le ſecond, mais un autre Urg ſe lança terriblement contre lui, & comme il l'enlevoit je m'attachai à lui pour le retenir ; mais nous aurions été infailliblement perdus tous quatre ſi à force de coups on n'eût enfin aſſommé un de ces Oiſeaux, car les autres quitterent leur priſe au même inſtant, & nous trouvâmes un des Auſtraliens qu'ils lâcherent étranglé, & mort, à force d'avoir été ſerré.

On a obſervé que lors que la Mer continuë à être orageuſe cinq ou ſix jours de ſuite, ces Oiſeaux entrent dans une eſpece de rage, parce qu'ils ne peu-

vent prendre les poiſſons neceſſaires à leur nourriture. J'ai déja dit que les Auſtraliens ont fait & font encore tous les ans des efforts extraordinaires pour détruire ces effroiables Ennemis ; ils ont raſé trois Iſles très-conſiderables de deux lieuës de longueur en trente ans, & ils travaillent maintenant à la deſtruction d'une autre qui eſt à ſix lieuës de leur Païs. Le temps le plus commode pour cela eſt le Tropique du Capricorne, où ils commencent leurs travaux, qu'ils continuënt juſques à l'Equinoxe de Mars, auquel temps les Oiſeaux commençans à entrer en chaleur font pluſieurs menaces, mais ſans effet, juſques à ce que le Soleil entre au Signe du Taureau ; car c'eſt

alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Auſtraliens avec tant de rage & d'impetuoſité, que quoi qu'on faſſe pour ſe défendre, il faut ſe réſoudre à perdre pluſieurs hommes. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois ſix heures entieres ſans aucun relâche durant trente jours, & après ce temps ils s'en vont peu à peu juſques au mois d'Octobre, où ils reviennent commencer les mêmes combats avec la même fureur.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur juſques à l'Iſle de Madagaſcar.

J'Ecris ce qui ſuit de l'Iſle de Madagaſcar, & je commence à me flatter que cette Hiſtoire pourra aller avec moi juſques à mon Païs.

Il eſt aiſé de juger par tout ce que j'ai dit de l'incompatibilité des Auſtraliens avec les Peuples de l'Europe, que je ne devois la conſervation de ma vie qu'à l'action de deſeſperé que je fis paroître en arrivant dans la Terre Auſtrale, à la violence continuelle que je me faiſois

pour me conformer à leur maniere de vivre, & aux ſoins que prit de moi le Vieillard qui me ſervit de Protecteur.. Cependant comme la Nature ne ſe peut détruire, quelques précautions que je priſſe, il m'échapoit toûjours quelques paroles, ou quelques actions qui me faiſoient connoître pour ce que j'étois. Pendant tout le temps que mon vieux Philoſophe vêcut il fit cent Harangues pour arrêter les deſſeins que les Freres formoient de ſe défaire de moi; il dépeignoit mon combat comme un prodige inoüi, lequel ſeul me rendoit digne de leur protection, nonobſtant tous mes défauts; il ſoûtenoit que puiſqu'on m'avoit accordé la vie, bien qu'on connût que

je n'étois point du Païs, on ne pouvoit me l'ôter ſans injuſtice pour des défauts qui provenoient de ma nature ; il ajoûtoit qu'après tout, puiſque j'étois Etranger, on ne pouvoit me condamner ſans entendre ce que je pouvois dire pour ma juſtification ; quand il voulut ſe retirer de cette vie il redoubla ſes prieres & ſes raiſons pour les obliger à me conſerver, il me nomma pour tenir ſa place, après une exhortation vraiment paternelle qu'il me fit, & tous les Freres m'accepterent d'un commun conſentement ; enfin on me ſupporta juſques à la Guerre des Fondins, dont j'ai parlé, où ma perte fut réſoluë & arrêtée.

Les chefs d'accuſation qu'on

forma contre moi ſe peuvent réduire à cinq principaux. Le premier fut que je n'avois point combattu avec les autres, puiſque je n'avois produit aucune oreille des Fondins ; Le deuxiéme, que j'avois témoigné de la douleur en voiant la deſtruction de leurs Ennemis ; le troiſiéme, que j'avois embraſſé une Fondine ; Le quatriéme, que j'avois mangé des viandes des Fondins ; Et enfin le cinquiéme, que j'avois fait aux Freres des queſtions pleines de malice. Pour entendre ces accuſations, il faut ſçavoir que c'eſt la coûtume des Auſtraliens de couper les oreilles de ceux qu'ils tuënt dans le combat, & de s'en faire une ceinture ; celui qui en apporte davantage eſt eſtimé le

plus courageux, & il y en eut qui en la priſe de l'Iſle en apporterent juſques à 200.

Quant à moi, bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné un extrême regret de voir la ſanglante boucherie de ces malheureux : J'ai parlé de la tendreſſe que je témoignai à une de ces belles Fondines que je trouvai dans leur maiſon avec leur mere ; les Auſtraliens regarderent cette action comme le plus grand crime que je puſſe commettre, car dès-lors, il n'y en eut pas un qui ne m'eut en horreur.

On me chargea encore d'avoir oſé faire la propoſition de garder quelques Fondines, ſous prétexte de s'en ſervir comme d'Eſclaves, & d'avoir dit tout

haut que j'en préfererois une ſeule à tout le butin que je pouvois prétendre dans le pillage de cette Iſle.

Auſſi-tôt qu'on eut oüi ces accuſations, on me propoſa de prendre le fruit du repos, mais d'un ton ſi imperieux, & avec des termes ſi précis, que je n'eus pas d'autre parti à prendre que celui de l'accepter.

Comme on gardoit un grand ſilence, lorſque je vins à la table pour le manger à la maniere accoûtumée, je pris la parole, & je dis aux Freres aſſemblez que je leur avois des obligations ſi eſſentielles que je ne pouvois les quitter ſans leur communiquer un grand ſecret que je ſçavois pour détruire facilement les Urgs. J'ajoûtai qu'effectiment

vement j'étois coupable des crimes dont on m'accuſoit, mais que comme tous ces crimes venoient de mon naturel, que tout le monde ſçavoit bien être ſemblable à celui des Fondins, j'atteſtois leur raiſon, ſi s'étant réſolus à me ſouffrir parmi eux me connoiſſant bien pour Fondin, ils ne devoient pas auſſi me pardonner des défauts qui étoient inſéparablement attachez à ceux de mon eſpece. Il eſt vrai, diſois-je, que j'ai témoigné de la tendreſſe pour mes ſemblables, il eſt vrai que je n'ai pû les égorger, il eſt vrai que j'ai fait paroître de la compaſſion pour d'autres moi-mêmes; ſi je ne l'avois pas fait je dévrois paſſer pour dénaturé, & vôtre raiſon ſi pure & ſi clair-voiante

me trouveroit, avec juſtice, coupable de barbarie & de cruauté.

Si un Auſtralien ſe trouvoit par malheur entre les Fondins ne ſeroit-il pas excuſable ſi dans une guerre contre ſa propre Nation, il témoignoit de l'humanité & de la bienveillance envers ſes Freres ?

Au reſte, ne croiez pas que je veüille me ſervir de ces raiſons pour vous porter à me prolonger la vie, je ſuis ravi de me retirer, & je ne vous demande qu'un delai de peu de jours, ſeulement pour avoir le tems de vous marquer que ce pauvre Etranger que vous avez bien voulu ſupporter, n'eſt pas ingrat des bienfaits qu'il a reçûs de vous.

On ſortit du Hab à la maniere accoûtumée ſans m'avoir donné aucune réponſe, & ainſi je vis bien que je n'avois plus de reſſource que dans l'induſtrie avec laquelle je devois chercher quelque moien de retourner en mon Païs. Dans cette penſée, toutes les avantures de mon premier voiage qui m'avoient porté dans le lieu où j'étois, me paſſerent par l'eſprit, j'avois ſans ceſſe devant les yeux cette planche qui m'avoit été ſi favorable : il me ſembloit que ſi je pouvois me dérober à la vûë des Auſtraliens mon ſalut & mon retour étoient aſſurez. Enfin après avoir roulé dans ma tête une infinité de deſſeins & de moiens, voici la réſolution que je pris, & que j'executai. Je

fis une corde de l'écorce de l'arbre nommé *Schuëb*, je la frotai du jus du fruit du Repos, mêlé avec un peu d'eau de la Mer, ce qui la rendit dure comme le fer ; je la frotai enſuite d'un autre jus qui la rendit flexible, & enfin j'en fis une eſpece de filet que j'étendis ſur un arbre où les Urgs avoient coûtume de ſe percher ; je ne ceſſois d'aller & de venir attendant avec impatience le ſuccès que je me promettois de mon deſſein. Enfin mes petits Oiſeaux m'aiant averti de me retirer, je vis deux Urgs fort élevez dans l'air, leſquels vinrent juſtement s'abattre ſur l'arbre où j'avois tendu mon filet, & il y en eut un des deux qui s'y prit par le haut de la pate.

Les Freres qui le virent ainſi arrêté couroient déja à lui pour l'aſſommer, mais je les priai de ne le point toucher, & de me laiſſer faire, les aſſurant qu'ils verroient bien-tôt quelque choſe de plus ſurprenant que ce qu'ils voioient.

Ma bête ſe voiant ainſi priſe fit pendant deux jours fort la mauvaiſe lorſque je voulois en approcher ; mais enfin voiant qu'il n'y avoit nulle apparence d'échaper, & la faim la preſſant elle commença à s'adoucir, & à ſouffrir que j'en approchaſſe pour lui donner à manger : comme j'étois le ſeul qui la ſervoit elle ne tarda pas à me témoigner pluſieurs marques de reconnoiſſance ; je la flattois, & elle le ſouffroit, je levois ſes

groſſes pates, je conſiderois ſes griffes, j'ouvrois même ſon bec, & je montois ſur ſon dos, enfin j'en faiſois tout ce que je voulois ; je me dis donc pour lors à moi-même, ne ſe pourroit-il pas faire que comme je ne ſuis arrivé en ce Païs que par la perſecution de ces bêtes, j'en pûſſe ſortir par leur ſecours ? j'eſperois tout de mon Oiſeau, & mon eſperance ſe fortifioit à meſure qu'il redoubloit les marques de ſon amitié envers moi.

Cependant on parla de ma conduite au Hab avec éloge, & voiant qu'on en étoit étonné, je pris la parole, & je dis que je commençois à me regarder comme une perſonne qui ceſſoit d'être ; que c'étoit la coûtume de ceux de nôtre Nation,

lorſqu'ils étoient ſur le point de mourir, de vivre dans une grande retenuë, que mon eſprit ne me permettoit pas d'être le même que j'avois été, ſçachant que j'allois ceſſer d'être dans peu de tems ; que j'occupois les momens qui me reſtoient, à méditer une derniere action qui devoit les édifier beaucoup plus que la premiere. Ces raiſons ſatisfirent beaucoup l'Aſſemblée, & il y fut réſolu qu'on me laiſſeroit finir comme je voudrois, ſans parler davantage de moi, ni de mes actions, puiſque je devois déja être cenſé du nombre des morts ; on y nomma même mon Lieutenant, & on ne me regarda plus que comme un mourant libre de finir ſa vie comme il voudroit

Cette Ordonnance me donna tant de consolation que je crus alors ma délivrance très-assûrée.

Je passois presque tout le jour auprès de mon Oiseau, & je n'obmettois rien pour lui témoigner toutes les marques possibles de bienveillance. Je m'apperçûs un jour qu'il avoit peine à se soûtenir, & je trouvai que la corde qui l'arrêtoit le tenoit si serré qu'elle avoit coupé la peau de sa pate, & étoit entrée bien avant dans la chair ; la plaie étoit très-considerable, & je cherchai aussi-tôt tous les moiens possibles de le soulager ; j'y versai du jus d'un fruit propre à consolider la plaie, je le bandai promptement, & je fis tant qu'en huit jours elle fut par-

parfaitement guerie. Son inclination alors s'augmenta tellement pour moi, qu'il ne pouvoit plus ſouffrir que je m'éloignaſſe de lui, & moi reciproquement je n'étois content que lorſque j'étois auprès de lui : je lui laiſſai peu à peu la liberté d'aller ſeul ; mais au lieu de penſer à prendre la fuite, il faiſoit de continuels efforts pour me ſuivre par tout ; je voulois voir s'il pouroit me porteren volant, & je trouvai qu'il le faiſoit avec plaiſir, & avec une legereté ſurprenante. Alors je fis une ceinture de pluſieurs feuilles que je frotai du jus du fruit du Repos, pour la rendre impenetrable à l'eau ; je fis enſuite une eſpece d'écharpe creuſe, & ayant rempli l'une & l'autre des

fruits les plus nourriſſants du Pays, & de quelques bouteilles de la liqueur qu'on y boit, avec quoi je mis auſſi le Manuſcrit de cette Hiſtoire ; Je bouchai le tout très-proprement, & le ceignis autour de moi.

Je fis encore une petite valiſe que je remplis de fruits pour la nourriture de ma bête, & l'aïant proprement liée ſur ſon dos, je me reſolus de partir la nuit ſuivante, qui étoit le quinziéme du Solſtice du Capricorne, trente-cinq ans & quelques mois après mon arrivée dans la Terre Auſtrale, & le cinquante-ſeptiéme de mon âge.

Afin donc que mon Oiſeau pût plus aiſément prendre ſon vol, je le fis monter ſur un arbre, où m'étant ajuſté au dé-

faut de ſes aîles, je commençai par l'élever fort haut en l'air, dans la crainte que j'avois d'être apperçu des Gardes de la Mer ; mais le grand froid de la moienne region de l'air m'obligea bientôt à deſcendre un peu plus bas.

Cependant il y avoit bien déja ſix heures que nous étions en chemin ; mais ſoit que ma bête ſe ſentît encore de ſa bleſſure, ou que le long repos qu'elle avoit eu l'eût renduë plus peſante, je m'apperçûs qu'elle fatiguoit extrémement, & qu'elle n'en pouvoit plus. Je fis donc en ſorte qu'elle s'abatit ſur l'eau, & comme elle enfonçoit trop, je deſcendis de deſſus pour la ſoulager, ſçachant bien que ma ceinture me ſoûtien-

droit, & me mettroit hors de danger. Ce pauvre Animal craignant alors que je ne periſſe, ou que je ne vouluſſe le quitter, ſe mit à crier, & à tourner autour de moi avec une agitation qui marquoit ſa peine & ſon inquietude; mais comme j'étois encore plus fatigué que lui, j'appuiai ma tête ſur ſes plumes, & lui ayant donné des fruits de la valiſe, le ſommeil m'abattit entierement, & je dormis très-profondement : je trouvai le jour très-beau & très-ſerain à mon réveil; je fis encore manger mon Oiſeau, & ayant auſſi pris ma refection, je remontai deſſus aſſez legerement, à deſſein d'avancer chemin; mais quelques efforts qu'il fit il ne put jamais prendre ſon vol, parce

que la peſanteur étrangere de mon corps l'enfonçoit trop dans l'eau; il falut donc, bon gré, malgré, reſter au lieu où nous étions : chacun peut juger quelle fut alors ma peine, & mon embaras; neanmoins aïant fait reflexion que ma bête marchoit très-bien & très-vîte dans l'eau, je m'attachai à ſa queuë, & elle me tira aſſez loin pour découvrir une Iſle qui me paroiſſoit quaſi à perte de vûë : comme la nuit approchoit, & que mon Oiſeau étoit fort fatigué, j'arrêtai pour le repaître, & je mangeai auſſi avec lui; mais je fus bien étonné après cela de le voir demeurer tout court; car ſoit qu'il regretât ſa premiere condition, ſoit qu'il ne pût vivre dans un air different de

celui de ſon climat, ou qu'il fût ſeulement touché de la peine où il me voyoit, il ne voulut jamais paſſer outre.

La nuit étant ſurvenuë peu de tems après, il s'endormit d'un profond ſommeil ; pour moi il me fut impoſſible de fermer l'œil : je deliberai donc long-temps ſur ce que j'avois à faire, & après bien des reflexions, je jugeai à propos de détacher doucement ma valiſe de deſſus mon Oiſeau, & je me reſolus à m'en ſeparer entierement, quoiqu'avec un extréme regret.

Après que j'eus fait cela, voiant que ma ceinture & mon écharpe me ſoûtenoient parfaitement bien, je commençai à m'éloigner de ma bête, & à

avancer à la faveur d'un vent Auſtral qui m'aidoit : De ſorte qu'à la pointe du jour je me trouvai arrivé ſans aucune incommodité à l'Iſle que j'avois apperçûë le ſoir precedent.

Je ſortis donc de l'eau, & m'étant aſſis ſur la Terre ; je mangeai quelques-uns de mes fruits avec un plaiſir mêlé de je ne ſçai quelle conſolation que je n'avois point encore reſſentie. Le ſommeil m'abbattit enſuite, je dormis environ ſix heures, & m'étant réveillé, je reſolus de continuer mon voïage, & d'avancer en tirant toûjours du côté du Nord, de peur de me mettre en danger de demeurer toûjours dans la grande Mer, qui ſepare le vieux Monde du nouveau; mais à pei-

ne me fus-je mis dans l'eau, que j'entendis le bruit du vol des gros Oiſeaux dont j'ai parlé; toutes mes entrailles furent émûës à ce bruit, & je crûs d'abord être perdu; mais ma crainte ſe changea bien-tôt en joie, lorſque je reconnus que c'étoit ma bête qui me cherchoit, & qui vint ſe jetter à mes pieds avec tant de careſſes & tant de marques de douleur de ce que je l'avois quittée, que je fus touché de la plus tendre compaſſion que j'euſſe jamais euë; puis ayant reconnu qu'elle s'étoit extraordinairement fatiguée à me chercher, je demeurai un jour & une nuit dans l'Iſle pour la faire repoſer; je lui donnai des fruits de ma valiſe, & elle ne faiſoit que com-

mencer d'en manger lorſque tout à coup dix bêtes de la groſſeur, & preſque de la couleur de nos Loups, s'approcherent de nous : Mon Oiſeau les apperçût avant moi, & s'étant jetté deſſus avec impetuoſité & avec furie, il en attrapa une, & l'ayant élevée en l'air, il la jetta ſur une autre, qu'il aſſomma, toutes les autres prirent auſſi-tôt la fuite, mais avant qu'elles fuſſent arrivées à leurs trous, il en prit encore une troiſiéme, dont il mangea la moitié, & m'apporta le reſte, & comme la nuit ſurvint alors je dormis auprès de lui environ ſix ou ſept heures ; mon Oiſeau ne s'endormit qu'après que je fus endormi ; il s'éveilla preſque auſſi-tôt que moi, & à peine

eut-il les yeux ouverts, qu'il ſe jetta ſur une des bêtes qu'il avoit tuée, & en fit ſon déjeuner ; je mangeai auſſi quelques-uns de mes fruits, & auſſi-tôt après je le conduiſis ſur un petit Rocher, d'où je montai ſur ſon dos comme auparavant, & il prit ſon vol du côté que je le conduiſois ; nous avancions avec une rapidité ſurprenante, & nous avions déja fait beaucoup de chemin, lorſque deux Oiſeaux de ſa groſſeur vinrent à nôtre rencontre, & ſe lançant contre nous, commencerent à nous combattre à grands coups de griffes & de bec ; il étoit impoſſible que ce pauvre Animal ne ſuccombât, tant parce que ſa charge le mettoit hors de défenſe, que parce qu'il

étoit attaqué par deux Oiſeaux auſſi forts que lui : J'avois déja reçû quelques coups qui m'avoient mis tout en ſang ; ainſi voiant que nous étions tous deux également en danger, & qu'en l'empêchant de ſauver ſa vie je ne mettois pas la mienne en ſeureté, je ſautai de deſſus lui, & me jettai dans l'eau, où je demeurai quelque tems à regarder le combat. Mon Oiſeau ſe tenoit ſur la défenſive, ſe contentant de preſenter les griffes & le bec pour darder autant de coups qu'il pouvoit, mais enfin le broüillard qui s'épaiſſiſſoit inſenſiblement me déroba tout-à-fait la vûë de ce ſpectacle ; je tombai alors dans une profonde triſteſſe, qui me fit faire pluſieurs reflexions ſur

le malheureux état où il me ſembla que je n'étois réduit que par ma propre faute.

La Terre Auſtrale ſe repreſentoit à mon eſprit avec tous ſes avantages ; l'Iſle que je venois de quitter me ſembloit infiniment commode : il me paroiſſoit que j'y aurois pû paſſer le reſte de mes jours ſans crainte & ſans danger ; que mon Oiſeau m'y auroit tenu lieu de Gardes contre tout ce qui auroit oſé m'attaquer. Je reconnoiſſois donc que j'étois moi-même la ſeule cauſe de ma miſere.

Le comble de mon malheur étoit que je ne ſçavois de quel côté tourner, parce que je ne voiois pas à trente pas de moi ; ces triſtes penſées accabloient

mon eſprit lorſque j'entendis un grand bruit comme d'un Vaiſſeau qui voguoit à pluſieurs voiles, & je déliberois ſi je me mettrois à crier, lorſque je fus apperçû par les Nautonniers qui tirerent ſur moi pluſieurs coups, dont je fus bleſſé en pluſieurs endroits, mais fort legerement.

Cependant le Vaiſſeau s'étant approché, ils reconnurent à ma voix, & à mes geſtes que j'étois un homme; ils m'aborderent, & me tirerent avec beaucoup de marques de compaſſion, ils viſiterent mes bleſſures, ils laverent mes plaies avec de l'huile & du vin, & y ayant verſé d'un Beaume très-précieux, ils les banderent fort proprement.

Comme ils me parurent être des Européens, je leur parlai Latin, & j'appris d'eux qu'ils étoient François, & que leur Vaisseau étoit parti depuis peu de l'Isle de Madagascar, à dessein de butiner.

Le Capitaine qui étoit un homme de qualité aïant sçû que j'étois Européen vint me trouver, me parla avec beaucoup d'honnêteté, me fit donner un de ses habits, me prit en sa compagnie, & voulut que je mangeasse à sa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures. Je lui contai l'Histoire de ma naissance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la Terre Australe ; il m'écoutoit avec beaucoup d'attention, &

s'étonnoit comment j'avois pû ſurvivre à tant de maux que j'avois ſoufferts : Je vis bien qu'il rediſoit en François à la Compagnie ce que je lui diſois en Latin, & que tout le monde admiroit comment je pouvois avoir échapé à tant de dangers ; il eut enſuite la diſcretion de me laiſſer manger ſans m'interroger davantage ; mais comme j'avois perdu l'uſage des viandes de l'Europe, je n'y trouvois nul goût, & mon eſtomach ne put que très-difficilement les ſouffrir : je pris donc de mes fruits qui commençoient à vieillir, & de mes petites bouteilles, qui ſe deſſéichoient ; j'en offris une au Capitaine qui la goûta, & proteſta qu'il n'avoit jamais rien bû de ſi délicieux, il m'en de-

manda une ſeconde, qu'il fit boire au maître Pilote; il en voulut une troiſiéme, & puis une quatriéme, & ne ceſſa point que ma ceinture ne fût vuidée : Il n'y avoit perſonne qui n'admirât, & la couleur & la delicateſſe des fruits, & qui n'eût de la peine à ſe perſuader qu'ils fuſſent naturels.

Le repas étant achevé je fus obligé de recommencer mon Hiſtoire, & de raconter le mieux qu'il me fut poſſible les ſingularitez de la Terre Auſtrale, les mœurs & les coûtumes de ſes Habitans, & le reſte. Le Capitaine avoit effectivement quelque peine à me croire, mais je rapportois tant de circonſtances des choſes que j'avançois, qu'il ne pouvoit pas en dou-

douter. Il proteſta pluſieurs fois qu'il eût voulu au péril de ſa vie, avoir vû les choſes que j'avois vûës ; & ſur ce que je lui diſois de la ſituation & de la difficulté des abords de la Terre Auſtrale, il déclaroit qu'il voioit bien que ſes amis qui y étoient allez y periroient infailliblement.

Cependant ayant reſolu de retourner à Madagaſcar, il fit mettre à la voile, & après huit jours de navigation nous arrivâmes au Port de Tombolo, qui eſt en quelque façon Auſtral à l'Iſle de Madagaſcar, c'eſt-à-dire, Sud-ou-Eſt. Le Capitaine eut toûjours pour moi les mêmes honnêtetez, & ne me quita que parce que le Gouverneur de Tombolo me voulut avoir.

CHAPITRE XIV.

Du ſéjour de Sadeur en l'Iſle de Madagaſcar.

TOMBOLO eſt un Port accompagné d'une petite Ville, mediocrement forte, dans laquelle il y a environ cinq ou ſix mille Habitans, dont la plûpart ſont François, quelques-uns Portugais, d'autres Anglois, & fort peu de Hollandois ; il y reſte quelques Naturels du Païs, qu'on a bien de la peine à apprivoiſer : Elle eſt ſous le Tropique de Capricorne, au ſoixante & cinquiéme Meridien, ſelon Ptolomée.

La Terre de cette contrée eſt non-ſeulement ſterile, mais encore très-mal ſaine, autant que j'en ai pû juger. On n'y vit que de vivres apportez d'ailleurs, & les naturels du Païs qui ne ſont pas encore aſſujettis, n'y ont aucune demeure arrêtée. Il falut encore ici raconter mon Hiſtoire tout du long au Gouverneur, j'eus pluſieurs conferences avec lui; neanmoins comme je commençois à m'ennuier en attendant quelque Vaiſſeau qui retournât en Europe, je priai le Gouverneur de me donner quelques hommes avec leſquels je puſſe monter par un Fleuve qu'ils appellent *Sildem*, & entrer plus avant dans le Païs, afin d'y faire quelque découverte. Le Gou-

verneur m'aſſeura qu'il avoit eu autrefois la même curioſité ; mais qu'il en avoit été détourné, ayant ſçû que les Habitans de ce Païs étoient tellement ſauvages, qu'ils n'épargnoient perſonne ; il ajoûta qu'il y avoit environ trois mois qu'ils avoient attrapé deux de ſes Soldats, & qu'il avoit appris par un Sauvage que les ayant liez par les pieds, & pendus à des arbres à cinq ou ſix pas de diſtance, ils les avoient jettez l'un contre l'autre, afin que s'entre-heurtant & s'entre-choquant, ils puſſent expirer à force de meurtriſſûres ; qu'il y avoit tout autour d'eux un grand nombre d'enfans qui attendoient que le ſang & la cervelle de ces miſerables tombaſſent pour les

recuëillir, & les manger ; & qu'enfin ces Barbares leur aïant vû rendre les derniers ſoûpirs dans ce cruel ſupplice, avoient détaché leurs corps meurtris & tous noirs de coups, & les avoient mangez ſans aucun autre apprêt.

Ces cruautez firent que je n'eus pas envie de connoître plus particulierement ni le Païs, ni les Habitans. Je commençois donc à m'ennuier extrémement lorſqu'il arriva au Port un Vaiſſeau François qui amenoit avec lui une eſpece de Chaloupe, dont il s'étoit ſaiſi dans un trajet qu'elle faiſoit pour paſſer en une Iſle Auſtrale. Il n'y avoit deſſus qu'un venerable Vieillard, accompagné de ſix Rameurs qui lui ſervoient

aussi des Valets. Cet homme approchoit fort de la taille des Australiens, son front & son menton étoient plus quarrez que longs, ses cheveux & tout son poil noir, & son corps de couleur brune. Aussi-tôt que je le vis je fus touché de compassion pour lui, & poussé d'un extreme desir de sçavoir qui il étoit. Le gouverneur ne fit point difficulté de m'accorder la liberté de le voir, souhaitant que je pusse tirer, par son moien, la connoissance du Païs; mais il ne croyoit pas que j'en pusse venir à bout : j'abordai donc le Vieillard, & lui ayant témoigné par plusieurs signes que j'étois réduit à la même captivité que lui, il fit paroître quelque marque de consola-

tion. Après trois ou quatre entrevûës, je trouvai le moien de m'expliquer de cette ſorte. Nous convinſmes par ſignes, de prendre certains mots pour expliquer nos penſées; & j'en formai en une nuit près de deux cents, qu'il comprit facilement. Ayant ainſi formé, en deux mois, une eſpece de langage aſſez exact pour nous entendre; je lui contai toute mon hiſtoire, mes naufrages, mon arrivée en la Terre Auſtrale, le ſejour que j'y avois fait, & la maniere dont j'en étois ſorti. L'ayant engagé par toutes ces ouvertures à avoir confiance en moi, il ne fit plus de difficulté de me découvrir pluſieurs circonſtances fort conſiderables de ſon Pays. Il me dit qu'il

comprenoit tout le milieu de l'Iſle, que le climat en étoit très-ſain, la Terre très-fertile, & le Peuple fort poli: Qu'ils avoient deux puiſſants Boullevarts qui les ſéparoient à l'Orient & à l'Occident de deux Peuples barbares, c'eſt-à-dire, deux prodigieuſes Montagnes; que celle de l'Orient s'appelloit *Harnor*, & celle de l'Occident *Canor*; & que du côté de la Mer la nature les avoit munis de tant de bancs de ſable, qu'on n'y pouvoit aborder, ſans une experience de pluſieurs années: Il ajoûta que leur Païs avoit environ ſix mille lieues de tour; que le Gouvernement y étoit Ariſtocratique; qu'on y éliſoit de trois ans en trois ans ſix Gouverneurs: Le pre-

premier pour la Mer du Nord. Le ſecond pour la Mer Auſtrale. Le troiſiéme pour le Mont *Harnor.* Le quatriéme pour le Mont *Canor* : Et les deux autres pour le reſte du Païs ; que ces Gouverneurs avoient puiſſance de vie & de mort ſur tous les Peuples de leur département, de quelque condition qu'ils fuſſent ; Qu'au reſte, on y cultivoit la Terre, on ſemoit & on moiſſonnoit comme en Europe ; Que les Animaux dont on ſe ſervoit pour labourer étoient de la groſſeur des Elephans ; qu'en general les Peuples de ce Pays aimoient mieux leur liberté que leur vie ; qu'il étoit un des Gouverneurs dont il m'avoit parlé, que le

malheur de ſa perte étoit arrivé par une tempête qui s'étoit élevée contre toute apparence, lors qu'il étoit allé reconnoître certains bancs de ſable qui groſſiſſoient extraordinairement, & que la tempête l'aïant écarté fort loin, il eſtoit tombé entre les mains des Pirates qui l'avoient livré au Gouverneur de Tombolo.

Nous paſſions les jours entiers dans la douceur de nos entretiens, lorſqu'il arriva du Mogol deux Vaiſſeaux qui devoient partir dans peu de jours pour Ligournes ; j'avois de la peine à me priver de la converſation d'un homme ſi agreable & ſi raiſonnable; neanmoins ne voulant pas perdre une ſi favora-

ble occaſion, je lui déclarai que j'étois reſolu à me ſervir de la commodité qui ſe preſentoit pour retourner en mon Païs.

Cette nouvelle l'affligea ſenſiblement, neanmoins il me témoigna qu'il trouvoit mon deſſein trop raiſonnable pour s'y oppoſer, & quelques jours après l'étant allé voir pour prendre congé de lui, & pour m'en ſeparer, il me répondit froidement qu'il me quitteroit le premier, & qu'il me prioit de lui conſerver dans mon cœur l'amitié dont je lui avois donné tant de témoignages depuis que je le connoiſſois.

Auſſi-tôt après il ſe jetta à mes pieds pour me marquer

l'eſtime qu'il faiſoit de ma perſonne, & s'étant écrié cinq ou ſix fois en ſa langue, deux de ſes Valets accoururent qui lui tordirent le cou, & enſuite s'entrechoquerent l'un l'autre ſi fortement de leurs têtes, qu'ils ſe la briſerent, & tomberent morts ſur la place : les quatre autres bien qu'éloignez en firent autant dans le même moment ; de ſorte qu'on les trouva morts tous enſemble, ce qui étonna extrêmement le Gouverneur, & tous ceux qui étoient avec lui.

Voilà tout ce que portent les memoires écrits de la propre main de Sadeur ; ſon Hiſtoire finit ici, & il y a apparence que s'étant embarqué bien-

tôt après la mort du Vieillard, dont nous venons de parler, il n'eut plus le loiſir d'ecrire les avantures de ſon retour en Europe.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Avantures de Jacques Sadeur &c.* A considerer cet ouvrage comme un pur Roman, l'impression peut en être permise. A Paris le 18. Novembre 1704.

POUCHART.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Christophe David Libraire à Paris, Nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé : *Les Avantures de Jacques Sadeur dans la découverte & le voyage de la Terre Australe ;* Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit David de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout nôtre Royaume pendant le tems de quatre années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la

datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelyppeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des Preſentes : du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ceux qui auront droit de lui pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, foy ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Verſailles, le quatorziéme jour de Decembre, l'an de grace 1704. & de notre Regne le ſoixante-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

LE COMTE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 405 N. 298. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce 2. jour de Janvier 1705.

Signé, P. EMERY, *Syndic.*

Et ledit David a fait part du preſent Privilege aux Sieurs Auboüin, Charpentier, David, Ribou, & Compagnie, pour en joüir ſuivant le traité fait entre eux.

70-99
Maggs
Oct. 69

E732
.S125a

E732
F658V